historia.fr

Historia

Numéro SPÉCIAL

LA VÉRITABLE HISTOIRE DES SOLDATS DE DIEU

Hospitaliers, Templiers, Teutoniques, Montesa, Porte-Glaive, etc.

DÉCOUVERTE LES ÉGLISES RUPESTRES D'ÉTHIOPIE

M 08183 - 53 - F: 6,50 € - RD

ALL 8,00 € / BEL 7,50 € / ESP 7,50 € / ITA 7,50 € / GR 7,50 € / LUX 7,50 € / CH 12,00 FS / MAR 70 DH / TUN 8,50 TND / CAN 10,50 $ CAN / DOM 7,40 € / PORT 7,50 € / TOM/A 1750 XPF / TOM/S 950 XPF / RÉUNION 7,40 €.

1940

IL EST DEVENU DE GAULLE

EXPOSITION

15 FÉVRIER - 17 OCTOBRE 2020

MÉMORIAL CHARLES DE GAULLE

COLOMBEY-LES-DEUX-ÉGLISES

www.memorial-charlesdegaulle.fr

Charles de Gaulle Mémorial · Haute Marne le Département · Fondation Charles de Gaulle · Musée Guerre & Paix en Ardennes · Musée des Blindés · H&C Histoire & Collections · Histoire TV

www.ippac.fr

CONTRE VENTS ET MARÉES

Trop rares sont les occasions de remercier notre équipe pour son engagement et son investissement au quotidien. C'est le moment de le faire. Les événements survenus ces dernières semaines – cet *Historia* Spécial n° 53 a été bouclé fin mars – ont prouvé, une fois encore, la capacité de nos graphistes, maquettistes, iconographes, secrétaires de rédaction et correcteurs à surmonter les épreuves pour poursuivre la réalisation de nos numéros (*Historia*, *Historia Spécial* et *Historia BD*). Sans oublier la ténacité de notre assistante de rédaction. Contre vents, marées et virus.

L'arrivée du Covid-19, en pleine production de ce numéro consacré aux ordres de chevalerie, a bousculé notre façon de travailler, mais n'a pas entamé notre volonté de vous livrer, en temps et en heure, cette passionnante page d'histoire entre l'Orient et l'Occident, entre les pays Baltes et l'Espagne.

JEAN-LUC BERTINI

VICTOR BATTAGGION
Rédacteur en chef adjoint
chargé du *Spécial*

Imaginez le tableau. Tout le monde en télétravail ? Qu'il en soit ainsi. Nous sommes repartis avec nos dossiers pleins à craquer de chevaliers sous le bras, les ordinateurs dans des sacs de fortune, stylos et trousses dans les poches. La croix et la bannière, aurait-on dit au temps jadis ! Restait à tout rebrancher, se connecter au serveur, lancer les réunions via messagerie instantanée. Vous devinez sans doute la suite. Plantages, messages d'erreur, connexions indolentes, claviers en rade… Là encore, la patience et la persévérance ont eu raison de tous ces tracas.

Hospitaliers, Templiers et Teutoniques se retrouvèrent mêlés inextricablement à une autre guerre, tout aussi redoutable. Croisades, listes de courses et attestations de déplacement dérogatoires. Les uns répondaient à l'appel d'Urbain II, pendant que nous autres assistions aux allocutions de notre président. Les exilés de Chypre, Rhodes et Malte voyaient les quarantaines tomber. En cette période difficile, pleine de doutes et de nouveaux défis, nous vous proposons de découvrir la flamboyante histoire des soldats de Dieu, retracée par les plus grands spécialistes pour vous, nos fidèles lecteurs. Nous vous manifestons toute notre solidarité, et souhaitons le meilleur, pour vous et vos proches. ■

SOMMAIRE

N° 53 MAI-JUIN 2020

6 CINÉMA | 8 INTRODUCTION, par Laurent Vissière | 78 L'INVITÉ DU *SPÉCIAL* | 80 LIVRES

LES CROISADES EN ORIENT

12 EN GUERRE CAR « DIEU LE VEUT ! »
Après la prédication d'Urbain II en 1095, l'Occident s'ébranle vers Jérusalem. Une fois en Terre sainte, des confréries vont voir le jour… **par Xavier Hélary**

14 L'HOSPITALITÉ À LA POINTE DE L'ÉPÉE
Inspirée par la règle bénédictine, une confrérie amalfitaine va donner naissance à l'un des plus fameux ordres de chevalerie : les Hospitaliers, **par Alain Blondy**

18 LE TEMPLE : CROIRE, OBÉIR, COMBATTRE !
À partir de 1120, le roi de Jérusalem s'appuie sur une petite troupe de chevaliers champenois particulièrement motivés, **par Xavier Hélary**

24 LES SENTINELLES DE LA TERRE SAINTE
Pour protéger leurs possessions, les ordres de chevalerie ont bâti d'extraordinaires forteresses. Mais qui n'ont guère endigué les assauts musulmans… **par Xavier Hélary**

28 UNE DESTINÉE GUERRIÈRE EN VERT ET NOIR
Nés tous deux en Terre sainte, les ordres Teutonique et de Saint-Lazare incarnent, par leur histoire, les différentes missions remplies par les confréries, **par Tristan Martine**

30 DERNIER ASSAUT AVANT LA CHUTE
L'élite de l'élite – Templiers et Hospitaliers – se retrouve au coude-à-coude sur les remparts de Saint-Jean-d'Acre. Tout finira par un massacre, **par Laurent Vissière**

L'ÉPOPÉE MÉDITERRANÉENNE

34 VIEIL ORDRE, NOUVEAUX ENJEUX
Chassés de Terre sainte, les Hospitaliers doivent s'inventer une nouvelle raison d'être et, surtout, trouver une place forte pour préparer l'avenir, **par Alain Blondy**

36 RHODES, LE CREUSET DE LA RÉSISTANCE
Dans cette île grecque, les chevaliers hospitaliers préparent leur revanche, sur mer cette fois, mais doivent affronter un terrible siège en 1522, **par Laurent Vissière**

40 MALTE, UN VERROU ANTITURC
Charles Quint confie Malte aux Hospitaliers. Leur mission ? Mettre un point final à l'avancée ottomane. Ce sera chose faite, **par Alain Blondy**

LA RECONQUISTA

46 LA CROIX CONTRE LE CROISSANT
Avant même le lancement des croisades en Orient, des chevaliers hispaniques luttent durement contre l'islam, alors de l'autre côté des Pyrénées, **par Daniel Baloup**

50 DES MATAMORES, POUR DIEU ET L'ESPAGNE !
L'ordre de Santiago s'impose dans la péninsule comme le fléau des musulmans. Un succès qui, un temps, fera de l'ombre aux rois d'Espagne… **par Philippe Josserand**

56 DES ORDRES AUX ORDRES DU ROI
La Reconquête s'achevant, les ordres de chevalerie échappent de plus en plus au pape pour se soumettre aux souverains hispaniques, **par Daniel Baloup**

PATRICK DALLANÈGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

PAYS BALTES, LE GLAIVE ET LA CROIX

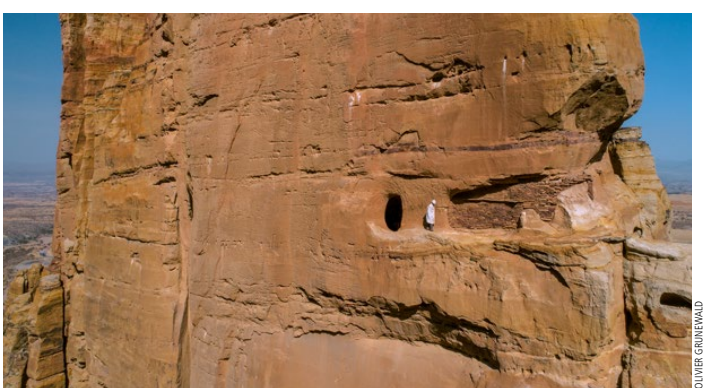
60 À L'ASSAUT DES DIEUX INCONNUS
Dans le nord de l'Europe, des croisades lancées pour soumettre et évangéliser les populations restées païennes donnent naissance à de nouveaux ordres, **par Loïc Chollet**

62 CONQUÉRIR PLUTÔT QUE GUÉRIR
Un nom, un programme… Les chevaliers Porte-Glaive reçoivent pour mission de s'emparer de terres baltes au nom de l'Église, **par Valentin Portnykh**

64 GRANDEUR ET MISÈRES DES TEUTONIQUES
Les expéditions des Teutoniques sur les landes prussiennes semblent irrésistibles. Mais Polonais catholiques et Baltes païens vont s'unir… **par Loïc Chollet**

72 TANNENBERG, MORNE PLAINE
Retour sur la bataille la plus importante de la guerre, qui, de 1409 à 1411, oppose Pologne chrétienne et Lituanie païenne à l'ordre Teutonique, **par Sylvain Gouguenheim**

76 FIN DE L'ORDRE, NAISSANCE D'UN PAYS
Les Teutoniques, après avoir été défaits par leurs voisins, affrontent une crise qui aboutira à leur effacement, sur les plans territorial comme spirituel, **par Loïc Chollet**



OLIVIER GRUNEWALD

DÉCOUVERTE

82 LES ÉGLISES RUPESTRES D'ÉTHIOPIE
Ces lieux où souffle l'Esprit, creusés entre le VI[e] et le XIV[e] siècle, recèlent des beautés à couper le souffle, **par Bernadette Gilbertas**

98 MOTS FLÉCHÉS

LES AUTEURS

DANIEL BALOUP Ancien directeur des études de la Casa de Velázquez (Madrid), maître de conférences à l'université Jean-Jaurès de Toulouse, il a publié de nombreux articles sur la guerre dans la péninsule Ibérique au Moyen Âge.

ALAIN BLONDY Historien du monde méditerranéen, il s'est intéressé à Chypre, Malte, l'ordre de Malte et aux Régences barbaresques. Il a notamment écrit *Le Monde méditerranéen, 15 000 ans d'histoire* (Perrin, 2018).

LOÏC CHOLLET Médiéviste, il a signé *Les Sarrasins du Nord* (Éditions Alphil, 2020). Ses recherches portent sur les croisades tardives, la perception des « marges » de la chrétienté ainsi que les droits des peuples non chrétiens.

SYLVAIN GOUGUENHEIM Il enseigne l'histoire médiévale à l'ENS de Lyon. Son expertise couvre toute l'histoire de l'ordre Teutonique. Il vient de diriger l'ouvrage *Les Empires médiévaux* (Perrin, 2019).

XAVIER HÉLARY Professeur d'histoire du Moyen Âge à l'université Lyon III, spécialiste des derniers Capétiens, il a signé *La Dernière Croisade. Saint Louis à Tunis* (Perrin, 2016) et *Les Templiers* (Pocket, 2019).

PHILIPPE JOSSERAND Agrégé d'histoire et ancien membre de l'ENS de Fontenay-Saint-Cloud et de la Casa de Velázquez, maître de conférences à l'université de Nantes, c'est un spécialiste reconnu des ordres militaires. On lui doit notamment une biographie de *Jacques de Molay* (Les Belles Lettres, 2019).

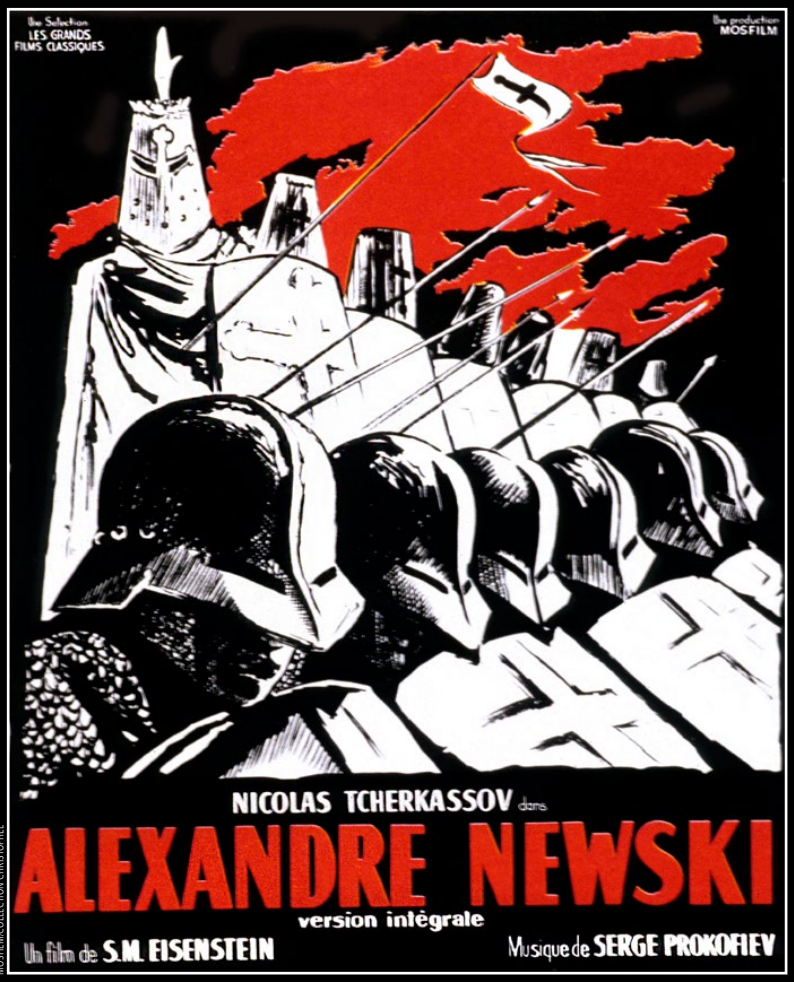
TRISTAN MARTINE Agrégé et docteur en histoire médiévale, il est enseignant-chercheur à l'université d'Angers et l'auteur de différents travaux sur l'espace germanique du IX[e] au XII[e] siècle.

VALENTIN PORTNYKH Spécialiste de l'histoire des croisades, il est l'auteur de l'édition critique du traité du dominicain Humbert de Romans *De predicatione crucis*, qui servait de manuel pour les prédicateurs en Terre sainte. Diplômé de l'université Lumière-Lyon II, il travaille comme chercheur à Novossibirsk.

LIONEL RICHARD Professeur honoraire des universités, germaniste et spécialiste de l'Allemagne nazie, il a notamment dirigé l'essai *Berlin, 1933-1945. Séduction et terreur : croisade pour une catastrophe* (Autrement, 2005).

LAURENT VISSIÈRE Médiéviste, maître de conférences à la Sorbonne et membre du comité éditorial d'*Historia*, il a dirigé avec Laurent Hablot *Les Paysages sonores du Moyen Âge à la Renaissance* (PU de Rennes, 2016).

CINÉMA



MOSFILM/COLLECTION CHRISTOPHEL

ALEXANDRE NEVSKI (1938)

La Russie du XIII[e] siècle. Le prince Alexandre reprend les armes pour libérer le pays des chevaliers Teutoniques, qui sèment la terreur. Ce film, avant tout propagande stalinienne, permet à Sergueï Eisenstein de nous offrir une remarquable reconstitution de la célèbre bataille du Lac Peïpous, longtemps inégalée.

PROD DB/KCS/AURIMAGES

LE DERNIER DES TEMPLIERS (2010)

Alors que la peste noire ravage l'Europe médiévale, le chevalier Behmen, de retour des croisades, reçoit pour mission d'escorter une jeune fille suspectée d'être une sorcière et d'avoir propagé la maladie. Entre superstitions et sorcellerie, Dominic Sena nous entraîne dans un road movie fantastique aux côtés de Templiers désabusés.

MONTHY PYTHON : SACRÉ GRAAL ! (1974)

Le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde se lancent à la conquête du Graal et vont devoir passer mille épreuves, dont un chevalier à trois têtes, des jouvencelles en chaleur, un terrible lapin tueur… Une parodie fantasque et truculente de la légende arthurienne portée par des Monty Python au sommet de leur art.

PROD DB/KCS/AURIMAGES

KING RICHARD AND THE CRUSADERS (1954)

Richard Cœur de Lion – titre du film lors de sa sortie en France – retrace l'épopée du roi d'Angleterre en Terre sainte. David Butler reste fidèle au roman *Le Talisman* de Walter Scott en mettant en scène un Richard Ier cruel face à un Saladin avisé. Ode aux vertus chevaleresques, ce long-métrage est servi par un casting qui vaut le détour.

EVERETT COLLECTION/AURIMAGES

LES CHEVALIERS TEUTONIQUES (1960)

Au XVe siècle, les chevaliers polonais combattent avec force des chevaliers teutoniques plus intéressés par la conquête de nouveaux territoires que par la défense de la chrétienté. Sur fond de romance, Alexander Ford met en scène une grande fresque médiévale en s'appuyant sur des costumes et des dialogues particulièrement réalistes.

PROD DB/KCS/AURIMAGES

THE KOBAL COLLECTION/AURIMAGES

KNIGHTFALL (2017)

En France, quinze ans après leur retour des croisades, les Templiers, sur le déclin, doivent malgré tout retrouver le Graal et préserver de terribles secrets. Intrigues, rêves de nouvelles croisades, trahisons, c'est l'envers du décor de l'ordre, à ses heures les plus sombres, que Dan Hanfield et Richard Rayner se proposent de nous faire découvrir à travers cette série.

SAINTS, GUERRIERS ET GUÉRISSEURS

Comment, au XIe siècle, la « chevalerie du Diable », dénoncée par les clercs, s'est-elle transformée en « chevalerie de Dieu », au service des faibles et de la protection des Lieux saints ? Grâce à un instrument, la croisade…

PAR **LAURENT VISSIÈRE**

ASSURANCES-VIE
Avant que l'armée des barons ne se mette en branle, la croisade populaire menée par Pierre l'Ermite se fait tailler en pièces par les Turcs (en 1096). La nécessité de protéger les pèlerins – puis de défendre les terres conquises – débouchera, après la prise de Jérusalem, sur la création de confréries armées. • *Enluminure tirée des* Passages de oultremer du noble Godefroy de Buillon, du bon roy sainct Loys et de plusieurs vertueux princes, *par Sebastien Mamerot (XVe s.).*

BRIDGEMAN IMAGES

BRIDGEMAN IMAGES

POTION PUIS HORIONS

Depuis leur création (XI^e s.), et jusqu'à nos jours, les Hospitaliers [auj., ordre de Malte] remplissent leur mission : soigner et aider. Leur militarisation n'intervient qu'après l'instauration des Templiers (1120). • *Chevaliers de Malte au chevet de malades, gravure de Philippe Thomassin (1562-1622).*

« Voilà un chevalier sans peur et protégé de tous les côtés contre les dangers. Son corps est recouvert d'une armure de fer ; son âme, d'une armure de foi. Ainsi protégé, il ne redoutera ni les démons, ni les hommes. Et comment craindrait-il la mort, lui qui aspire à la mort ? » Ainsi parle saint Bernard pour exalter le tout jeune ordre du Temple, le premier des ordres religieux de chevalerie.

Dans sa *Louange de la nouvelle chevalerie*, composée vers 1128, l'abbé de Clairvaux affirme que l'on peut tuer au nom du Christ et gagner ainsi le paradis. Rien ne semble pourtant plus étranger à l'esprit chrétien que de combattre et de tuer au nom de Dieu. Les premiers ordres de chevalerie prennent leur essor dans un contexte très particulier. À la suite de la première croisade, les Latins ont réussi à occuper Jérusalem et à se tailler de petites principautés en Orient, mais, une fois passé le vent de la conquête, beaucoup de croisés sont rentrés chez eux, et c'est à une poignée d'hommes que revient désormais la charge écrasante de conserver la Terre sainte.

Dispersés, divisés, peu nombreux, ils se battent à un contre vingt, et chaque défaite menace leur survie en Orient. Au début du XII^e siècle, ils arrivent à tenir malgré tout quelques villes et forteresses, mais l'insécurité règne partout. Désireux de visiter les Lieux saints reconquis, des pèlerins débarquent, toujours plus nombreux : sans armes, ils constituent des proies faciles. Pour les protéger, la prière ne suffit clairement pas, et il faut organiser des patrouilles armées. Pour les soigner – car le climat de Palestine est impitoyable –, il faut aussi des hôpitaux. De ce constat découlent les deux premiers ordres : le Temple et l'Hôpital. Le premier est d'emblée militaire, et le second, à son exemple, va rapidement se militariser.

UN PÈLERINAGE ARMÉ

Ces premiers ordres ne sont pas issus de rien, mais s'inscrivent dans le grand mouvement de réforme que promeut l'Église romaine. Depuis plusieurs décennies, celle-ci essaie en effet de limiter la violence guerrière des petits aristocrates d'Occident, en leur imposant notamment la « paix de Dieu » (on leur interdit de combattre pendant plusieurs jours de la semaine) ou en leur demandant de se mettre au service des *inermes* – ceux qui sont sans armes et donc sans défense. Comme le rappelle Bernard de Clairvaux, la chevalerie (*militia* en latin) reste fondamentalement sous l'emprise du mal (*malicia*) : il n'est pas rare de voir au fronton des églises romanes des chevaliers en armure livrés aux flammes de l'enfer. Cette « chevalerie du Diable » peut-elle être convertie en « chevalerie de Dieu » ? C'est là tout l'enjeu de son discours. La croisade – conçue en fait comme un pèlerinage armé – donne un but à ces chevaliers en mal d'aventures et de violence ; elle leur ouvre une possibilité de rédemption immédiate.

Les membres des ordres militaires doivent prononcer les trois vœux monastiques traditionnels – obéissance, chasteté, pauvreté – et s'engager à vivre en commun, mais ils ne renoncent pas à un certain mode de vie aristocratique et au métier des armes. D'ailleurs, on ne peut exiger d'eux qu'ils jeûnent trop souvent ou passent trop de temps aux offices liturgiques. Les ascètes font toujours de piètres combattants !

Après des débuts modestes et difficiles, Templiers et Hospitaliers vont se présenter comme les seuls véritables ›››

LEEMAGE

MEMENTO MORI
À partir de 1230, les Teutoniques se taillent un véritable royaume aux confins du Saint Empire. Mais les défaites et la Réforme auront raison des possessions terrestres de cet ordre en 1525. • La Mort et le Chevalier teutonique, *fresque d'Albrecht Kauw (1621-1681), Bernisches Historisches Museum, Berne.*

››› remparts du royaume de Jérusalem. Grâce à une propagande habile, ils reçoivent des dons considérables en terres et en biens à travers toute l'Europe. Ces commanderies, bien gérées, dégagent des surplus et permettent de financer la coûteuse défense des États latins. Les chevaliers vont devenir au passage des experts dans le maniement et le transfert d'argent – ce qui va d'ailleurs contribuer, plus tard, au relatif discrédit du Temple. Leur énorme succès leur vaut nombre d'émules, tels l'ordre des Teutoniques et celui de Saint-Lazare, spécialisé dans les soins aux lépreux.

DES HAUTS ET QUELQUES BAS

Ce succès transcende rapidement les frontières de la Terre sainte. Les pèlerins qui rentrent en Europe chantent tous les louanges de ces guerriers du Christ qui les ont défendus le long des routes de Palestine ; et sur toutes les frontières de la Chrétienté naissent alors de nouvelles milices qui ont pour charge de repousser les ennemis extérieurs. Le mouvement est particulièrement vigoureux dans la péninsule Ibérique, où la Reconquista bat son plein. Dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, les ordres de Calatrava, de Santiago ou d'Aviz se développent sur les terres frontalières ; aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, d'autres suivront, mais de plus en plus inféodés aux monarchies locales – on va parler d'« ordres nationaux ».

Le phénomène se retrouve beaucoup plus au nord, où vivent les derniers peuples païens de l'Europe. Au début du XIII^e^ siècle naissent de petits ordres locaux, l'un en Pologne (ordre de Dobrin), l'autre en Livonie (ordre des Porte-Glaive), mais ce sont en réalité les Teutoniques – un ordre pourtant fondé en Orient – qui vont s'imposer. En 1226, l'empereur Frédéric II fait de ceux-ci ses vassaux directs pour tous les territoires qu'ils enlèveront aux païens. Fortement structuré, l'ordre se lance alors à la conquête d'un immense territoire tout au long de la Baltique, et dont la Prusse constitue le cœur.

La chute de la Terre sainte en 1291 marque une rupture considérable dans l'histoire des ordres militaires. Certains n'y survivent pas, et c'est le sort cruel des Templiers… D'autres, au contraire, en profitent : les commanderies templières sont récupérées, pour l'essentiel par les Hospitaliers, et en Espagne par les ordres nationaux…

D'autres enfin mutent profondément jusqu'à devenir des ordres souverains et totalement indépendants. C'était déjà le cas des Teutoniques en Europe du Nord, mais, après 1291, ils se concentrent désormais sur la Prusse, qui devient une redoutable principauté religieuse. C'est aussi le cas, encore plus surprenant, des Hospitaliers, qui se replient sur Rhodes et les îles grecques, puis sur Malte : les anciens chevaliers se transforment en hardis marins qui contrent de toutes leurs forces la piraterie musulmane en Méditerranée.

La misère et la grandeur de ces différents ordres militaires ont toujours résidé dans la faiblesse de leurs effectifs. Ils étaient incapables de mobiliser plus de quelques centaines de frères chevaliers, auxquels s'ajoutaient quelques troupes stipendiées. Pour compenser ce terrible handicap, ils ont donc dû se faire bâtisseurs. Si la plupart des forteresses syriennes ont été rasées par les Sarrasins, le krak des Chevaliers témoigne encore de la splendeur des Hospitaliers. Les places fortes de Rhodes et de Malte, où ils se réfugièrent ensuite, furent à chaque fois considérées comme les plus modernes de leur époque. D'autres forteresses prodigieuses se dressent toujours en péninsule Ibérique, comme Tomar, la capitale des Templiers au Portugal, ou en Europe orientale, comme Marienburg, capitale des Teutoniques. Ami lecteur, ouvre les pages d'*Historia spécial*, et découvre avec nous la stupéfiante épopée des ordres militaires ! ■

LES CROISADES EN ORIENT

Du XI^e^ au XIII^e^ siècle, pas moins de huit expéditions sont lancées pour conquérir, puis défendre et enfin tenter de reprendre les Lieux saints. Outils privilégiés de cette lutte séculaire, des confréries d'élite, qui – le plus souvent – tentent aussi bien de soigner que de combattre.

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

Les croisades en Orient

EN GUERRE CAR « DIEU LE VEUT ! »

Après la prédication enflammée d'Urbain II, la chevalerie et le petit peuple d'Occident prennent le chemin de l'est. Ils parviendront jusqu'à Jérusalem… PAR **XAVIER HÉLARY**

JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

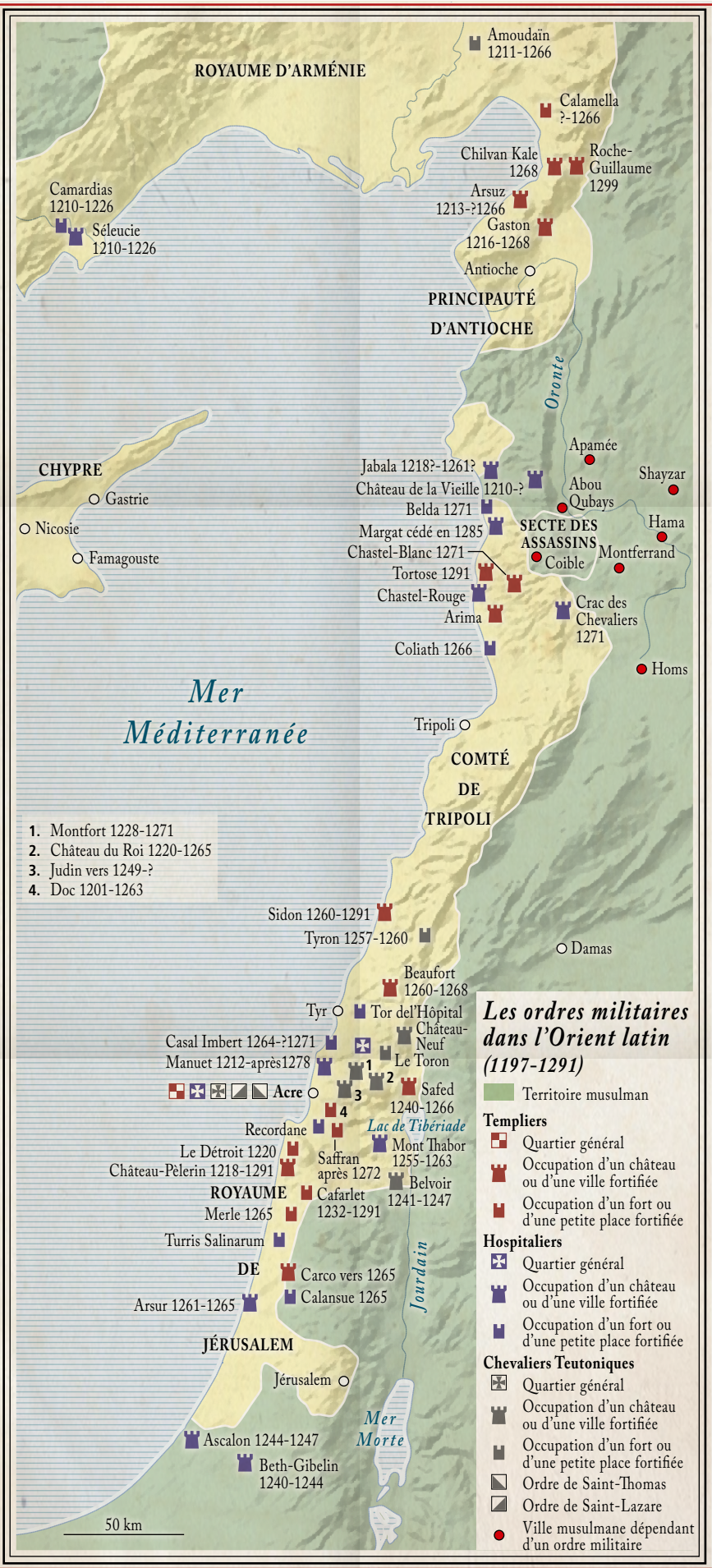
LA CROIX ET LA BANNIÈRE

En 1095, le pape Urbain II prêche une croisade à destination de la Terre sainte. Sept autres lui succéderont – la dernière en date, conduite par Louis IX en 1270. • *Enluminure tirée des* Passages de oultremer du noble Godefroy de Buillon, du bon roy sainct Loys et de plusieurs vertueux princes, *par Sebastien Mamerot (XV^e s.).*

En novembre 1095, en concluant le concile qu'il a réuni à Clermont, en Auvergne, le pape Urbain II évoque l'appel à l'aide de l'empereur de Constantinople, Alexis Comnène. Venus d'Asie, les Turcs ont infligé de lourdes défaites aux Byzantins. En 1078, ils ont aussi occupé Jérusalem, dont ils ont interdit l'accès aux pèlerins. Le discours du pontife – tenu devant les prélats et les grands féodaux de la région – frappe les esprits. En quelques semaines, au cri de « Dieu le veut ! », de nombreux fidèles décident de partir.
Le pape est dépassé par l'ampleur du mouvement qu'il a déclenché, car son idée était certainement de mobiliser les chevaliers. Or, au printemps 1096, une « croisade populaire », sans réelle organisation, se met en mouvement. En août 1096, Alexis Comnène voit arriver avec épouvante cette foule dépenaillée qu'il fait passer aussitôt de l'autre côté du Bosphore. Les Turcs ne mettent pas longtemps à en venir à bout. À l'automne 1096, la « croisade populaire » est anéantie. En Occident, une autre expédition se prépare, sous l'autorité cette fois des grands barons. Tous trois excommuniés, l'empereur germanique, le roi de France et le roi d'Angleterre sont tenus à l'écart. Le duc de Normandie, le comte de Toulouse, le comte de Flandre, le comte de Blois, d'autres encore, décident de conjuguer leurs efforts, rejoints par Godefroi de Bouillon, un prince d'Empire.
À l'automne 1096, quatre armées différentes s'ébranlent en direction de l'Orient. Leur arrivée à Constantinople s'échelonne entre la fin de l'année et le printemps de 1097.

UN EXPLOIT INATTENDU ET INÉGALÉ

Les relations avec les Byzantins sont d'emblée difficiles. Alexis Comnène affecte de considérer les princes francs comme des mercenaires qui viennent se mettre à son service. Parvenus en Asie Mineure, les croisés mettent le siège devant Nicée. Après la prise de la ville, ils battent les Turcs à Dorylée (1^er juillet). En novembre, ils sont devant Antioche, dont ils ne s'emparent qu'en juin 1098. Très réduite, l'armée croisée parvient néanmoins, au début du mois de juin, à Jérusalem. Le siège dure peu. Le 15 juillet, les croisés s'emparent de la ville. Le succès des croisés continue d'étonner. Les chevaliers sont certes de bons combattants, inspirés par leur foi, le goût de l'aventure et l'appât du gain. Mais les distances parcourues, les difficultés du ravitaillement, le manque de connaissances, la duplicité des Byzantins, tout cela aurait dû conduire à l'échec. Sans doute faut-il mettre au nombre des explications de la victoire des croisés la division profonde du monde musulman entre les deux califats rivaux, celui de Bagdad, sunnite et soumis aux Turcs, et celui du Caire, chiite. C'est sans doute ce qui permet aux croisés de s'établir en Terre sainte de façon aussi rapide. ■



HUGUES PIOLET

Les dates clés

1095
Le pape Urbain II lance un appel qui débouchera sur la première croisade et la prise de Jérusalem en 1099.

1113
Pascal II reconnaît officiellement un nouvel ordre religieux, inspiré de la règle bénédictine et destiné à venir en aide aux pèlerins se rendant en Terre sainte : les Hospitaliers.

1120
Naissance de l'ordre du Temple, une création profondément novatrice car les Templiers sont à la fois moines et soldats.

Vers 1130
Une institution hospitalière, qui soignait les lépreux, devient un ordre militaire, sous le nom d'ordre de Saint-Lazare. Présent en Terre sainte jusqu'en 1291, il se rapatriera ensuite en France, à Boigny.

1187
Saladin écrase les armées croisées à Hattin. Il fait exécuter tous les Templiers et Hospitaliers tombés entre ses mains.

1198
Une institution caritative allemande devient un ordre militaire. Son nom ? La « maison de l'hôpital des Allemands de Sainte-Marie-de-Jérusalem », entré dans l'Histoire sous celui, plus connu, d'« ordre Teutonique ».

1291
Saint-Jean-d'Acre, ultime capitale des États latins, tombe aux mains des Mamelouks. Le grand maître du Temple meurt au combat, tandis que celui des Hospitaliers parvient, *in extremis*, à embarquer pour Chypre, nouveau siège de l'ordre.

1310
Les Hospitaliers s'emparent de Rhodes, conquise sur un potentat local émancipé de Byzance. Ils l'évacueront en 1522, chassés par les Turcs.

1530
Charles Quint offre aux Hospitaliers, désormais sans terre, une île – Malte – à transformer en un verrou destiné à bloquer l'avancée turque en Méditerranée.

1565
« Grand Siège » de Malte. Pendant quatre mois, les chevaliers, dirigés par Jean de La Valette, repoussent tous les assauts turcs. Dix ans plus tard, la bataille de Lépante marquera la fin de la poussée ottomane.

Les croisades en Orient

L'HOSPITALITÉ À LA POINTE DE L'ÉPÉE

Le pieux Gérard pose, vers 1099, les fondations d'un ordre religieux qui, inspiré des Bénédictins, prendra soin des pèlerins. L'évolution géopolitique fera vite de ses membres de redoutables guerriers.

PAR **ALAIN BLONDY**

En 958, la cité italienne d'Amalfi, depuis longtemps à la tête d'une redoutable flotte de galères de combat, proclame son indépendance à l'égard de Byzance et se lance dans un commerce triangulaire entre l'Italie, l'Afrique et le Levant musulmans, établissant des comptoirs dans toute la Méditerranée. En 1048, le calife du Caire l'autorise à fonder une église de rite latin à Jérusalem. Elle en devient la seule église romaine après le schisme de 1054 entre Constantinople et Rome. Un établissement, hôpital autant qu'hôtel, hébergeant et soignant les pèlerins, appelé *xenodochion* en grec et *hospitalis* en latin, lui est associé et confié aux bénédictins. Ceux-ci se déchargent de sa gestion matérielle sur un pieux laïc, Gérard, qu'ils nomment recteur. Grâce aux talents d'administrateur de ce dernier, l'établissement attire les donations en biens-fonds de toute la chrétienté. Or, dans les années 1070, les Turcs seldjoukides s'emparent de Damas et de Jérusalem, persécutant voyageurs et pèlerins. Les Hospitaliers de Gérard ne se contentent plus alors d'accueillir ces derniers, mais entreprennent aussi de les protéger. Les premiers Hospitaliers armés apparaissent alors, tandis qu'en Occident, en réponse à la prise des Lieux saints par les Turcs, le pape Urbain II appelle à la croisade en 1095.

Lors de la prise de Jérusalem par les croisés, le 15 juillet 1099, l'Hôpital joue un rôle essentiel. Godefroi de Bouillon, puis son frère Baudouin, devenus rois de Jérusalem, le dotent alors richement, lui accordant de nombreux privilèges qui suscitent des difficultés entre les bénédictins et Gérard (1099-1120). Excédé, le recteur décide de créer une nouvelle congrégation, conservant l'habit régulier noir des

Hospitalier

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

HABIT : à l'origine commun à tous les frères, le manteau noir frappé de la croix octogone est réservé au XIII[e] s. aux nobles, qui revêtent à la bataille une soubreveste rouge à croix de Saint-Georges blanche.
CASQUE : conique, il est remplacé à la fin du XII[e] s. par le heaume « intégral ».
CUIRASSE : au départ constituée d'écailles métalliques fixées sur une veste de cuir, elle évolue vers un « tricot » métallique difficile à porter, moins en raison de sa lourdeur que de sa rigidité.
BOUCLIER : le long bouclier normand protège des flèches, mais n'est d'aucune utilité contre les lances.

GERARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

RÉFORME HOSPITALIÈRE
Le 15 juillet 1099, les croisés, menés par Godefroi de Bouillon et guidés par Pierre l'Ermite, prennent Jérusalem. Les Bénédictins, présents dans la cité depuis 1048, confient alors leur hôpital à des laïcs chargés de le protéger. • *Toile d'Émile Signol (1847), château de Versailles.*

Bénédictins, mais désormais frappé de la croix blanche à huit pointes de la république d'Amalfi (plus tard, cette croix sera rattachée aux huit Béatitudes – ces promesses faites par le Christ à ceux qui vivent selon la sagesse qu'il enseigne). En 1113, le pape Pascal II reconnaît le nouvel ordre religieux, qu'il place directement sous la tutelle du Saint-Siège. Vers 1150, le recteur Raymond du Puy (1120-1158/1160) lui donne sa règle. Il le définit comme une fraternité religieuse, composée de deux classes de frères, les frères clercs et les frères laïcs. Ces derniers font les vœux de pauvreté, chasteté et obéissance, mais aussi d'hospitalité et soins aux « seigneurs malades ». Les revenus de l'ordre ne doivent provenir que des biens-fonds donnés ou des aumônes collectées par les frères. La punition suprême pour les frères défaillants est la perte de l'habit, qui constitue une forme d'excommunication.

DES ARMES ET DE LA CONCURRENCE

Avec l'organisation des royaumes latins de Palestine, obligation est faite de protéger les pèlerins de la vindicte musulmane. Dans un premier temps, des soldats mercenaires entretenus aux frais de l'Hôpital sont encadrés par ceux des frères laïcs qui étaient chevaliers. Mais, sous l'influence d'une nouvelle forme de monachisme apparue en Palestine avec la création par Hugues de Payns et Geoffroy de Saint-Omer de l'ordre monastique des chevaliers du Temple *(lire p. 18-23)*, les ordres hospitaliers (de Palestine et d'ailleurs) se transforment, soit par « contamination », soit par imitation, pour éviter de voir leurs membres nobles déserter au profit du Temple.

La reconquête de Jérusalem par Salah al-Dîn (Saladin), en 1187, précipite cette transformation : les frères laïcs sont désormais recrutés uniquement dans la chevalerie. Les Hospitaliers prennent alors le nom de « chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem » ›››

Les frères se regroupent par idiomes régionaux. Ainsi, les Français se répartissent en trois « langues » : France, Provence, Auvergne

JOSSE/BRIDGEMAN IMAGES

COUTEAUX TIRÉS
Réunis pour barrer la route à Saladin, les croisés sont écrasés le 4 juillet 1187 lors de la bataille de la Corne de Hattin. À compter de cette date, l'ordre ne recrutera plus que des chevaliers et assurera la défense du dernier lambeau de terre chrétienne au Proche-Orient.

››› et adoptent l'étendard militaire écarlate à croix de Saint-Georges blanche, la coule noire frappée de la croix octogone blanche n'étant désormais plus qu'un habit de chœur. L'ultime évolution se fait au tout début du XIIIe siècle, alors que l'ordre s'est replié à Qalaat Marqab *(lire p. 27)*. Le grand maître Alphonse de Portugal (1203-1206) et le chapitre général promulguent les premiers statuts militaires de l'ordre. Il est désormais composé de trois classes de frères : les chevaliers de justice (nobles), les servants d'armes (roturiers) et les chapelains (prêtres).

L'ORDRE EN PERD SON LATIN

Dès les débuts de son existence, l'ordre est tiraillé entre deux principes de gouvernement : l'un, « monarchique », qui donne la prééminence au grand maître (titre conféré par le pape en 1267) ; l'autre, collégial, qui fait du chapitre général l'organe suprême. Son chef-lieu est le « couvent », et ses provinces les « langues ». En effet, au XIVe siècle, alors que le latin n'est plus communément parlé, les frères sont regroupés par idiomes. Au départ, l'ordre comprend cinq langues (France, Espagne, Italie, Angleterre, Allemagne). Rapidement, comme chaque langue a un poids égal dans l'élection des grands maîtres, les langues les plus nombreuses, s'estimant lésées, obtiennent d'être mieux représentées. Les Français sont alors répartis en trois langues (Provence, France, Auvergne), et les Espagnols en deux (Castille-Portugal et Aragon). Chacune de ces huit langues possède des biens-fonds dont les revenus servent à l'ordre. Appelés d'abord « preceptoreries », puis « commanderies », ils sont regroupés en prieurés. Prieurés et langues sont dirigés par un prieur élu, assisté d'un chapitre.

Pour devenir chevalier de justice, l'impétrant doit « faire ses preuves » (prouver la noblesse de ses familles paternelle et maternelle sur quatre générations) dans le prieuré de sa résidence. Une fois accepté, il doit alors payer un « droit de passage » élevé puis faire quatre « caravanes », c'est-à-dire quatre périodes d'instruction militaire (navale à Rhodes et Malte). Le novice a alors le choix. S'il ne prononce pas ses vœux, il est rendu à l'état laïc. S'il choisit d'entrer dans l'ordre et de devenir un religieux profès, il peut gravir le *cursus honorum*. Alors, à l'ancien-

neté, il peut espérer être nommé commandeur d'une commanderie vacante. Il en assure la gestion, veillant à son bornage et à l'amélioration de son rendement. Il en perçoit l'ensemble des revenus, dont il ne reverse que 10 % au « commun trésor ». Les baillis, qui sont les dignitaires de l'ordre, sont recrutés parmi les commandeurs.

UNE ORGANISATION RIGOUREUSE

Le chapitre général, organe législatif extraordinaire de l'ordre, représente le corps des chevaliers. Le grand maître, élu à vie par un système compliqué où chaque langue pèse le même poids, est assisté du « sacré conseil », qui assure les intersessions du chapitre général. C'est en couvent que se trouvent les principaux édifices de l'ordre : l'église conventuelle pour les obligations religieuses communes, l'« infirmerie sacrée » pour satisfaire au vœu d'hospitalité, et les « auberges », couvents casernes où, pour chaque langue, les chevaliers sont hébergés et ont leurs tables, c'est-à-dire qu'ils y sont nourris gratuitement. Ceux qui sont assez aisés pour sortir de l'auberge doivent pourvoir à leur entretien. Le chef de l'auberge – appelé « pilier » – est élu et a la dignité de bailli. *Ex officio*, le pilier de Provence est grand commandeur, celui de France grand hospitalier, celui d'Auvergne sénéchal, celui d'Italie amiral, celui de Castille grand chancelier, celui de Portugal grand conservateur, celui d'Allemagne grand bailli et celui d'Angleterre turcopilier [auxiliaires portant l'habit turc, NDLR]. Au cours des six siècles de leur existence militaire, les statuts hospitaliers n'évoluent guère. Mais, avec les changements d'installation dans les îles de Chypre, Rhodes ou Malte *(lire p. 34-44)*, les chevaliers croisés de Palestine apprendront à devenir de redoutables marins. ■

Frère Gérard, provençal ou amalfitain ?

Le premier recteur de l'Hôpital est encore de nos jours une énigme. On établit sa mort, à un âge avancé, en 1120. Sa naissance est datée des années 1040, sans qu'aucun acte baptistaire ne le confirme puisqu'on ignore où il est né. Deux traditions s'opposent. L'une, qui a la préférence des érudits, le fait naître sur le territoire de la république d'Amalfi. L'hôpital fut confié aux bénédictins du Mont-Cassin, qui en délèguent ensuite la gestion à un pieux Amalfitain, Mauro, puis au dit Gérard. Il semble donc logique que la République, jalouse alors de sa prééminence en Méditerranée, ait fait appel à l'un des siens. L'autre tradition le fait naître en Provence, aux Martigues, et l'affuble du patronyme de Tenque, à la suite d'une traduction fantaisiste du latin *Fr. Gerardus tunc Hospitalis praefectus*, qui signifie « Frère Gérard alors intendant de l'Hôpital » et est devenu « Gérard Tenque intendant de l'Hôpital ». À la chute des États latins de Palestine en 1291, la dépouille de celui que la rumeur seule avait proclamé bienheureux est mise en lieu sûr : la tradition veut qu'elle ait été transportée en Provence, dans le château de Manosque, siège d'une puissante commanderie léguée en 1209 aux Hospitaliers par le comte de Forcalquier. Ce n'est qu'au XVIII[e] siècle que, se référant à la tradition orale, les curés de Martigues demandent à Jacques de Forbin-Janson, archevêque d'Arles, d'intervenir auprès du grand maître Antonio Manoel de Vilhena (1722-1736). Ce dernier, sachant le château au bord de la ruine, reprend les attendus du prélat (« n'ignorant pas que ce grand homme fut originaire de votre ville ») et donne ordre, en 1728, de distribuer les reliques aux curés des îles de Saint-Genès, Jonquières et Ferrières, en Martigues. On aurait pu croire la tradition définitivement légitimée mais elle est de nos jours malmenée par l'historien André Beltjens, qui estime que ces reliques ont été confondues avec celles de saint Géraud d'Aurillac. ■ **A. B.**

En 1113, le pape Pascal II remet à Gérard, le fondateur de l'ordre, une bulle reconnaissant le nouvel ordre religieux laïque des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

DAGLI ORTI/DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY/BRIDGEMAN IMAGES

COLLINE INSPIRÉE
À Vézelay, le 31 mars 1146, saint Bernard prêche la deuxième croisade en présence du roi Louis VII. Le célèbre cistercien suivra d'un œil bienveillant le développement du Temple, et on ira jusqu'à lui prêter la rédaction de sa règle. • *Toile d'Émile Signol (1804-1892), château de Versailles.*

GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

LE TEMPLE : CROIRE, OBÉIR, COMBATTRE !

« *Un nouveau genre de milice est né* », écrit saint Bernard : composé de chevaliers disciplinés (une nouveauté), pieux (une rareté) et chastes (une originalité), cet ordre va vite s'imposer.

PAR **XAVIER HÉLARY**

Revêtir le manteau blanc frappé de la croix rouge : jusqu'au coup de filet orchestré par Philippe le Bel, le 13 octobre 1307 *(lire p. 23)*, le Temple suscite toujours autant de vocations. Être reçu parmi les Templiers n'a pourtant rien d'évident. Longuement détaillée dans la règle de l'ordre, la procédure se caractérise par sa rigueur. Le postulant doit être de bonne famille. Sa moralité doit être sans reproche. Surtout, sa vocation doit être vérifiée. S'il prononce ses vœux, son engagement est définitif, et seul le pape pourra l'en délier. À plusieurs reprises, lors de la cérémonie de réception, toujours présidée par un dignitaire, on demande donc au candidat s'il est bien résolu à entrer au Temple, s'il a bien compris qu'il renonce à sa volonté propre et que c'est désormais l'ordre qui dirigera sa vie. S'il veut servir en Terre sainte, on l'enverra en Occident ; s'il veut dormir, on le fera veiller ; s'il veut manger, on le fera jeûner. C'est, de fait, l'obéissance qui fait la force des Templiers depuis leur origine.

Templier

PATRICK DALLANÉGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

MANTEAU : de couleur blanche, il est orné de la croix rouge qui signale l'engagement perpétuel du Templier pour la Terre sainte ; le manteau blanc est réservé aux chevaliers ; celui des frères chapelains est de couleur noire, tandis que les sergents n'ont qu'un manteau brun ; tous peuvent cependant arborer la croix rouge.
BOUCLIER : il peut être blanc et noir, les couleurs de l'étendard du Temple, le « baussant ».
ÉPÉE : l'arme par excellence du chevalier, mais elle n'est pas la seule. La lance et la masse peuvent être aussi utilisées en fonction des circonstances.

Du fondateur, on ne sait pas grand-chose. Après la première croisade, Hugues de Payns, un chevalier champenois assez obscur, s'est rendu à deux reprises en Terre sainte avant de s'y fixer. Avec quelques compagnons, il s'est mis au service du chapitre du Saint-Sépulcre. Leur première mission est de protéger les convois de pèlerins qui débarquent d'Occident et se rendent à Jérusalem par des routes pas toujours très sûres.

UNE AIDE BIENVENUE

Or, après l'enthousiasme qui a suivi la prise de Jérusalem, beaucoup de croisés sont repartis en Europe, et le royaume de Jérusalem souffre d'un manque chronique de combattants. Le petit groupe formé autour d'Hugues de Payns dans la décennie 1110 ne tarde donc pas à attirer l'attention du roi Baudouin II. En 1120, pour abriter ce qui n'est encore qu'une fraternité informelle, celui-ci lui attribue son palais, l'ancienne mosquée Al-Aqsa. Puisque les chrétiens identifient l'édifice avec l'ancien Temple de Salomon, c'est ce nom que prendra bientôt l'ordre ›››

››› naissant, et c'est l'ancienne mosquée qui apparaîtra sur le sceau du Temple. Dans les années qui suivent, pourtant, le petit groupe végète. C'est du moins ce que disent les rares sources à notre disposition, qui veulent sans doute mettre en évidence le succès spectaculaire survenu après la reconnaissance officielle de l'ordre. En janvier 1129, un concile réuni à Troyes, en Champagne, fait de la petite fraternité un ordre pleinement reconnu, doté d'une règle en bonne et due forme. Même si tout porte à croire que le projet d'Hugues de Payns a déjà reçu un certain écho en Europe, la tournée que ses frères et lui effectuent au cours de l'année 1129 suscite un fort enthousiasme. Les dons affluent, les vocations se multiplient.

UN ORDRE QUI A DU RÉSEAU

Le propos du nouvel ordre est pourtant exigeant. En faisant vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, les frères abandonnent ce qui fait le sel de leur vie de chevalier : la sexualité et la famille, la richesse et le butin, la liberté et la quête de la gloire. Il faut croire que le projet séduit. Néanmoins, même si quelques grands seigneurs, comme le comte de Champagne, abandonnent leur haute position pour entrer au Temple, la majorité des frères provient de la petite chevalerie. Beaucoup de cadets, notamment, trouvent dans l'ordre la perspective d'une promotion qui vaut bien quelques sacrifices…

Le développement rapide de l'ordre entraîne la transformation du petit groupe de fidèles d'Hugues de Payns. Il faut désormais gérer des dizaines, des centaines puis des milliers d'hommes répartis dans tout l'Occident, de la Terre sainte à l'Espagne, de l'Angleterre à Chypre. Tous ne sont pas chevaliers. À l'apogée, au XIII[e] siècle, il doit y avoir environ un millier de frères chevaliers : l'élite de l'ordre. Eux seuls ont droit au manteau blanc, emprunté aux moines cisterciens mais qui se distingue par la croix rouge qui le frappe : c'est le signe de leur engagement per-

PREMIERS DE CORDÉE

Endosser le manteau à croix rouge exige beaucoup de sacrifices de la part du postulant. Mais c'est aussi entrer dans une famille qui représente l'élite de la chevalerie. • Un Templier prêtant serment, *par François Granet Marius (1775-1849), musée Calvet, Avignon.*

AISA/LEEMAGE

SAINT BERNARD, LE PARRAIN DU TEMPLE

Lors de leur procès, des Templiers citent saint Bernard à l'appui de leur défense. Il est, disent-ils, l'auteur de leur règle ! Même si ce n'est en réalité pas le cas, il est certain que Bernard a joué un rôle fondamental dans la reconnaissance du Temple. Né en 1090, il est issu d'une famille de la moyenne chevalerie bourguignonne. Lui-même devient chevalier, avant d'entrer, en 1112, dans un monastère de fondation récente, Cîteaux, réputé pour l'exigence de la vie qu'on y mène. Par son charisme, Bernard entraîne avec lui un grand nombre de ses cousins et amis. L'abbé de Cîteaux l'envoie donc fonder un nouveau monastère, Clairvaux, dont Bernard devient l'abbé (1115). D'abord réservé, Bernard s'enthousiasme bientôt pour le projet d'Hugues de Payns. Après le concile de Troyes, il rédige un traité fameux, l'*Éloge de la nouvelle chevalerie*, dans lequel il exalte les Templiers en les opposant aux chevaliers laïcs, qu'il présente comme inutiles. Le soutien de Bernard est généralement reconnu comme décisif, et son souvenir, comme le montre le procès, demeure présent dans la mémoire des frères. **X. H.**

PAS CATHOLIQUE
Claude Jacquand peint cette toile en 1846 pour célébrer la prise de Jérusalem par Jacques de Molay, grand maître du Temple, en 1299. Hélas, cet événement n'a jamais eu lieu et l'erreur proviendrait de la mauvaise interprétation d'une chronique mettant en scène un chef mongol, « Bouliah » ou « Mûlay »… devenu un Molay très présentable ! • Jacques de Molay prend Jérusalem, *château de Versailles.*

FRANCK RAUX/RMN-GRAND PALAIS

pétuel pour la défense des Lieux saints. Le Temple comprend deux autres catégories de membres. En petit nombre, les frères chapelains, ordonnés prêtres, fournissent l'encadrement spirituel, mais ils peuvent aussi se voir attribuer des fonctions de responsabilité, comme la gestion d'une commanderie importante. De loin les plus nombreux sont les frères sergents, parmi lesquels on distingue les sergents d'armes, qui combattent aux côtés des chevaliers, et les sergents de métier, chargés de toutes les autres fonctions, de la gestion des finances prospères de l'ordre jusqu'aux tâches domestiques d'une simple commanderie provinciale, berger ou paysan.

Le Temple concentre bien entendu l'essentiel de ses forces en Terre sainte. Les uns et les autres sont cantonnés dans les forteresses dont l'ordre reçoit la garde et qui protègent les frontières fragiles du royaume de Jérusalem. La puissance du Temple se manifeste également dans les villes. Après la perte de Jérusalem, reconquise en 1187 par Saladin, c'est à Acre que s'établit la capitale de l'État croisé. Le grand maître y a son palais et le Temple tient aussi une impressionnante forteresse, appelée la Voûte.

En Europe comme en Terre sainte, le Temple a tissé un dense réseau de commanderies et aligne un millier de chevaliers sur les champs de bataille

La gestion d'un tel ordre n'est possible que par une organisation serrée. Au sommet, le grand maître ne dépend que du pape. Il est élu à vie par les dignitaires de l'ordre qui forment autour de lui une sorte de conseil ; on y trouve le maréchal et le commandeur des chevaliers, des officiers militaires, ainsi que le commandeur de la terre de Jérusalem, responsable des finances de l'ordre.

LES VISITEURS VENUS D'ORIENT

Les possessions de l'ordre sont réparties en provinces. À la tête de chacune d'entre elles se trouve un « précepteur », toujours un chevalier, nommé par le grand maître et qui ne reste en poste que pour un temps limité. Les précepteurs sont des personnages importants. Celui de France, par exemple, qui couvre le nord du royaume, ne peut être nommé sans que soit consulté le roi de France. Pour représenter le grand maître, qui vient rarement en Occident, deux inspecteurs généraux sont nommés, le « Visiteur de France » et le « Visiteur d'Espagne », dont une des tâches est de veiller à la bonne gestion des commanderies ; ils sont également en relations avec le pape et les souverains d'Europe, notamment pour tout ce qui touche à l'organisation des expéditions destinées à soutenir la Terre sainte.

Les Visiteurs président souvent aux réceptions des nouveaux frères qui sont aussitôt transférés en Orient, en Terre sainte ou dans les autres États nés des croisades. Partout, le Temple est présent. Sa puissance est redoutée au combat. Les forces qu'il aligne peuvent paraître réduites : quelques centaines de chevaliers et de sergents d'armes, quelques centaines de fantassins, parfois renforcés par des combattants payés pour se joindre au contingent du Temple. Mais, très disciplinés et regroupés autour de leur éten- ›››

FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/ COLL. CHRISTOPHEL

FEU DE TOUT BOIS
À la fin du XIIIe s., le grand maître se trouve au centre du jeu diplomatique en Terre sainte. Un succès ? Hélas non, l'ordre sera chassé par les Mamelouks et mis en accusation par le roi de France. • *Illustr. tirée du* De casibus virorum illustrium *de Boccace.*

››› dard noir et blanc, les Templiers sont d'excellents combattants, redoutés des musulmans. S'ils sont faits prisonniers, ils sont d'ailleurs exécutés, alors que l'usage est plutôt la libération contre rançon. Leur savoir-faire est reconnu : dans les armées croisées, formées de combattants venus d'Europe qui ignorent la géographie et les pratiques guerrières des Sarrasins, les Templiers sont souvent chargés d'encadrer les colonnes en marche.

INDÉPENDANTS ET DÉCRIÉS

Sa puissance fait du Temple un acteur important de la vie politique – fort complexe – du royaume croisé. À partir de 1225, il n'y a plus de roi de Jérusalem présent sur place. Jusqu'en 1250, c'est Frédéric II, déjà empereur et roi de Sicile, qui détient le titre. Mais, excommunié et en guerre contre le pape, il ne peut guère s'attarder en Terre sainte, même s'il obtient du sultan, en 1229, la restitution de Jérusalem, que les chrétiens tiennent jusqu'en 1242. Après sa mort, en 1250, la couronne est disputée entre plusieurs prétendants. Dans la plus grande confusion, chacun cherche à défendre ses intérêts et à nuire à ceux des autres. Le Temple et l'Hôpital se jalousent ; les Vénitiens, les Pisans et les Génois se détestent ; les familles nobles, Ibelin ou Montfort, se font la guerre. À la fin de la décennie 1250, la « guerre de Saint-Sabas » oppose Venise et Gênes. Les Vénitiens reçoivent l'aide de Pise, du Temple et des Ibelin, tandis que Gênes s'assure l'alliance de l'Hôpital et des Montfort. Dans cette anarchie, le grand maître du Temple s'habitue à développer une diplomatie autonome, traite avec le sultan et correspond avec les souverains d'Occident. Qui pourrait l'en empêcher ?

Dans la seconde moitié du XIIIe siècle, en raison du désordre interne et du désintérêt des rois d'Occident, ce qui reste des établissements croisés est à l'agonie. En Égypte, les Mamelouks, pour asseoir leur domination sur le monde arabo-musulman, veulent chasser les chrétiens de Terre sainte. Bientôt, ceux-ci ne tiennent plus que quelques villes côtières. Au printemps 1291, le sultan met le siège devant Acre. Dans les combats, le grand maître du Temple Guillaume de Beaujeu est mortellement blessé.

La chute d'Acre est un coup dur. Pour autant, le Temple renaît de ses cendres. Un nouveau grand maître est élu, qui s'établit dans l'île de Chypre, passée en première ligne dans la guerre contre l'Islam. Le projet de reprendre pied en Terre sainte est loin d'être abandonné. Les Templiers caressent même l'espoir d'une alliance avec les Mongols, qui prendraient les Mamelouks à revers… Ces projets mirifiques ne débouchent finalement sur rien, mais ils montrent que le Temple n'a rien perdu de son mordant. Les critiques à son encontre, c'est vrai, n'ont jamais cessé. On s'est étonné, au temps d'Hugues de Payns, que des chevaliers devenus des religieux soient autorisés à verser le sang. On a ensuite dénoncé l'avidité des frères et leur orgueil. Après 1291, on n'a pas été loin de les charger de la responsabilité de la chute d'Acre. Mais les Templiers ont l'habitude, et leur ordre suscite toujours autant de vocations. En 1306, quand Jacques de Molay, le grand maître, quitte Chypre pour s'entretenir avec le pape et les rois d'Occident, il est bien loin d'imaginer le sort qui l'attend… ■

En complément, retrouvez l'article consacré aux commanderies sur notre site www.historia.fr

L'abolition d'un ordre qui fut grand

Incroyable procès à charge pour des chevaliers autrefois cités en exemple, désormais accusés des pires crimes par le roi de France et condamnés par le pape.

PAR **PHILIPPE JOSSERAND**

AISA/LEEMAGE

BULLE TRAGIQUE Au concile de Vienne, Clément V – pressé par Philippe le Bel – décide de supprimer l'ordre. Une décision encore célébrée au XVII[e] s. par cette fresque de Giovanni Battista Speranza dans la Bibliothèque vaticane.

Au printemps 1312, au terme de quatre ans et demi de tensions, l'affaire du Temple est parvenue à sa conclusion. Au concile de Vienne, ouvert à l'automne précédent, le pape Clément V, sous la pression du roi de France Philippe le Bel, résolut de supprimer l'ordre dirigé par Jacques de Molay. Le 22 mars 1312, à la faveur d'un consistoire secret, il prit cette décision avec l'assentiment d'une commission restreinte de cardinaux. Le jour même, la bulle *Vox in excelso* était produite : le Temple, sans être condamné, était aboli par une mesure administrative motivée par la mauvaise réputation de l'institution et par la nécessité de mettre fin au scandale qu'elle suscitait. Clément V, sachant l'opposition d'une majorité de cardinaux, prit soin de couper court à toute discussion et, le 3 avril, lorsque la bulle, en présence du roi de France, a été exposée publiquement, il a signifié à l'assemblée conciliaire qu'une excommunication majeure frapperait quiconque oserait prendre la parole.

Le Temple, officiellement, avait cessé d'exister, mais des problèmes concrets restaient à régler, liés au devenir des biens et des frères de l'ordre aboli. Le 2 mars 1312, Clément V promulgua la bulle *Ad providam*, ordonnant le transfert du patrimoine templier à l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem : tous ceux qui détenaient des biens devaient les remettre, sous peine d'excommunication, à l'institution qui venait de s'établir à Rhodes et les utiliserait au profit de la Terre sainte. Le 16 mai, un correctif fut apporté à cette décision : la péninsule Ibérique, à l'exception de la Navarre, était exclue de la dévolution à l'Hôpital. Le transfert fut mené à bien et, entre 1317 et 1319, dans le royaume de Valence, au sud de la couronne d'Aragon, comme au Portugal, deux nouveaux ordres militaires virent le jour, Montesa et le Christ, selon une solution qui échoua à s'imposer en Castille, où l'Hôpital a finalement hérité du Temple.

Le sort des Templiers fut réglé au jour de la clôture du concile, le 6 mai 1312, par la bulle *Considerantes dudum*. À l'exception des dignitaires dont, dès l'été 1308, il s'était réservé le cas, Clément V a confié leur jugement à des conciles provinciaux, préconisant que ceux qui n'avaient pas avoué fussent condamnés, alors que ceux que l'Église avait absous et réconciliés, bénéficiant d'une pension, continueraient, à résider dans d'anciennes commanderies ou rejoindraient d'autres ordres. Comme eux, Jacques de Molay et les derniers dignitaires, absous à Chinon en août 1308, auraient dû être libérés et assignés à un établissement religieux. Le risque, pour le pape et le roi de France, était trop grand : maintenus en prison, ces chefs furent amenés le 11 mars 1314 au tribunal de justice de l'évêque de Paris pour connaître leur sentence. Ils entendirent les cardinaux envoyés par Clément V les condamner à la réclusion à vie : deux se turent et acceptèrent, mais Jacques de Molay et Geoffroy de Charnay clamèrent leur innocence et celle du Temple, sachant qu'ils seraient déclarés relaps et livrés au bûcher. Le roi fit en sorte que le supplice eût lieu le soir même, sur un îlot en aval de la Cité. Vécu comme un martyre, ce sacrifice, avec le temps, a pris pour beaucoup valeur d'apothéose. ■

Les croisades en Orient

LES SENTINELLES DE LA TERRE SAINTE

Comment protéger les États latins du Levant ? Hospitaliers et Templiers édifient ces monstres de pierre qui endiguent, un temps seulement, la reconquête musulmane.

PAR **XAVIER HÉLARY**

QALA'AT AL HUSN
Bâti par les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem de 1142 à 1271, le krak des Chevaliers a été remanié par les Mamelouks à la fin du XIII[e] siècle. Il contrôlait la trouée de Homs, porte d'accès à la Méditerranée. Aujourd'hui situé en Syrie, il figure parmi les châteaux des croisades les mieux conservés, malgré la guerre civile qui continue de ravager le pays.

© PHOTOSTOCK/AGEFOTOSTOCK

Aujourd'hui réparties entre la Syrie, la Jordanie, le Liban et Israël, les grandes forteresses construites par les ordres militaires aux frontières du royaume de Jérusalem ne cessent de fasciner. Par sa silhouette massive, le krak des Chevaliers est la plus célèbre de toutes. Situé sur un éperon rocheux, le krak [de l'arabe *karak*, «château fort»] a été construit par les Hospitaliers en plusieurs phases à partir du milieu du XII^e^ siècle. Pris par les Mamelouks en 1271, il n'a pas été démantelé, contrairement à la plupart des autres châteaux croisés. Tout aussi impressionnant au temps de sa splendeur, celui de Belvoir est réduit aujourd'hui à ses fondations. D'autres places, comme Marqab ou Chastel-Blanc, donnent une bonne idée de leur ancienne puissance.

C'est dès le milieu du XII^e^ siècle que le Temple et l'Hôpital prennent en charge la défense des forteresses aux frontières. En raison de la fragilité économique des seigneuries nées de la croisade, les ordres militaires sont les seuls à disposer des ressources financières pour entretenir de telles constructions et y placer une garnison suffisante – par exemple, plusieurs centaines d'hommes dans le cas du krak des Chevaliers, avec un ravitaillement prévu pour soutenir un siège de plusieurs années.

Grâce à un récit contemporain, les conditions dans lesquelles se fait, entre 1240 et 1243, la construction du château de Safed par les Templiers sont connues. Malgré les sommes considérables investies dans les travaux et le talent de leurs architectes, les forteresses croisées sont prises facilement par les Mamelouks qui, depuis l'Égypte, s'en emparent les unes après les autres à partir de la décennie 1260. Les défenseurs du krak capitulent pour avoir la vie sauve ; Safed tombe en quelques jours. Château-Pèlerin, sur la côte, est abandonné peu de temps après la chute d'Acre, la dernière ville tenue par les chrétiens, en 1291.

Auparavant, toutefois, il n'en avait pas toujours été ainsi, et la place forte de Marqab avait résisté victorieusement à plusieurs sièges. Pendant plusieurs décennies, de fait, les «châteaux du soleil», pour reprendre la belle expression de l'historien Henri-Paul Eydoux (1907-1986), ont protégé avec efficacité le royaume de Jérusalem. ■

« C'est le plus beau des châteaux du monde, certainement le plus pittoresque que j'aie vu, **une véritable merveille** »

Lawrence d'Arabie à propos du krak des Chevaliers

JON ARNOLD IMAGES/HEMIS.FR

CONVERSION
Après sa conquête, la chapelle du krak des Chevaliers a été transformée en mosquée. On en distingue ici l'élément principal : le minbar, ou chaire de prêche.

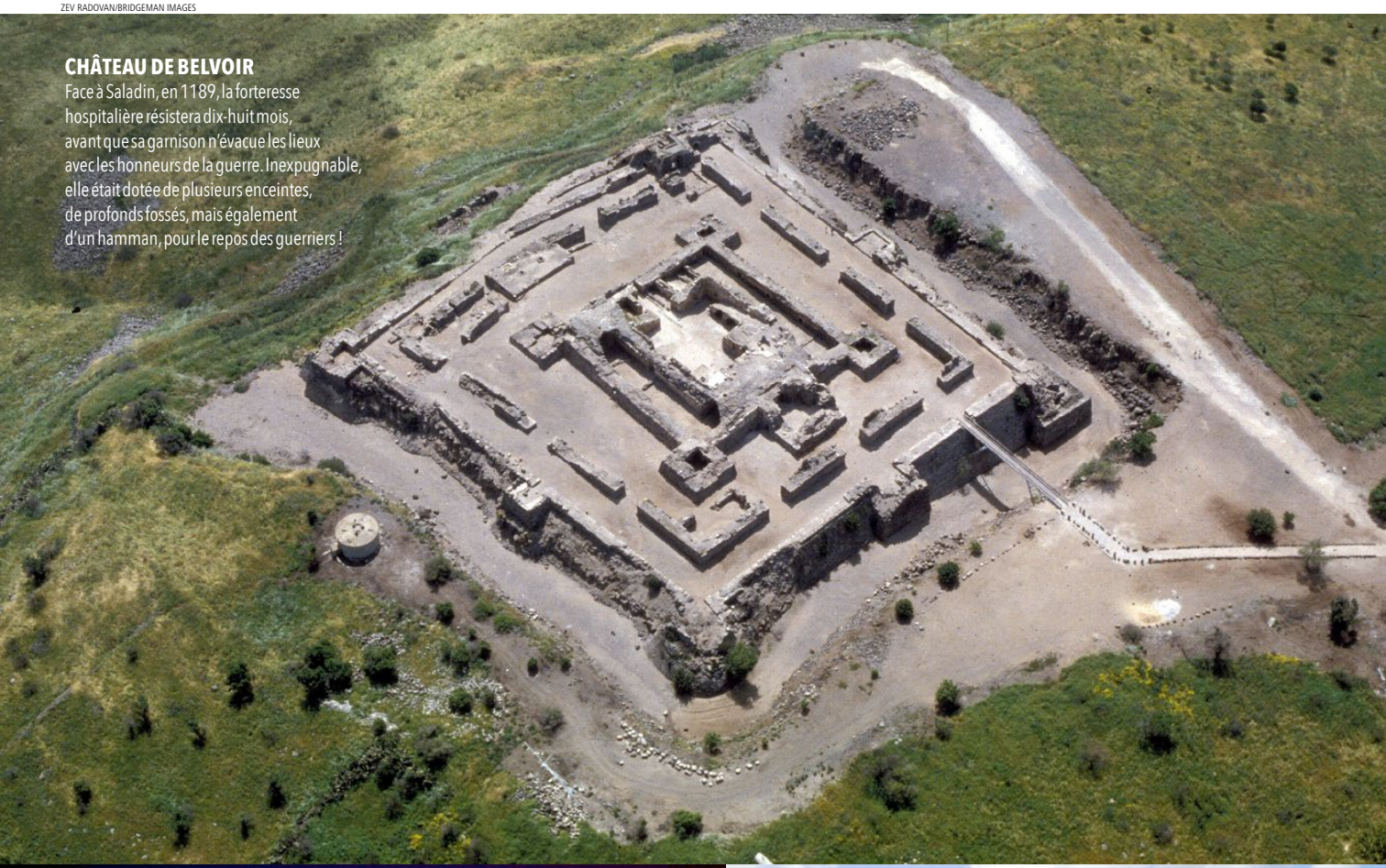
CHÂTEAU DE KERAK
Également appelé le krak de Moab, il s'élève dans la Jordanie actuelle. C'est depuis cette place forte que Renaud de Châtillon, prince d'Antioche, fondait sur les caravanes marchandes qui reliaient Le Caire à Damas. Saladin le fera décapiter en 1187.

JON ARNOLD IMAGES/HEMIS

ZEV RADOVAN/BRIDGEMAN IMAGES

CHÂTEAU DE BELVOIR

Face à Saladin, en 1189, la forteresse hospitalière résistera dix-huit mois, avant que sa garnison n'évacue les lieux avec les honneurs de la guerre. Inexpugnable, elle était dotée de plusieurs enceintes, de profonds fossés, mais également d'un hamman, pour le repos des guerriers !



A.F. KERSTING/AKG-IMAGES

CHÂTEAU DE MARQAB

Situé dans la principauté d'Antioche (au nord de Tartous, sur la côte syrienne), il abrite le QG des Hospitaliers dans la région. La forteresse endurera tous les sièges pendant près d'un siècle après la prise de Jérusalem. Ensuite, les moines-chevaliers s'embarqueront pour Chypre.

A.F. KERSTING/AKG-IMAGES

CHASTEL-BLANC

Édifié dans le comté de Tripoli par les Templiers, ce donjon (28 m de hauteur) a repoussé tous les assauts – et a même survécu à un tremblement de terre ! Établi sur le point culminant de la ville de Safita, il offre un large panorama sur les environs.

UNE DESTINÉE GUERRIÈRE

Venus du nord lointain ou nés sur place, les ordres remplissent d'abord des missions de soins en faveur des pèlerins et des malades, avant de se lancer dans la défense de la Terre sainte, l'épée à la main. PAR **TRISTAN MARTINE**

LES TEUTONIQUES EN ORIENT

Germaniques, les Teutoniques ? Oui, mais c'est pourtant bien loin des rives du Rhin que l'ordre voit le jour, en 1191. Le 29 août 1189, soit deux ans après la chute de Jérusalem, débute la troisième croisade avec le siège de Saint-Jean-d'Acre. Avant septembre 1190 (date du premier acte que nous conservons), l'ordre est fondé par des marchands germaniques : il s'agit alors d'une modeste institution charitable, un hôpital accueillant les Allemands qui ont besoin de soins. En 1198, cette institution caritative devient un ordre militaire, comprenant à la fois des ecclésiastiques et des laïcs combattants. Le nom adopté, « maison de l'hôpital des Allemands de Sainte-Marie de Jérusalem », montre la singularité de cet ordre, le seul à afficher une identité nationale, même si les recrutements se font aussi au sein d'autres nations.

BIANCHETTI/LEEMAGE

Le quatrième grand maître, Hermann de Salza (1209-1239 – *illustr.*), est un remarquable diplomate, proche de l'empereur Frédéric II, lequel gratifie les Teutoniques de nombreux privilèges. En 1218-1219, l'ordre participe au siège de Damiette. Cette notoriété s'accompagne d'un afflux de dons, grâce auxquels les Teutoniques achètent en 1220 un complexe territorial au nord-est de Saint-Jean-d'Acre. Frédéric II, sacré roi de Jérusalem en 1229, récompense Hermann de Salza, qui fonde une principauté comprenant notamment le port de Tyr et plusieurs maisons dans Jérusalem, ce qui est symboliquement très important.

L'ordre acquiert aussi des terres en Arménie, Grèce, Allemagne ou Sicile, intervient en Hongrie et en Prusse. Mais la situation en Orient se corse après 1250, quand le sultan Baybars multiplie les offensives. En 1271, il attaque, prend Montfort ainsi que le krak des Chevaliers.

Les Teutoniques font front et s'enracinent à Saint-Jean-d'Acre, où ils acquièrent de nouveaux biens, alors qu'au même moment l'ordre est menacé en Prusse. Cette division sur deux fronts est problématique, et le grand maître Burchard de Schwanden (1282-1290) n'arrive pas à convaincre l'ensemble des Teutoniques de venir défendre la Terre sainte. Le 18 mai 1291, les Mamelouks prennent Saint-Jean-d'Acre : les Teutoniques mais aussi les Templiers et les Hospitaliers qui y sont présents sont tous massacrés *(lire p. 30-32)*.

Cette défaite marque la fin de la présence franque en Terre sainte : les Teutoniques installent d'abord le siège de l'ordre à Venise, notamment dans la perspective d'une nouvelle croisade. Ils y resteront dix-huit ans, avant de s'installer en Prusse, dans la forteresse de Marienbourg, qui deviendra la capitale de ce que les Allemands appellent un « État d'ordre », c'est-à-dire une véritable principauté religieuse. ■

Teutonique

PATRICK DALLANÈGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

CASQUE : le bassinet – casque à visière – est parfois muni d'un camail – une pièce qui protège le cou et le haut des épaules – comportant un nasal amovible.
HABIT : le manteau des chevaliers est blanc (symbole de pureté) et frappé d'une croix noire (en signe de pénitence) sur la poitrine ; la cape blanche porte quant à elle une croix noire sur l'épaule gauche.

EN VERT ET NOIR

L'ORDRE DE SAINT-LAZARE

JOSSE/LEEMAGE

JUSQU'AU SACRIFICE
Lors de la septième croisade, Saint Louis est capturé à Mansourah, en Égypte, le 11 février 1250, malgré la bravoure des chevaliers de Saint-Lazare. Une défaite pour l'ordre qui s'ajoute à celle subie six ans plus tôt lors de la bataille de la Forbie, près de Gaza.

Si, dès que l'on évoque les ordres religieux militaires, on pense immédiatement à la croix rouge des Templiers, à la blanche des Hospitaliers ou à la noire des Teutoniques, tel n'est pas le cas de la croix verte de l'ordre des hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem : l'image du chevalier lépreux chargeant en Terre sainte ne s'est pas véritablement ancrée dans l'imagination collective, malgré son potentiel romanesque.

La lèpre est étroitement associée à cet ordre. Répandue au Moyen Âge, cette maladie infectieuse frappe de nombreuses personnes, considérées comme les « martyrs du Christ » exaltant le sens des souffrances humaines, alors que se développe à partir du XIe siècle une nouvelle sensibilité à la passion rédemptrice du Christ. À Jérusalem, les malades sont soignés près de la porte Saint-Étienne, dans un couvent situé en dehors de la ville. Celui-ci est placé, ce qui est très fréquent pour les léproseries médiévales, sous le patronage de saint Lazare, un mendiant lépreux dans les Évangiles. Même si certains d'entre eux ne le sont pas – on pense au roi de Jérusalem Baudouin IV (1174-1184) –, la plupart sont isolés pour se faire soigner. Et cela vaut également pour les chevaliers, notamment ceux issus des différents ordres religieux militaires. Lorsqu'un ladre a recours à l'ordre de Saint-Lazare, sa maladie étant considérée comme incurable, il doit prononcer les mêmes vœux que les autres frères rentrés sains dans ce couvent. Cette présence de nobles lépreux, dont certains ont déjà prononcé des vœux dans un ordre militaire, explique en partie la transformation, vers 1130, de cette institution initialement hospitalière en un ordre militaire. Après la chute de Jérusalem (1187), l'ordre s'établit en 1240 dans la nouvelle capitale du royaume latin : Saint-Jean-d'Acre.

Très tôt, il s'implante aussi en Occident : dès les années 1160 en Angleterre, puis en France, en Sicile et en Hongrie. Après la chute de Saint-Jean-d'Acre (1291), le siège de l'ordre est transféré en France, à Boigny (actuel Loiret). En 1489, Innocent VIII le supprime pour en attribuer les biens aux Hospitaliers, qui luttent à Rhodes contre les Musulmans *(lire p. 36-39)*. L'ordre disparaît alors en Angleterre et dans le Saint Empire, mais subsiste en France et en Italie, car les souverains utilisent ses biens pour récompenser leurs serviteurs. Rétabli au XVIe siècle, il est uni en France avec celui de Notre-Dame du Mont-Carmel en 1608 : il est alors utilisé par les rois de France, avant d'être supprimé en 1830. ■

Saint Lazare

PATRICK DALLAMÈGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

CROIX : la couleur verte de la croix de l'ordre de Saint-Lazare permet à ses adeptes de se différencier des trois autres ordres militaires. Elle pourrait aussi constituer un défi lancé à l'islam, puisque le vert est la couleur de Mahomet. L'arborer reviendrait donc à afficher une prise de guerre, à l'image d'un drapeau enlevé à l'ennemi et montré de façon ostentatoire pour afficher sa suprématie.

MONTÉE AU CRÉNEAU
Chevaliers des ordres religieux combattants, aventuriers occidentaux, habitants, tous se pressent pour défendre leur vie. Mais les sapes et le bombardement incessant des *carabouhas* – catapultes – ouvrent bientôt des brèches dans la double enceinte qui protège la ville.

Les croisades en Orient

DERNIER ASSAUT AVANT LA CHUTE

Saint-Jean-d'Acre est devenue à la fin du XIII[e] siècle la capitale surdimensionnée d'un royaume perdu. Templiers et Hospitaliers entendent la défendre contre les Mamelouks. Mais tout finira dans un bain de sang.

PAR **LAURENT VISSIÈRE**

« Sachez, beaux seigneurs, que nul ne pourrait dire ni conter les pleurs et la douleur qui furent ce jour-là, et la pitié des petits enfants jetés à terre et piétinés par les chevaux qui leur passaient dessus ; et aucun homme au monde ayant du cœur n'eût pleuré à voir tel spectacle. » Ainsi s'exprime le « Templier de Tyr », un témoin oculaire de la chute de Saint-Jean-d'Acre en ce terrible mois de mai 1291. Ce personnage, qu'on identifie au secrétaire personnel de Guillaume de Beaujeu, grand maître du Temple (1273-1291), est issu d'une famille franque depuis longtemps établie en Syrie ; il parle et lit l'arabe, ce qui lui a sans doute valu d'être engagé au Temple comme « secrétaire sarrazinois ». Frère écuyer, il suit son maître jusque dans son ultime combat, mais a la chance de pouvoir embarquer sur l'un des derniers navires à appareiller du port en feu, et c'est à Chypre qu'il va rédiger un amer récit sur l'agonie et la mort des établissements latins de Terre sainte. Rétrospectivement, cette chronique est celle d'une mort annoncée, mais, sur l'heure, personne ne semble en avoir pris conscience. Bien qu'ils vivent sous la menace perpétuelle des raids musulmans, les États latins ont sombré dans l'anarchie la plus complète. Depuis 1244 et la chute de Jérusalem, les Francs ne tiennent plus qu'une mince bande côtière mais ils consacrent l'essentiel de leur énergie à se battre entre eux.

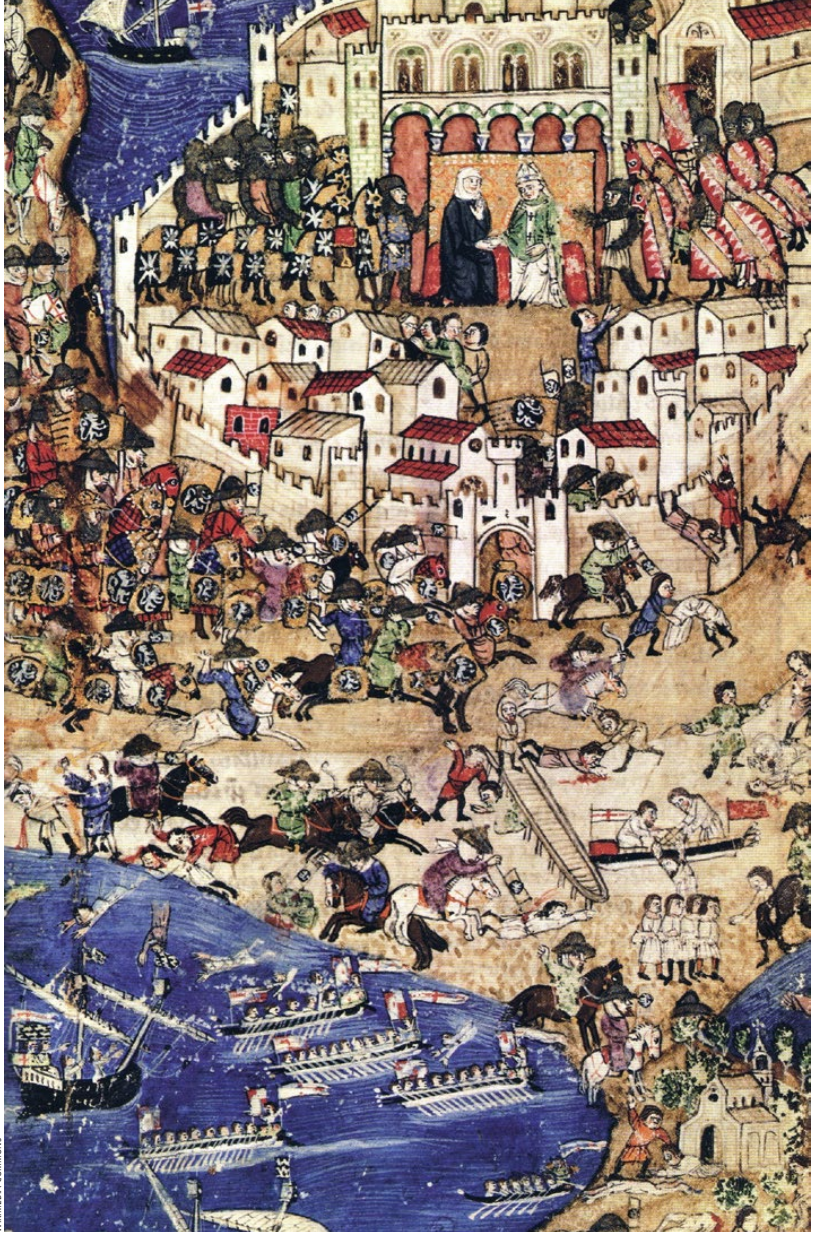
TRAHISONS, DÉFAITES ET *CASUS BELLI*

Ces États dépendent largement des flottes italiennes, qui les relient à l'Occident, mais Vénitiens, Pisans et Génois se livrent des combats sans merci. Loin de rester neutres, Templiers et Hospitaliers interviennent dans ces guerres picrocholines, et aucun des partis n'hésite à s'allier à des musulmans pour abattre ses adversaires chrétiens. Seul le roi de Chypre, Hugues III de Lusignan (1267-1284), aurait peut-être les moyens de sauver le chancelant royaume de Jérusalem. Mais il se heurte à la mauvaise volonté des barons de Terre sainte et des bourgeois d'Acre, ainsi qu'à l'hostilité totale de Guillaume de Beaujeu, élu maître du Temple en 1273. Ce dernier préfère soutenir les ambitions de Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, qui revendique aussi le trône de Jérusalem, mais sans avoir les moyens de le défendre. L'ineptie des Latins laisse ainsi les coudées franches à leurs vrais ennemis qui, eux, sont déterminés à les exterminer.

Le sultan Baybars (1260-1277) anéantit ainsi la principauté d'Antioche (1268) mais échoue à prendre Acre. Son successeur, Qala'ûn (1279-1290), rase Tripoli (1289) et se prépare à donner l'estocade en attaquant Acre. Mais comment enfreindre la trêve qu'il vient de signer ? Il se trouve qu'un contingent de croisés italiens vient de débarquer à Acre. Ne connaissant rien au pays, ils croisent dans les rues de la ville des marchands orientaux – les uns chrétiens, les autres musulmans –, et les passent au fil de l'épée. Un magnifique *casus belli* ! Qala'ûn meurt toutefois en pleins préparatifs et c'est son fils Al-Ashraf Khalîl (1290-1293) qui va conduire l'armée mamelouke.

En 1291, Acre abrite 30 000 à 40 000 âmes et s'enorgueillit d'une double ligne de murailles, qui semble impre- ›››

FRANCK RAUX/RMN-GRAND PALAIS



WIKIMEDIA COMMONS

DÉBUT DE LA FIN
Le sultan mamelouk Qala'ûn mène la reconquête des terres perdues par les musulmans : il prend Tripoli en 1289 et espère se tourner vers Acre. Sa mort inattendue n'entame pas cette stratégie et c'est son successeur, Al-Ashraf Khalîl, qui s'en emparera. • *Siège de Tripoli, British Library, Londres.*

›››nable. Aussi le sultan mobilise-t-il une armée forte de plusieurs dizaines de milliers d'hommes et de dizaines de catapultes. Comme il ne dispose d'aucune flotte pour bloquer le port, il sait que le temps va jouer contre lui.

Début avril, ses troupes prennent position autour d'Acre, et, dès le 15, commence le pilonnage des remparts – pendant un mois, des centaines de pierres vont percuter les murs, de jour comme de nuit, ne laissant aucun répit aux assiégés. La nuit, ses hommes avancent en direction des fossés afin d'établir des postes avancés. Ils y positionnent des archers et de petites catapultes pour harceler les défenseurs, tandis que des mineurs lancent des galeries pour saper la base des fortifications. Face au danger, les Templiers opèrent plusieurs sorties nocturnes et s'enfoncent très avant dans le camp ennemi, mais leurs chevaux se prennent les pattes dans les cordes des tentes, et ils échouent à incendier les engins de guerre. Le 4 mai débarque Henri II de Chypre, qui amène avec lui des renforts. Il essaie de négocier avec le sultan, qui accueille ses envoyés avec ironie : « M'avez-vous apporté les clés de la ville ? » leur demande-t-il. Et le bombardement continue.

UN MASSACRE ORGANISÉ

Au milieu de l'enceinte, la tour du Roi finit par s'effondrer et les Mamelouks se ruent à l'assaut de la première muraille (12 mai). Au prix d'efforts surhumains, les Francs parviennent à les contenir, mais, quelques jours plus tard, l'assaut reprend : au son des trompettes, des milliers de sarrasins enfoncent les dernières défenses et pénètrent dans la cité (18 mai).

Les maîtres du Temple et de l'Hôpital lancent alors une contre-attaque désespérée, mais Guillaume de Beaujeu est mortellement blessé et évacué par ses hommes. « Ah pour Dieu, sire, ne partez pas, car la ville sera aussitôt perdue ! » lui disent des chevaliers, mais il leur répond : « Seigneurs, je ne peux plus, car je suis mort, voyez le coup ! » Désormais, c'est la fuite éperdue vers le port, où ne se trouvent que de trop rares navires. Les musulmans massacrent tous ceux qu'ils rencontrent, dans des scènes d'une violence insoutenable. Un bain de sang qui semble reproduire la prise de Jérusalem par les croisés en 1099. Pendant dix jours, les ultimes survivants se défendent encore à l'intérieur de la forteresse du Temple : le 28 mai, le sultan leur accorde la vie sauve, mais, à peine les portes ouvertes, ses hommes cherchent à violer les chrétiennes… et se font occire par les chevaliers. Avec un nouveau sauf-conduit, les défenseurs peuvent sortir, mais ils sont aussitôt décapités par le sultan, qui n'entend pas respecter sa parole. Les blessés restés à l'intérieur résistent de nouveau avec acharnement jusqu'à ce que le donjon, miné de tous côtés, s'effondre et ensevelisse sous lui chrétiens et musulmans. Au passage, un escadron de Turcs qui hurlaient sous les fenêtres reçoit la façade de l'édifice sur la tête… Dans une logique exterminatrice, Al-Ashraf Khalîl fait ensuite raser la ville, ainsi que les dernières forteresses abandonnées par les Francs au lendemain de la chute d'Acre. Désormais, pour les Occidentaux, la Terre sainte ne sera plus qu'un rêve perdu. ■

L'ÉPOPÉE MÉDITER-RANÉENNE

La perte de la Terre sainte remet en question l'existence même des ordres de chevalerie. Les Templiers ne s'en relèveront pas. En revanche, les Hospitaliers, près de disparaître, connaissent une étonnante renaissance et deviennent l'ultime rempart du catholicisme contre la poussée turque, à Chypre, à Rhodes et, enfin, à Malte.

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

L'épopée méditerranéenne

VIEIL ORDRE, NOUVEAUX ENJEUX

Chassés de Terre sainte, les Hospitaliers doivent s'inventer une nouvelle raison d'être, financer leur installation à Chypre – puis à Rhodes – et déjouer des complots qui se trament de toute part…

PAR **ALAIN BLONDY**

Entre le 5 avril et le 18 mai 1291, tous les grands ordres chevaleresques de Terre sainte tentent de défendre Acre face aux Mamelouks. La défaite est écrasante *(lire p. 30-32)*. Alors que le grand maître du Temple périt de ses blessures, celui de l'Hôpital, Jean de Villiers (1285-1294), très grièvement blessé, est embarqué avec sept chevaliers survivants à bord d'un bateau à destination de Chypre. Depuis 1210, les Hospitaliers y sont propriétaires d'un château, à Kolossi, près de Limassol. La même année, le roi de Chypre Hugues Ier de Lusignan leur a donné les terres environnantes, qui comprennent un village et ses serfs.

Si l'ordre conserve ses nombreux biens-fonds en Occident, il ne lui reste au Levant que ce seul domaine. Outre ses pertes en hommes, il a surtout perdu le rôle qui justifiait son existence, celui de protéger les pèlerins. Or il ne peut même pas compter sur une nouvelle croisade. Papes et princes ont l'esprit loin du Levant, alors que la papauté, minée par les divisions, s'est installée à Avignon.

WIKIMEDIA COMMONS

RÉGNER, C'EST CONFISQUER
Henri II (représenté ici sur une pièce), roi de Chypre et prétendant au royaume de Jérusalem, est au centre d'intrigues opposant Templiers et Hospitaliers, installés sur l'île après la chute de Saint-Jean-d'Acre en 1291. Il confisquera les propriétés templières au profit de l'Hôpital.

Les Hospitaliers se fixent alors à Limassol, dans une tour fortifiée, et y construisent leur bâtiment éponyme, l'hôpital ou Sacrée Infirmerie. Ils ont aussi une tour semblable à Nicosie et à Famagouste. Près de leur château de Kolossi se trouvent d'importantes granges dîmières où s'entreposent les récoltes. L'une d'elles, alimentée par un aqueduc, permet le lavage de la canne à sucre broyée et la fabrication de cette denrée, alors objet de luxe.

L'existence de l'ordre est en sursis : toutes les attaques contre l'Égypte se sont soldées par des échecs et des voix s'élèvent pour réunir l'ensemble des ordres chevaleresques en une seule milice chrétienne. Alors que les décisions des souverains européens d'interdire les exportations de numéraire puis de dévaluer les monnaies nationales nuisent grandement aux finances des ordres de Terre sainte, l'importance numérique des Hospitaliers dans l'île apeure son roi, Henri II de Lusignan (1286-1324), qui soumet à son autorisation leurs activités (acquisition de terres, armement de navires, etc.). Parce que l'approvisionnement devient dès lors aussi difficile qu'onéreux, l'ordre décide en 1302 de limiter ses forces présentes à Chypre à 80 frères.

Désormais basés sur une île, ils se dotent d'une flotte. En 1299, la charge d'amiral est créée et, en 1306, le pape Clément V les autorise à armer des bâtiments – sans attendre la permission du roi chypriote. L'ordre est alors

DE L'OR BLANC
Près de Limassol, le château de Kolossi surveille un important centre sucrier, qui assure une bonne part des revenus destinés à la réorganisation de l'institution.

F8GRAPHER/ALAMY/PHOTO12

à la tête d'une petite force : deux galères, quatre petits navires (une fuste, un galion et deux dromons). Cette activité maritime, même limitée, sert les Hospitaliers alors que les Teutoniques quittent la Méditerranée pour la Baltique en 1309 *(lire p. 64-69)*, et que les Templiers sont critiqués pour leur inactivité aussi grande que leur enrichissement *(lire p. 18-23)*.

SURVIVRE ET PROSPÉRER

Dans la crainte d'être assimilés à ces derniers, mais aussi forcés par les événements, les Hospitaliers décident alors de s'éloigner de Chypre. En effet, depuis la fin des royaumes latins de Palestine, l'île est devenue la base de repli et d'intrigues des grandes communautés marchandes du Levant. Les Génois tentent d'imposer leur loi aux Vénitiens et aux Catalans.

En avril 1306, alliés aux Templiers, ils aident Amaury, frère du roi Henri II atteint d'épilepsie, à exiler ce dernier et à se proclamer régent. Toutefois, les Hospitaliers ne s'avouent pas vaincus, d'autant que Clément V a formellement condamné cette révolution de palais. En juin 1310, Amaury meurt assassiné, non sans qu'on y voie la main des Hospitaliers, qui en juillet restaurent Henri II sur son trône.

C'est, pour eux, une victoire morale : ils ont défendu la légitimité, tandis que les Templiers ont soutenu l'usurpateur. Le sort de ces derniers est alors scellé : l'ordre du Temple est supprimé en 1312 *(lire p. 23)*, et ses biens dévolus aux Hospitaliers, qui devient l'ordre le plus riche de tout l'Occident. Toutefois, en 1310, soucieux d'indépendance, l'Hôpital installe définitivement son chef-lieu à Rhodes *(lire p. 36-39)*.

Cela ne signifie pour autant pas qu'il se désintéresse du dernier royaume latin de Méditerranée orientale. Les chevaliers restés sur place maintiennent les liens entre leur ordre et les Lusignan, participant aux projets de croisade échafaudés – en vain – par les souverains chypriotes. Les chevaliers catalans de la langue d'Aragon arrangent même, en 1315, le mariage de leur roi avec Marie de Lusignan. Leur projet était de tisser une union dynastique entre les deux plus grands pôles économiques de la Méditerranée d'alors : Barcelone et Famagouste. La mort prématurée de Marie ne permit pas de réaliser le rêve catalan de se défaire des compétiteurs génois et vénitiens.

Sur l'île, l'ordre de l'Hôpital, enrichi des biens templiers, est devenu l'un des plus grands propriétaires terriens. Outre le sucre, il produit du vin et fournit le marché local en céréales, bovins et porcs. Comme dans le reste de l'Europe, une part des revenus est reversée au Commun Trésor. La préceptorerie de Chypre est alors l'une des plus riches, davantage que les plus importants prieurés d'Europe. Ainsi, à partir de 1317, elle verse annuellement 10 000 florins au trésor de l'ordre à Rhodes. Pour l'année 1329, ce sont 20 000 florins que Chypre verse au Commun Trésor, pour une entrée globale de 180 000 florins. Ainsi, quoique n'étant plus le chef-lieu des Hospitaliers, Chypre finance beaucoup des décisions de l'ordre à Rhodes – les deux îles partageant le même sort d'être les deux derniers avant-postes latins au Levant. ■

L'épopée méditerranéenne

RHODES, LE CREUSET DE LA RÉSISTANCE

ÔTE-TOI DE LÀ
Chassés de Terre sainte en 1291, les Hospitaliers se réfugient à Chypre, avant de jeter leur dévolu sur l'île de Rhodes, gouvernée par un aristocrate local qui s'est émancipé de Byzance. Suivant les plans de Foulques de Villaret – vaillant guerrier et habile diplomate –, les chevaliers s'emparent de l'île en 1310.

FRANCK RAUX/MMN-GRAND PALAIS

Rhodes

PATRICK DALLANÈGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

HEAUME : à timbre plat, il protège efficacement la tête, mais se révèle mal adapté au climat oriental.
COTTE : en tissu, elle couvre le haubert.
HAUBERT : au XIVe s., il est renforcé par des « plates », pièces forgées couvrant jambes et bras – premiers pas vers l'armure complète de la fin du Moyen Âge.
ÉPÉE : sa garde cruciforme symbolise aussi le combat pour la foi.
ÉCU : en bois, il tend à disparaître au XIVe siècle, avec le renforcement de l'armure.

Comment rester fidèle à sa mission et survivre à la défaite ? L'ordre de Saint-Jean se reconstruit à Rhodes et entreprend la conquête du Dodécanèse. Une expédition à petit budget qui fonde un nouvel empire…

PAR **LAURENT VISSIÈRE**

En 1291, les derniers Hospitaliers évacuent Saint-Jean-d'Acre et débarquent à Chypre. De la Terre sainte, ils ne conservent rien, mais ne sont pas pour autant sans ressources : ils s'appuient sur un important réseau de commanderies et de terres réparties à travers toute l'Europe occidentale. Bons gestionnaires, ils dégagent chaque année des revenus réguliers et confortables. Mais à quoi bon ? Les Hospitaliers s'étaient donné pour mission de défendre les pèlerins sur les routes de Terre sainte. Et cette tâche, de toute évidence, ils ne sont plus en mesure de l'assurer.

Pour les ordres militaires se pose alors la question vitale : comment justifier désormais leur existence ? Question d'autant plus délicate que leur richesse supposée suscite les convoitises des princes, et leurs exemptions (ils dépendent directement du pape), la méfiance des évêques. Bien sûr, on ne peut que louer leur courage dans la lutte contre les infidèles ; mais la désastreuse compétition que se sont livrée Templiers et Hospitaliers a coûté très cher. Pour relancer la croisade, il faudrait, de toute évidence, fusionner les deux ordres en un corps unique, mieux structuré. C'est dans cet esprit que le pape Clément V convoque à Poitiers, en 1305, leurs maîtres respectifs : Foulques de Villaret pour l'Hôpital, et Jacques de Molay pour le Temple. Ce dernier refuse tout compromis, alors que Villaret, plus habile, fait semblant de réfléchir… Quant à Philippe le Bel, il a caressé un temps l'idée de placer le nouvel ordre unique sous son autorité, mais, en fin de compte, il décide de régler leur compte aux Templiers.

LA PROMESSE D'UNE ÎLE

Foulques de Villaret, qui sent le vent tourner, cherche à sauver son ordre. Les Hospitaliers possèdent à Chypre plusieurs riches commanderies *(lire p. 34-35)*, mais ne s'entendent guère avec la famille de Lusignan, qui règne sur l'île, et leur situation demeure très précaire. Il leur faut une autre base, et l'île de Rhodes paraît répondre à leurs besoins. Riche et dotée de bons ports, elle se situe à proximité de la côte anatolienne, face aux Turcs, et verrouille la mer Égée. Relevant en théorie de l'Empire byzantin, l'île vit en réalité dans une anarchique autonomie.

Au printemps 1306, le grand maître s'entend avec le corsaire génois Vignolo de Vignoli pour conquérir et se partager les îles du Dodécanèse. En juin, une flotte de l'ordre comprenant six navires, 35 chevaliers et 500 hommes de pied débarque à Rhodes et entreprend la conquête de l'île. Avec des effectifs aussi squelettiques, il va falloir plusieurs années pour y parvenir – la capitale ne tombe qu'en 1309 (ou 1310). Au moment où les Templiers se font arrêter par le roi de France, les ›››

Pour défendre leurs îles, les Hospitaliers misent sur des fortifications novatrices, signées par les meilleurs spécialistes

BRIDGEMAN IMAGES

PARTIE REMISE
En 1480, les forces turques échouent à prendre Rhodes, défendue par les Hospitaliers commandés par le grand maître Pierre d'Aubusson. L'île tombera finalement en 1522. • *Miniature tirée de* L'Histoire du siège de Rhodes, *de Guillaume Caoursin (1483), BnF, Paris.*

››› Hospitaliers gagnent leur indépendance. Forts de ce succès, ils entreprennent de conquérir les îles voisines, Nisyros et Calymnos (1316), Leros (1319) et Cos (1337). Bien que les Hospitaliers aient récupéré les dépouilles du Temple, en 1312, leur ordre, criblé de dettes, a bien du mal à financer sa politique. Et les premières décennies du XIVe siècle s'avèrent chaotiques.

VIVE LA MODERNITÉ !

Dans les années 1340, les ex-chevaliers du Levant ont achevé leur mue : ils se présentent désormais, et pour quatre cent cinquante ans encore, comme de redoutables marins luttant pour que la Méditerranée ne redevienne pas un lac musulman. En 1344, ils reprennent Smyrne aux Turcs ; en 1347, ils les chassent de l'île d'Imbros [auj. Gökçeada] et anéantissent leur flotte. À la fin du siècle, ils participent à la croisade de Hongrie, qui s'achève sur le désastre de Nicopolis (1396), et échouent aussi à défendre Corinthe et le Péloponnèse contre les Ottomans.

Malgré ses qualités militaires, l'ordre souffre d'un manque d'hommes alarmant : en Orient, il ne peut aligner, au mieux, que 400 à 500 chevaliers, épaulés par quelques centaines de soldats et des milices locales. C'est beaucoup trop peu pour entreprendre des opérations d'envergure, mais assez pour défendre les îles du Dodécanèse, car les Hospitaliers recrutent les meilleurs ingénieurs militaires et édifient d'extraordinaires forteresses. De 1440 à 1444, les Mamelouks d'Égypte ne montent pas moins de trois expéditions pour détruire Rhodes, mais sont repoussés avec de lourdes pertes.

Au lendemain du siège de 1444, les Hospitaliers lancent un gigantesque travail de modernisation de leurs murailles pour les adapter aux progrès de l'artillerie à poudre. Lorsqu'en 1480 les Ottomans débarquent avec 60 000 hommes et une vingtaine de bombardes géantes, ils se heurtent aux fortifications les plus modernes du monde. Ils vont s'y casser les dents. C'est seulement en 1522, au terme d'un

UNION SACRÉE
En 1514, le grand maître Fabrizzio Caretto convoque un chapitre général pour obtenir des subsides et résister à l'attaque de Rhodes prévue par le sultan Sélim Ier. Au XVIe siècle, ordres religieux, populations locales et puissances européennes tentent de mieux coordonner leurs efforts pour contrer la poussée turque en Méditerranée.

GERARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

éprouvant siège, que les chevaliers abandonneront Rhodes et le Dodécanèse aux Turcs pour, finalement, s'installer à Malte.

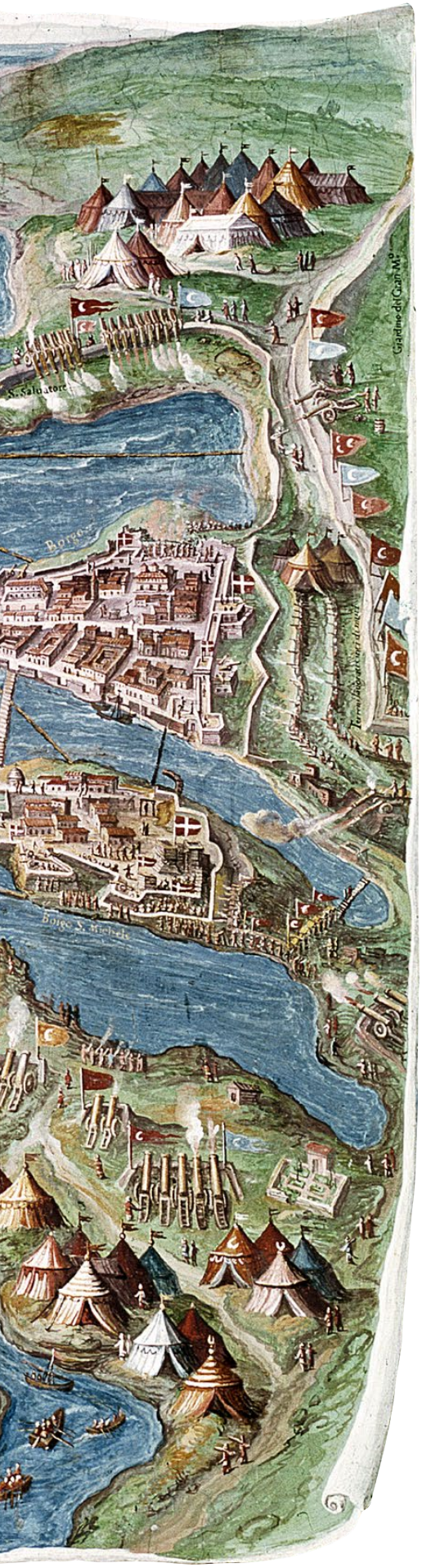
L'EUROPE UNIE (MAIS PAS TROP)

Au cours des deux siècles de leur implantation à Rhodes, les Hospitaliers ont su développer une société extrêmement originale. Leur capitale comporte trois espaces distincts : le bourg, où habite la majeure partie de la population, le château ou *collachium*, cité close des chevaliers, et enfin le palais magistral. La rue principale du *collachium* est bordée par les auberges des différentes langues qui constituent l'ordre – on se regroupe en effet selon huit origines géographiques : France, Provence, Auvergne, Angleterre, Allemagne, Italie, Aragon et Castille. Chaque langue possède la garde d'une partie de l'enceinte, et l'enceinte tout entière symbolise l'union (très relative) des peuples de l'Europe latine face aux agressions musulmanes. Dans le bourg vit la population grecque et orthodoxe, à l'origine hostile aux chevaliers catholiques. Mais, à la suite du concile de Florence, qui proclame (1437-1438) l'union des chrétientés latine et grecque, les relations s'améliorent. Les Grecs fournissent désormais le gros des troupes auxiliaires, appelées « turcoples », et des mariages mixtes avec les Latins deviennent courants.

La « république ecclésiastique » mise en place par les Hospitaliers offre ainsi l'étonnant paradoxe de se présenter à la fois comme l'expression idéale de la nation chrétienne et l'union sacrée des nations d'Europe. Celles-ci ne sont plus perçues comme les éléments antagonistes d'un puzzle brisé, mais comme un ensemble légitime, harmonieux et agréable à Dieu. Une sorte de Babel réconciliée… ■

LE « GRAND SIÈGE »
En 1565, une immense armée turque assiège, par mer et par terre, la citadelle de Birgu, dans laquelle les Hospitaliers se sont retranchés. De mai à septembre, l'artillerie de Soliman pilonnera les remparts, sans succès. • *Fresque représentant le siège de Malte (détail), Galerie des cartes géographiques (1580-1583), musées du Vatican.*

BRIDGEMAN IMAGES



L'épopée méditerranéenne

MALTE, UN VERROU ANTITURC

Chassés de Rhodes, les Hospitaliers obtiennent de Charles Quint un étrange cadeau : une île entière, qui doit protéger la Méditerranée occidentale des attaques de Soliman. Un pari audacieux, mais réussi…

PAR **ALAIN BLONDY**

Chassés de Rhodes par Soliman le Magnifique en 1522, les Hospitaliers sont à la recherche d'un endroit où s'installer. Or, ils possèdent une marine de guerre permanente, tandis que les États occidentaux, qui n'en sont encore pas dotés, doivent recourir à des armateurs qui se louent au plus offrant.

François Ier est prêt à les accueillir. Mais, en 1530, Charles Quint, plus rapide, propose à l'ordre de s'installer dans deux petites îles de son archipel sicilien, Malte et Gozo, ainsi que dans la ville de Tripoli – à charge pour lui de se tailler une principauté en Afrique. Une proposition intéressée : l'avancée ottomane est alors foudroyante, et la Syro-Palestine, l'Égypte et Alger sont passées dans le camp du Grand Seigneur, dont le rêve est de s'emparer de Rome. Malte, entre la Sicile et La Goulette (l'avant-port de Tunis) tenue par le Habsbourg, forme ainsi un verrou pour empêcher l'irruption ottomane dans le bassin occidental de la Méditerranée.

Parant au plus pressé, les Hospitaliers décident de ne pas occuper la capitale de l'île, à l'intérieur des terres, et s'installent au Grand Port, où les galères sont à l'abri des tempêtes. Assez rapidement, ils se retrouvent dans une position délicate : Gozo est razziée en 1550 et Tripoli tombe aux mains du corsaire turc Dragut. En 1560, le désastre de Djerba annihile toute tentative de réaction espagnole et les Ottomans sont prêts à pénétrer en Méditerranée occidentale. L'ordre reçoit alors du pape la mission de tenir le plus longtemps possible, le temps de constituer une force européenne.

Or, en ces temps de guerres de Religion, ce n'est qu'un rêve. Du 18 mai au 8 septembre 1565, Malte, défendue par 500 chevaliers, 3 500 Maltais et ›››

GERARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

››› Espagnols, doit faire face à un siège mené par 30 000 Ottomans. L'installation fortifiée initiale apparaît aberrante : dans une cuvette surplombée par l'artillerie janissaire, l'ordre n'a guère d'illusions à se faire. Un maigre renfort de 700 hommes (surnommé « le Petit Secours ») n'est qu'un réconfort psychologique pour les assiégés. Le 18 août, les fortifications montrent des faiblesses et elles ne doivent leur conservation qu'au courage du grand maître Jean de La Valette. L'Europe perçoit alors le danger et, le 7 septembre, un « Grand Secours » de 10 000 hommes et 28 navires débarque à Malte. L'amiral ottoman sait que, s'il s'attarde, sa flotte de galères ne pourra plus prendre la mer avec l'arrivée de la mauvaise saison.

Le 8 septembre 1565, alors que la victoire est à portée de main, les forces ottomanes quittent soudainement l'île. C'est la fin du Grand Siège. Le monde chrétien, soulagé, multiplie les *Te Deum* et, désormais, l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem n'est plus appelé que l'ordre de Malte et il reçoit l'appellation diplomatique de « Religion de Malte ». En 1571, la flotte de la Sainte Ligue défait la marine ottomane à Lépante : au conflit militaire se substitue désormais une guerre de course, « forme inférieure de la guerre », selon l'historien Fernand Braudel. Les corsaires ottomans des régences barbaresques (Alger, Tunis, Tripoli) trouvent en face d'eux les chevaliers de Malte, désormais chargés de la contre-course chrétienne.

COMMENT VIVRE AVEC SON TEMPS…

À la fin du XVI^e^ siècle, les chevaliers, qui n'espèrent plus recouvrer Rhodes, s'installent définitivement à Malte. L'ordre ne connaît aucun changement dans sa constitution – hormis l'absence de chevaliers anglais après le schisme. Les grands maîtres successifs, pourtant vassaux des rois de Naples, s'attachent à faire de l'île leur principauté. Jean de La Valette (1557-1568) fait édifier une nouvelle capitale *(lire le gros plan ci-contre)*, urbanisée par Alof de Wignacourt (1601-1622) et embellie par les frères Cottoner (1660-1680). En 1582, Hugues de Verdalle (1582-1595) coiffe ses armes d'une couronne

Malte

PATRICK DALLANÉGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

ARMURE : à Malte, les Hospitaliers adoptent le casque et l'armure espagnols. Le dernier grand maître à revêtir l'armure est Alof de Wignacourt. Pour rappeler leur rôle militaire, ses successeurs seront représentés avec une armure de parade jusqu'à la fin du XVIII^e^ siècle.
UNIFORME : au XVIII^e^ siècle, les Hospitaliers sont devenus davantage officiers de marine que militaires. Leur uniforme se compose d'un gilet blanc, d'une culotte et des bas de soie blancs et d'un habit à basques rouge. Les officiers généraux portent une soubreveste rouge frappée de la croix blanche.

LA CROIX, LA BANNIÈRE ET LA TRUELLE
Démoralisées, les troupes de Mustafa Pacha jettent l'éponge : le « Grand Siège » de 1565 s'achève sur la victoire des Hospitaliers. Mais, prudemment, Jean de La Valette, l'âme de la résistance, décide la construction d'une nouvelle cité, mieux fortifiée, la future La Valette.

ducale, à l'instar des doges de Gênes et de Venise. Manoel Pinto (1741-1773) arbore, lui, une couronne fermée de souverain, remplaçant néanmoins la coiffe cramoisie par une coiffe noire qui sied à son statut de religieux.

À Malte, les chevaliers, répartis dans les huit auberges des langues *(lire p. 16)*, se réunissent religieusement dans l'église conventuelle Saint-Jean et satisfont à leurs obligations hospitalières dans la Sacrée Infirmerie, vaste hôpital moderne et gratuit, où chaque malade a un lit et où les affections sont traitées dans des locaux séparés. Alors que l'ordre ne tire ses revenus que du nombre impressionnant de ses commanderies situées par toute l'Europe et du butin de la course, cet hôpital devient un pôle essentiel de développement. En effet, les épidémies de peste successives entraînent, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, la mise en quarantaine des marins et des marchandises en provenance du Levant. Gratuite, la Sacrée Infirmerie attire alors Provençaux, Livournais ou Catalans. En 1722, alors que l'île est reconnue neutre par les puissances européennes, le grand maître Vilhena (1722-1736) déclare Malte port franc, et les négociants, principalement marseillais, y installent des filiales. Elle devient alors l'entrepôt principal de la Méditerranée et l'avant-port de Marseille. Elle est au summum de sa fortune au moment où l'ordre est attaqué par les idées des Lumières.

Au XVIII[e] siècle, l'idée de croisade est lointaine et on lui préfère celle de la liberté du commerce et des mers. ›››

Fondation et construction de La Valette

En 1530, les Hospitaliers s'installent en urgence au centre du Grand Port. Une erreur stratégique mise en évidence lors du Grand Siège. Les Ottomans à peine repoussés, le grand maître, Jean de la Valette (1557-1568), décide d'établir l'ordre sur la presqu'île dominant Grand Port. Pie IV lui envoie alors son ingénieur militaire Francesco Laparelli. Les subsides des princes chrétiens affluant et le pape autorisant le travail les jours fériés, fin 1566, 8 000 personnes, dont des prisonniers turcs, travaillent sur le chantier. Huit mois plus tard, les bases de la cité sont posées. L'église Notre-Dame de la Victoire est la première édifiée, en l'honneur du 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge et de la levée du Grand Siège. Fin 1568, les fortifications et la douve sèche sont achevées, les rues tracées, les citernes et greniers creusés. En 1570, Laparelli est remplacé par le Maltais Gerolamo Cassar. Témoin en Italie de la réaction contre la Renaissance (accusée d'étouffer l'originalité artistique), il importe le maniérisme romain qui laisse plus de liberté aux architectes. Il peut ainsi marier l'austérité d'un ordre religieux à une nécessaire touche d'ornementation majestueuse. Son œuvre majeure est l'église conventuelle, dédiée au Baptiste, saint patron de l'ordre. C'est un grand rectangle à nef unique et deux travées abritant les chapelles de chaque Langue, dont le pavement est composé des pierres tombales des chevaliers. Percée d'œils-de-bœuf, la couverture en berceau permet au soleil de créer l'atmosphère religieuse. Cassar assure ainsi la liaison entre le maniérisme et le baroque à venir. Mattia Preti qui peint, entre 1662 et 1667, la voûte à la demande des deux grands maîtres Cottoner, peut ainsi aisément intégrer le génie et le goût de son époque à la construction de Cassar. À la mort de ce dernier, en 1586, les principaux bâtiments sont construits. La Valette est alors une cité entièrement à l'image de l'ordre, noble et austère, militaire et religieuse. ■ **A. B.**

SAGAPHOTO

Le fort Manoel se dresse sur l'île du même nom et protège le port de La Valette. Ses remparts ont été bâtis entre 1723 et 1755, sur l'ordre du grand maître Antonio Manoel de Vilhena.

››› Les chevaliers ne sont plus guère des combattants. L'ordre apparaît alors comme un refuge pour les cadets de la noblesse européenne, souvent affiliés par leurs parents le jour même de leur naissance afin qu'ils aient des chances d'en obtenir une intéressante prébende. Pour cette même raison, les souverains, au premier rang desquels le roi de France, s'en font les défenseurs. Mais, pour ce dernier, s'ajoutent l'intérêt économique de Malte pour le commerce provençal et le fait que l'ordre constitue pour sa marine un vivier d'officiers – les chevaliers recevant une excellente formation navale avant d'être agréés.

Tout s'effondre avec la Révolution. La suppression de la monarchie laisse le champ libre à ses adversaires, principalement l'avocat Camus et l'abbé Grégoire, catholiques intransigeants, jansénistes et gallicans, hostiles à l'Église romaine et aux ordres religieux. En septembre 1792, la Législative supprime l'ordre en France, amputant ses revenus de moitié, tandis que la guerre entre Européens en Méditerranée ruine sa fonction commerciale. Malte devient alors l'objet des convoitises des deux puissances qui aspirent à jouer un rôle en Méditerranée : la Russie et l'Angleterre. L'ordre se tourne vers le tsar Paul Ier, mais la convention signée avec lui est interceptée par les Français. Le Directoire décide alors la prise de Malte, l'expulsion de l'ordre et la confiscation de son trésor pour payer une partie de l'expédition d'Égypte. Le 12 juin 1798, les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, Rhodes et Malte quittent définitivement cette dernière île, qui sera occupée par les Anglais à partir de 1800.

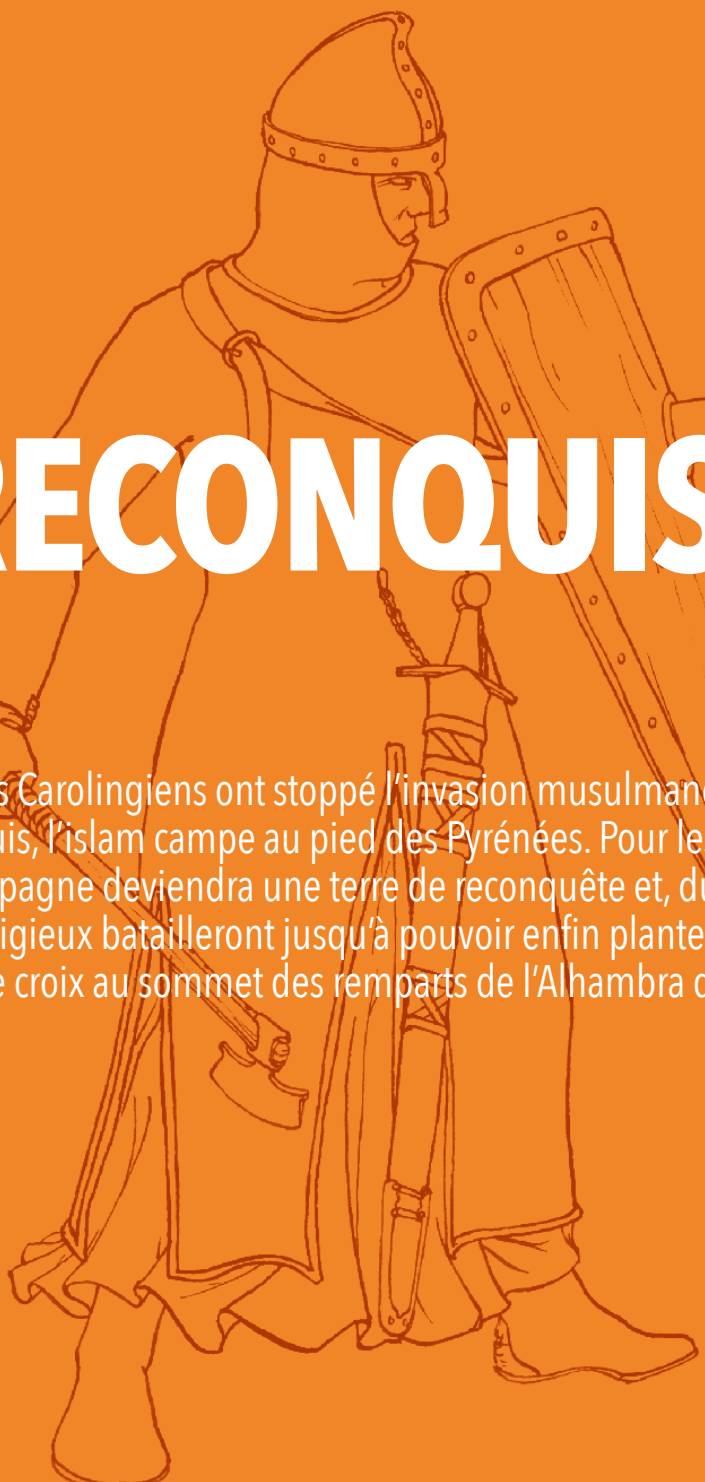
Réfugié à Catane, privé de ressources, divisé par les intérêts divergents de ses membres, l'ordre n'est plus que l'ombre de lui-même. Son espoir d'être restauré à Malte en 1802 est brisé par l'intransigeance anglaise. Le Congrès de Vérone (1822) lui reconnaît un statut de souveraineté en contrepartie de l'abandon de ses prétentions sur l'île. Longtemps en survivance, il renaîtra au XXe siècle, sous une forme caritative, avec le nom d'« ordre souverain, militaire et hospitalier de Saint-Jean de Jérusalem, Rhodes et Malte », sous les pontificats de Pie XII et Jean XXIII. ■

CARAVAGE, L'ÉPÉE ET LE PINCEAU

Michelangelo Merisi (1571-1610), de parents originaires de Caravaggio (près de Bergame), développe son art à partir de 1592. Ce maître du clair-obscur est aussi génial que marginal. Son ambivalence sexuelle lui fait alterner œuvres religieuses et allégories peuplées de garçons à la limite de l'érotisme. Poursuivi en 1606 pour avoir tué un adversaire en duel, il fuit Rome pour Naples puis Malte, où il arrive en 1607. Comme son prédécesseur Hugues de Verdalle avait fait de Filippo Paladini, lui aussi meurtrier, son peintre personnel, le grand maître Alof de Wignacourt se l'attache aussitôt. En juillet 1608, pour mieux le conserver, il le fait chevalier de grâce, dispensé de preuves de noblesse et de vœux. Caravage peint alors plusieurs tableaux, dont le portrait du grand maître, conservé au Louvre *(ci-contre)*, et, pour l'église conventuelle de l'ordre, un *Saint Jérôme écrivant* et surtout *La Décollation de saint Jean-Baptiste*, impressionnant tableau de plus de 5 m sur 3. Il estime alors avoir fait son chef-d'œuvre, puisque c'est le seul qu'il signe d'un « Merisi » dans le sang du Baptiste. L'horreur de la scène est tout entière peinte dans le quart inférieur gauche : le bourreau tient à la main le coutelas avec lequel il a fini de séparer la tête du corps et ordonne à son aide de mettre le chef du saint dans un plat pour le présenter au roi Hérode… Mais la renommée de ces œuvres, conservées dans la co-cathédrale de La Valette, n'empêche pas ses démons de ressurgir dès le mois d'août suivant. Condamné pour violences, après avoir perdu l'habit monastique, il s'échappe de Malte, sans doute avec la bienveillante inattention de l'ordre, passe en Sicile en 1609 puis à Naples, avant d'aller mourir, en 1610, sur les terres pontificales. **A. B.**

MATHIEU RABEAU/RMN-GRAND PALAIS

Caravage signe un portrait de son protecteur, Alof de Wignacourt, grand maître de l'ordre de Malte.



LA RECONQUISTA

Au VIII^e s., les Carolingiens ont stoppé l'invasion musulmane en Europe. Mais, depuis, l'islam campe au pied des Pyrénées. Pour les guerriers chrétiens, l'Espagne deviendra une terre de reconquête et, du XI^e au XV^e s., les ordres religieux batailleront jusqu'à pouvoir enfin planter la bannière frappée d'une croix au sommet des remparts de l'Alhambra de Grenade…

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

La Reconquista

SUS AUX INFIDÈLES !

Les rois hispaniques vont repousser aussi bien les armées musulmanes que les prétentions papales grâce, notamment, à des ordres de chevalerie bien locaux. PAR **DANIEL BALOUP**

ORONOZ/ALBUM/AKG-IMAGES

COUP DE SEMONCE En 1085, quelques années avant la croisade, la chrétienté fête sa première victoire en Espagne, avec la prise de *Tulaytulah* – Tolède, l'ancienne capitale wisigothique –, conquise par Alphonse VI de Castille. • *Décor d'azulejos sur l'un des bancs de la place d'Espagne, à Séville.*

La conquête du royaume wisigothique de Tolède par les musulmans, à partir de 711, inaugure une séquence exceptionnellement longue de confrontation entre chrétienté et islam. Jusqu'à la fin du Xe siècle, les Omeyyades gouvernent la plus grande partie de la péninsule Ibérique, désignée sous le nom d'al-Andalus, et tiennent en respect les États chrétiens qui se sont maintenus ou rétablis dans le Nord : le royaume des Asturies se structure lentement et ne parvient à s'étendre que sur des espaces que le pouvoir musulman renonce à contrôler ; quant aux comtés catalans et aux royaumes d'Aragon et de Pampelune, issus des conquêtes opérées autour de 800 par les Carolingiens pour protéger l'Aquitaine, ils restent confinés dans les limites de l'ancienne Marche hispanique. Pourtant, leur faiblesse n'empêche pas ces États de se projeter dans l'avenir.

Dès le règne d'Alphonse III des Asturies (866-910), les historiographes à son service conçoivent un vaste dessein. Dans plusieurs chroniques, ils assimilent la conquête islamique à un châtiment envoyé par Dieu afin de punir l'impiété des derniers rois wisigoths ; ils donnent pour mission au prince de chasser l'envahisseur et de recouvrer les territoires perdus. Les chroniqueurs mobilisent deux types d'arguments. Le premier relève du domaine juridique : en affirmant que les rois des Asturies sont les successeurs légitimes des anciens rois de Tolède, chassés du trône par les musulmans, ils fondent les droits d'Alphonse III à récupérer la totalité du sol péninsulaire, assimilé à un patrimoine dont ses ancêtres auraient été injustement spoliés. Le second argument est de nature religieuse : l'entreprise à laquelle doit s'atteler le souverain permettra de restaurer le christianisme, réduit à une position subalterne sous la domination musulmane.

LES CHRÉTIENS REPRENNENT LA MAIN

Si le projet surgit à la fin du IXe siècle, les circonstances retardent longuement sa mise en œuvre. Le rapport des forces entre chrétienté et islam ne bascule qu'au début du XIe siècle : victime d'une crise successorale, le califat de Cordoue implose, avant de disparaître en 1031. L'effacement du pouvoir central laisse à découvert plusieurs dizaines de potentats locaux qui se disputent les vestiges de la puissance omeyyade. Les princes chrétiens profitent de l'occasion. Ils s'entremettent dans leurs querelles et imposent un protectorat très lucratif : pendant environ un demi-siècle, le versement régulier de tributs que les chrétiens soutirent en échange de leur protection affaiblit les États musulmans. Désormais en position de force, les princes du Nord passent à l'offensive à partir des années 1070. Débute alors ce que l'historiographie moderne appelle la Reconquête ; la prise de Tolède par Alphonse VI de Castille en 1085 en constitue le premier grand accomplissement. L'événement est d'importance : l'ancienne capitale wisigothique, siège du primat des Espagnes, revient aux mains d'un roi chrétien presque quatre siècles après sa ›››

HUGUES PIOLET

Les dates clés

711

Les souverains wisigothiques, qui dirigeaient la péninsule depuis le Ve s., sont balayés par quelques milliers d'Arabes et de Berbères convertis à l'islam et commandés par Tariq ibn Ziyad. Ces derniers prendront possession du royaume en moins d'une décennie et fondent un émirat qui relève du califat omeyyade de Damas.

718

Victoire légendaire du premier roi des Asturies, Pélage, sur les troupes musulmanes à la bataille de Covadonga. La date est considérée, dans l'historiographie traditionnelle, comme le point de départ de la Reconquête.

1031

En 752, l'héritier de la dynastie des Omeyyades, détrôné par les Abbassides, se réfugie en Espagne et fonde l'émirat indépendant de Cordoue. En 1031, son descendant est chassé du pouvoir, ce qui provoque une guerre civile et la création d'une vingtaine de royaumes indépendants (les *taifas*), qui paient désormais tribut aux souverains chrétiens.

1064

Une armée composée d'Aquitains, de Normands venus d'Italie et de Bourguignons se mobilise à l'appel du pape. Son objectif ? La conquête de la cité de Barbastro. La victoire sera temporaire mais constitue les prémices de la « guerre sainte ».

1085

Alphonse VI, profitant de la division régnant parmi les musulmans, reprend Tolède, l'ancienne capitale wisigothique.

1158

Deux cisterciens qui ont défendu avec des chevaliers la forteresse de Calatrava contre les Maures fondent l'ordre de Calatrava.

Vers 1170

Création de la confrérie de San Julián de Pereiro, qui deviendra un ordre militaire sous l'appellation d'« ordre d'Alcántara », du nom d'un château situé sur la frontière avec al-Andalus.

1212

Alphonse VIII, après avoir fait prêcher une croisade par Innocent III, prend la tête d'une coalition qui écrase les musulmans à Las Navas de Tolosa. Al-Andalus se réduit comme peau de chagrin et disparaîtra en 1492.

››› capitulation devant l'envahisseur musulman. L'élan du souverain castillan paraît alors irrésistible, au point que l'émir de Séville ne voit pas d'autre moyen de se sauver que de chercher du secours au Maghreb. Au-delà du détroit de Gibraltar, une confédération berbère, les Almoravides, animée par un projet de réforme religieuse est en train de soumettre la région. Victorieux d'Alphonse VI à Sagrajas, en 1086, ils échouent cependant à reprendre Tolède aux Castillans.

DES ENJEUX INTERNATIONAUX

La péninsule Ibérique est alors l'un des fronts d'un conflit qui a gagné toute la Méditerranée : les Normands achèvent en 1091 de conquérir la Sicile aux dépens des musulmans ; Jérusalem tombe aux mains des croisés en 1099. La papauté joue dans l'expédition de Terre sainte le rôle que l'on sait, mais son implication dans la lutte contre l'islam s'est déjà manifestée sur les frontières de l'Aragon : grâce au pape Alexandre II, le roi Sanche Ramírez reçoit un important renfort de chevaliers gascons, aquitains, normands et bourguignons qui lui permet de prendre la ville de Barbastro en 1064. Les liens familiaux qui unissent les noblesses des deux versants des

Au XII^e^ s., la papauté garantit les mêmes avantages spirituels aux chevaliers combattant en Espagne qu'aux croisés en Terre sainte

Pyrénées avaient déjà conduit des *Francos* au service du souverain aragonais. Mais le soutien pontifical, conjugué à celui de la puissante abbaye de Cluny, insuffle une dynamique nouvelle. Désireux de tirer le meilleur profit de cette faveur et, par la même occasion, de se mettre à l'abri des ambitions de son puissant voisin castillan, Sanche Ramírez entre dans la vassalité du Saint-Siège en 1068. Du côté de la Castille, Alphonse VI manifeste le même souci de rapprochement avec les puissances d'outre-Pyrénées. Au pape, il donne des signes de bonne volonté en substituant dans ses domaines la liturgie romaine au vieux rituel wisigothique. Le roi met en œuvre une stratégie matrimoniale destinée à nouer de nouvelles alliances : veuf d'une fille du duc Guillaume VIII

L'ordre d'Alcántara

PATRICK DALLANÉGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

La confrérie de San Julián de Pereiro apparaît à une date inconnue, autour de 1170. Reconnue dès 1175 par Alexandre III, elle est directement rattachée au Saint-Siège par Lucius III en 1183. Selon certains historiens, il se serait agi d'abord d'une fondation monastique dont la militarisation ne serait intervenue que vers 1180. Cette évolution s'expliquerait par la volonté de Ferdinand II de doter le royaume de León, surgi en 1157 de la succession d'Alphonse VII, d'un ordre militaire propre qui serait l'instrument de ses ambitions expansionnistes. L'intégration à l'ordre de Cîteaux est actée en 1218, sous la tutelle théorique de l'ordre de Calatrava. À la même époque, la communauté adopte le nom d'Alcántara, une place de frontière dont Alphonse IX de León lui confie la garde. Sans jamais atteindre le poids et le rayonnement de ceux de Calatrava et de Santiago, l'ordre d'Alcántara suit une trajectoire parallèle. À partir des années 1260, alors qu'il n'y a plus d'autre État musulman indépendant en péninsule Ibérique que l'émirat de Grenade, la fonction militaire perd de son importance mais le rôle stratégique de l'ordre se manifeste par son engagement dans les tâches de colonisation, d'exploitation et de sécurisation des espaces frontaliers que les frères contribuent à intégrer à la Couronne. L'idéal croisé n'est pas complètement oublié, comme en témoigne l'expédition organisée en 1394 contre Grenade par le grand maître Martín Yáñez de Barbudo : alors qu'Henri III de Castille, qui vient d'être déclaré majeur, s'oppose à l'entreprise, le maître mobilise ses frères et suscite en Andalousie un engouement populaire qui finit noyé dans une sanglante défaite. Son emprise territoriale, centrée sur l'Estrémadure, et les revenus de l'élevage ovin destiné à fournir en laine l'industrie drapière du nord de l'Europe justifient que les principaux lignages de la région cherchent à prendre le contrôle de l'ordre. À la fin du XV^e^ siècle, la Couronne parvient finalement à s'en emparer. **D. B.**

G. DAGLI ORTI / DE AGOSTINI PICTURE LIBRARY / BRIDGEMAN IMAGES

LES LARMES DU MAURE

Le 2 janvier 1492, le dernier souverain musulman d'Espagne, Boadbil, prend la route de l'exil après la perte de Grenade. On prête à sa mère la phrase : « Tu pleures comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme. » • *Détail de l'autel de la chapelle royale de la cathédrale de Grenade, XV^e s.*

d'Aquitaine, il épouse en 1079 une Capétienne, Constance de Bourgogne, fille du duc Robert I^er de Bourgogne et nièce de l'abbé Hugues de Cluny. Dès le début du XII^e siècle, la papauté garantit aux chrétiens qui combattent les musulmans en péninsule Ibérique les mêmes bénéfices spirituels qu'aux croisés de Terre sainte. À l'image du vicomte Gaston IV de Béarn, de nombreux vétérans de la première croisade se retrouvent dans l'entourage d'Alphonse I^er d'Aragon. Alors qu'une deuxième offensive berbère est lancée vers 1140 par les Almohades, l'expansion de la chrétienté ibérique se situe donc à la confluence de deux traditions, l'une forgée dans le réduit asturien au IX^e siècle, l'autre conçue à Rome et éprouvée dans les combats pour Jérusalem.

Sans doute le vieux modèle autochtone aurait-il disparu, supplanté par son alternative romaine, si les rois hispaniques n'avaient pas eu intérêt à le perpétuer. Car, sur le terrain de la lutte contre l'infidèle, comme sur d'autres, la rivalité entre pouvoir temporel et pouvoir spirituel se manifeste : si la croisade contribue à l'affirmation de l'autorité pontificale, les souverains hispaniques fondent sur la Reconquête une part essentielle de leur légitimité. La création des ordres militaires en péninsule Ibérique survient dans ce contexte, entre nécessité stratégique, influence des expériences menées en Terre sainte et, de la part du pouvoir royal, volonté de préservation d'une autonomie d'action face aux prétentions pontificales. ■

L'ordre de Calatrava

PATRICK DALLANÇON - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

En 1157, l'offensive lancée depuis le Maghreb par les Almohades, une confédération berbère qui s'est imposée aux Almoravides, sape les positions chrétiennes sur la frontière d'al-Andalus. Selon la tradition, les Templiers décident alors d'abandonner le château de Calatrava, que le roi Alphonse VII leur a confié dix ans plus tôt. L'abbé du monastère cistercien Santa María la Real de Fitero, en Navarre, se propose pour prendre la relève. Inspirée des expériences commencées en Terre sainte, cette démarche se comprend dans la mesure où la communauté abrite des hommes issus de la noblesse qui, avant de faire profession monastique, ont consacré leur vie à combattre le voisin musulman. Calatrava sauvée des Almohades, ses défenseurs cherchent une voie en marge de l'état monastique. Les dispositions en vigueur dans l'ordre cistercien relatives aux frères laïques offrent une base sur laquelle s'édifie la règle, d'une grande rigueur, que le pape Alexandre III approuve en 1164. Le prestige de la communauté attire de nombreuses vocations et suscite la faveur royale. Sollicités par le roi de Castille pour défendre la frontière orientale du Tage, les frères de Calatrava acceptent en 1179 de prendre en charge la forteresse d'Alcañiz, que leur propose Alphonse II d'Aragon. Leur réputation grandit encore lorsque, après l'écrasement des troupes castillanes à Alarcos, en 1195, alors que Calatrava est tombée aux mains des Almohades, ils conquièrent et défendent, dans des conditions extrêmement hostiles, le château de Salvatierra. L'ordre de Calatrava devient un acteur important de la conquête de l'Andalousie, dans le deuxième quart du XII^e siècle, et reçoit sur la frontière de vastes domaines qu'il lui revient d'organiser et de défendre. Quoique soumis directement au pape, et placés dans la filiation de l'abbaye de Morimond depuis 1186, les frères sont devenus des auxiliaires de la politique des souverains castillans. Les Rois Catholiques exercent à partir de 1489 l'administration de l'ordre. **D. B.**

La Reconquista

DES MATAMORES, POUR DIEU ET L'ESPAGNE !

DES CROISÉS DÉCHAÎNÉS !
La victoire remportée par les Espagnols à Las Navas de Tolosa (16 juillet 1212) marque un tournant dans la lutte séculaire entre chrétiens et musulmans. Pour récompenser la bravoure déployée ce jour-là par les chevaliers de Santiago, les rois de Castille leur accordent terres et privilèges en Andalousie et en Murcie. • *Toile d'Horace Vernet (1817), château de Versailles.*

GÉRARD BLOT/RMN-GRAND PALAIS

Toujours en première ligne, les Santiaguistes repoussent peu à peu la frontière avec l'Islam et s'imposent comme des acteurs un peu trop présents dans le complexe jeu politique ibérique.

PAR **PHILIPPE JOSSERAND**

Face à Calatrava et aux ordres militaires de filiation cistercienne, Santiago a incarné dans la péninsule Ibérique un tout autre modèle, plus marqué par la tradition canoniale et davantage chevaleresque, qui, s'il a été moins largement diffusé, n'a pas empêché l'institution de s'imposer sur toutes celles qui y suivaient le Temple, en associant la prière au combat.

Apparu plus tard que Calatrava, l'ordre de Santiago a pris naissance à Cáceres, au sud du royaume de León. À l'été 1170, une confrérie de chevaliers y voit le jour sous la conduite de Pedro Fernández. Elle bénéficie de l'appui du roi Ferdinand II, qui remet aux frères de Cáceres la ville récemment enlevée aux musulmans. L'objectif du souverain est de défendre la foi, mais aussi de renforcer le secteur le plus méridional de son territoire, exposé aux Almohades comme aux Portugais et aux Castillans. Ainsi, dès 1171, la confrérie reçoit la vallée d'Albuera et les forteresses de Monfragüe et d'Alconchel, arrachées aux Portugais qui les avaient soustraites à l'Islam.

En février 1171, Pedro Fernández et ses frères passent un accord avec ›››

››› l'archevêque de Compostelle, Pedro Gudesteiz, qui les place sous la bannière de saint Jacques, dont le nom allait leur rester : le prélat leur donne des rentes et des biens destinés à leur maintien en échange d'un engagement de service. Les Santiaguistes deviennent de la sorte les bras armés de l'Église de Compostelle, à laquelle Ferdinand II avait reconnu ses droits sur l'antique métropole de Mérida, au pouvoir des musulmans. L'accord, cependant, est contraire aux intérêts de la Castille et du Portugal, dont, dès 1171, les monarques, rivaux du León, ont cherché également par différentes donations à attirer les frères.

Après l'attaque des Almohades contre la vallée du Tage, en 1173-1174, les Santiaguistes perdent la plupart de leurs possessions léonaises et portugaises. Leurs principales forteresses sont désormais situées plus à l'est, en Castille, où le roi Alphonse VIII leur avait donné Uclés, dont le nom a souvent servi à désigner un ordre que le pape Alexandre III, le 5 juillet 1175, a accueilli au sein de l'Église en lui remettant une règle. Reconnu par Rome et « hispanisé » dans son projet, Santiago se rétablit progressivement tant dans le León qu'au Portugal et, en 1210, s'étend à l'Aragon, mais son centre a basculé en Castille, d'où il s'impose, dès le milieu du XIII[e] siècle, comme le plus puissant ordre militaire de la péninsule Ibérique.

À Santiago, en vertu de la règle, empruntant aux traditions bénédictine et augustinienne, les chevaliers sont les frères par excellence. Outre leurs fonctions militaires, ils dirigent l'ordre et y remplissent les offices les plus élevés. C'est parmi eux que le maître est élu, en principe à vie, et que sont désignés les « Treize », qui l'assistent. Au chapitre général, théoriquement annuel, les chevaliers sont prépondérants et, en accord avec l'assemblée, le maître leur octroie les grandes-commanderies des cinq royaumes entre lesquels Santiago organise ses terres – Castille, León, Portugal, Aragon et Gascogne – et les plus riches commanderies établies en chacun d'eux.

Reconnu par le pape et hispanisé par le roi de Castille, Santiago s'impose, vers 1250, comme le plus puissant ordre militaire de la péninsule Ibérique

DES HOMMES… ET DES FEMMES !

Dominants, les chevaliers ne constituent pas la totalité des frères, ni même sans doute la majorité. Les chapelains, sous l'autorité des prieurs conventuels d'Uclés et de San Marcos de León, hiérarchiquement subordonnés au maître, s'attachent aux besoins spirituels d'un ordre dont les nécessités économiques sont prises en charge par des frères de métier, qui souvent, après avoir fait profession, continuent d'anciennes tâches séculières. Des sergents, d'origine non-noble mais combattant à cheval, prenant aussi place dans l'institution, évoluant toutefois à ses marges puisqu'il semble qu'ils ne prononcent pas les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté auxquels s'obligent les autres membres.

Santiago, enfin, compte des femmes dans ses rangs. Leur place est même importante car les chevaliers, s'astreignant à une chasteté conjugale, sont admis à se marier. Des espaces spécifiques accueillent les épouses des frères – sœurs ou non – pendant les périodes de l'année où la règle proscrit la vie de couple. En leur sein, les enfants reçoivent une éducation avant de professer ou pas, à leur majorité. Une demi-douzaine de couvents féminins se répartissent dans les royaumes

Santiago

PATRICK DALLANÈGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

MANTEAU : il existe plusieurs versions de la croix de Santiago, que les frères portent sur leurs vêtements et qui sert aussi à identifier les lieux soumis à la juridiction de l'ordre. Celle en forme d'épée – la plus connue – ne s'impose qu'au XVI[e] siècle. Les célèbres enluminures des *Cantigas* d'Alphonse X de Castille (vers 1275) montrent une croix latine fleurdelisée, proche de celle de Calatrava, mais de couleur rouge et ornée de cinq coquilles saint-jacques blanches.

LEEMAGE

PREMIERS PAS
Le peintre dit « maître de Lourinhã » représente, au XVI[e] siècle, l'investiture d'un chevalier dans le très aristocratique ordre de Santiago – de son nom officiel Saint-Jacques-de-l'Épée. • *Retable de saint Jacques, Museu Nacional de Arte Antiga, Lisbonne.*

ibériques, comme Santa Eufemia de Cozuelos en Castille, Sancti Spiritus de Salamanque dans le León, Santos au Portugal ou San Pedro de Piedra à Lérida et Junqueras en Aragon.

Voués à la défense de la foi chrétienne, les Santiaguistes sont puissamment impliqués dans la lutte contre al-Andalus. Depuis le Portugal jusqu'en Castille, les souverains ibériques les utilisent dès les années 1170 pour protéger la frontière du Tage. La pression almohade expose les frères à différents échecs, comme à Alcácer do Sal, en 1191, ou à Alarcos, en 1195, et encore dans les années suivantes. Cependant, le panorama change radicalement avec la victoire chrétienne de Las Navas de Tolosa, en 1212, où les Santiaguistes jouent un rôle majeur. Dès lors, ceux-ci ne cessent de progresser vers le sud, prenant part à l'expansion décisive du deuxième quart du XIII[e] siècle, qui permet la conquête de l'Algarve, de l'Andalousie bétique ainsi que de Valence et de Murcie.

SERVIR ET S'ENRICHIR

Récompensé à la mesure de son investissement militaire, l'ordre de Santiago constitue, à la faveur de l'avancée chrétienne, une immense seigneurie. En Castille, ses domaines, administrés à partir d'Uclés, s'étendent de façon continue depuis le Tage jusqu'à la Sierra de Segura, intégrant le plus gros de la Manche orientale ; dans le León, uni au royaume voisin en 1230, ils couvrent une bonne part du sud de l'Estrémadure, par-delà le Guadiana, et, au Portugal, prennent en écharpe tout l'Alentejo, d'Almada, au nord-ouest, à Mértola, au sud-est. À ces ensembles considérables – sans équivalent parmi les autres ordres militaires hispaniques – s'ajoutent des terres dispersées en Aragon, au nord de la péninsule Ibérique, voire hors de celle-ci.

Sous le couvert de cette expansion militaire et territoriale, les Santiaguistes parachèvent leur organisation institutionnelle et seigneuriale dans le dernier tiers du XIII[e] siècle. Il leur faut notamment structurer le patrimoine reçu, très étendu, en équilibrant son administration entre le maître et les frères chevaliers. Les tensions ne manquent pas pendant le long gou- ›››

SANTIAGO IPEZ FUENTES/AGEFOTOSTOCK

CLÉ DE VOÛTE
Le couvent d'Uclés, en Castille-La Manche, édifié après la reprise de la cité en 1174, a été remanié aux XVI[e]-XVII[e] s. Le monument abrite le siège de l'ordre jusqu'à sa vente par le gouvernement espagnol en 1836.

›››› vernement de Pelayo Pérez Correa (1242-1275), mais progressivement une répartition bipartite s'impose, partagée entre la mense magistrale (comprenant les biens et les revenus à la libre disposition du maître) et un ensemble de commanderies – plus d'une cinquantaine au total –, dont les titulaires, chevaliers en majorité, obtiennent toujours plus de garanties quant à la stabilité de leur office.

La maturation institutionnelle de Santiago s'accompagne d'un engagement plus fort dans la vie politique péninsulaire. Cessant d'être seulement les appuis militaires des monarques, certains maîtres, à la suite de Pelayo Pérez Correa, développent une action partisane, soutenant la noblesse, dont ils partagent nombre d'intérêts, contre le centralisme royal, comme lors de la guerre civile castillane de 1282-1284. En s'érigeant en force politique, Santiago ne cesse pas de combattre l'Islam, et ses frères ont abondamment servi tant lors de la guerre du Détroit, qui se déroule entre la fin du XIII[e] siècle et le milieu du siècle suivant, que pendant la guerre de Grenade qui couvre l'essentiel du XV[e] siècle, entraînant la chute finale de l'émirat en 1492.

Cette puissance militaire, encore manifeste au temps du dernier maître de l'ordre, Alonso de Cárdenas (1477-

WIKIMEDIA COMMONS

PELAYO PÉREZ CORREA, CELUI QUI ARRÊTA LE SOLEIL

Maître le plus célèbre de Santiago, Pelayo Pérez Correa appartient à un modeste lignage de chevaliers du nord du Portugal. Commandeur d'Alcácer do Sal en 1232, quatre ans après être entré dans l'ordre, il est porté à sa tête en 1242. Actif sur le front de la Reconquête, notamment à Murcie et à Séville, il conduit Santiago à son apogée territorial et stabilise son gouvernement, perfectionnant son réseau de commanderies et développant une puissante centralisation, qui l'amène à s'investir dans la vie politique castillane, en prenant parti contre Alphonse X lors de la crise nobiliaire de 1272. Plus que ses devanciers, Pelayo Pérez Correa se nourrit de l'esprit de croisade, projetant d'agir au-delà de la péninsule, et participe au second concile œcuménique de Lyon, au retour duquel, en janvier 1275, il meurt à Montalbán. Oublieux des dettes de son administration, le mythe s'est emparé de sa figure : un miracle s'est attaché à lui, selon lequel il aurait arrêté le soleil pour mieux défaire les musulmans, et une chronique, hélas disparue, lui a été consacrée, la plus ancienne « biographie » jamais écrite sur le maître d'un ordre militaire. **P. J.**

1493), est l'expression d'un pouvoir seigneurial et économique considérable. À la fin du Moyen Âge, les seuls domaines castillano-léonais de Santiago s'étendent sur 25 000 kilomètres carrés, et leur juridiction embrasse presque 300 agglomérations et plus de 200 000 dépendants. En Aragon, les ressources de l'institution sont bien davantage circonscrites, mais au Portugal, où, depuis le début du XIVe siècle, les frères locaux étaient parvenus à arracher leur indépendance au siège central d'Uclés, ce sont 6 % des rentes du royaume, essentiellement dans l'Alentejo et les grandes villes, qui, cent ans plus tard, transitent entre leurs mains.

CHANGEMENT DE MAÎTRE

Au bas Moyen Âge, le contrôle de Santiago est un enjeu majeur. L'interférence des rois dans le choix des maîtres ne cesse de s'accroître à partir du milieu du XIVe siècle. Passé 1400, elle devient la norme. Des *infants* [princes royaux] sont portés à la tête de l'ordre, en Castille en 1409 et au Portugal en 1418. Tenant lieu de maître, l'héritier du trône, avec les futurs Henri IV et Jean II, est nommé administrateur en 1453 et en 1477. Dans chacun des deux royaumes, l'incorporation de Santiago à la couronne est en marche. En Castille, à la mort d'Alonso de Cárdenas, en 1493, ce sont les Rois Catholiques, promoteurs de l'union du royaume avec l'Aragon, qui la mettent en œuvre et, au Portugal, en 1551, elle s'opère finalement en faveur de Jean III.

Santiago, dans le monde hispanique, entre dans une nouvelle ère, et, s'il ne disparaît pas avant la fin de l'Ancien Régime, l'ordre médiéval n'est plus guère qu'une corporation noble et honorifique au service des couronnes d'Espagne et de Portugal. ■

Les Santiaguistes et le mirage de la Terre sainte

Au Moyen Âge, la péninsule Ibérique donne naissance au plus grand nombre d'ordres militaires. Pour plusieurs d'entre eux, la Terre sainte représente un horizon majeur. À la fin des années 1170, l'ordre de Montjoie est le premier à être sollicité pour s'établir dans le royaume de Jérusalem. C'est cependant Santiago qui œuvre le plus fortement pour s'implanter dans l'Orient latin. Dès 1180, le prince d'Antioche sollicite Pedro Fernández pour appuyer la défense de son État. Huit ans plus tôt, lors de l'incorporation à leur ordre de la milice urbaine d'Ávila, les Santiaguistes s'étaient déclarés prêts à aller jusqu'à Jérusalem, une fois la péninsule Ibérique rendue au pouvoir chrétien. Soutenu par Alexandre III, ce projet n'aboutira pas. Quelques années plus tard, le maître de l'ordre, Pelayo Pérez Correa, envisage de s'investir dans la défense de l'empire latin de Constantinople avec l'aval d'Innocent IV. Son ordre, comme Calatrava, est possessionné en Italie méridionale et, fort de telles bases, en 1245, il espère répondre à l'offre de l'empereur Baudouin II, le priant d'établir un couvent qui accueillerait autant de chevaliers, d'arbalétriers et de sergents que la munificence impériale le permettrait. En dépit des promesses de Baudouin, le projet avortera. Dans cet échec, Baudouin II, toujours impécunieux, porte une part de responsabilité, mais l'hostilité des rois de Castille, engagés dans la conquête de l'Andalousie bétique, est tout aussi décisive, et c'est elle qui fait que Pelayo Pérez Correa, en 1269, ne peut accompagner le roi d'Aragon Jacques Ier dans sa croisade et qui, à plus long terme, contribue à couper l'ordre de la Méditerranée orientale, générant un éloignement des possessions apuliennes et siciliennes du siège d'Uclés. Les Santiaguistes, dans leur combat, sont ramenés à la péninsule Ibérique, et il leur faut attendre le XVIe siècle pour reprendre, comme instruments de la couronne d'Espagne alors, la route maritime de l'Orient. ■ **P. J.**

BRITISH LIBRARY/AKG-IMAGES

Après avoir été défaits par Nour al-Din en 1163, les souverains chrétiens d'Antioche font appel aux Santiaguistes pour sauver leur principauté. Malgré le soutien du pape, ce projet n'aboutira pas.

La Reconquista

DES ORDRES AUX ORDRES DU ROI

Enrichies par la saisie des propriétés templières, les confréries militaires deviennent peu à peu un instrument au service des souverains aragonais – et soustraits à l'autorité du pape.

PAR **DANIEL BALOUP**

En Aragon comme ailleurs dans la péninsule Ibérique, le contexte de l'affrontement avec les Almoravides suscite au XII^e siècle la création de plusieurs ordres militaires. Alphonse I^er, soucieux de défendre Saragosse et la haute vallée de l'Èbre, qu'il a conquises sur les musulmans à la fin des années 1110, fonde la confrérie de Belchite en 1122 puis l'ordre de Monreal en 1124. Dans son testament de 1131, renouvelé l'année de sa mort, en 1134, le roi s'en remet pourtant aux ordres de Terre sainte – le Temple, l'Hôpital et l'ordre du Saint-Sépulcre – qu'il désigne pour hériter de son royaume. Les dernières volontés du roi ne sont pas respectées par la noblesse aragonaise, qui lui choisit comme successeur son frère, avant de marier la fille de celui-ci au comte de Barcelone afin d'assurer la continuité dynastique.

Mais cette décision et la proximité du roi d'Aragon avec le Saint-Siège, dont il est vassal depuis 1068, contribuent à expliquer que les Templiers et les Hospitaliers jouent dans les régions orientales de la péninsule Ibérique un rôle beaucoup plus important qu'en Castille, en León ou au Portugal. La dissolution de l'ordre du Temple, en 1312, ne fait donc pas les affaires de Jacques II d'Aragon. La solution avancée par le pape pour régler la question des biens de l'ordre placés sous séquestre ne le satisfait pas non plus : leur transfert aux Hospitaliers reviendrait à créer une espèce d'État dans l'État, sur lequel l'autorité royale n'aurait guère de prise.

ÉCHANGE DE PROPRIÉTÉS

Dès 1313, Jacques II propose donc à Clément V la création d'un nouvel ordre destiné à se substituer à celui du Temple. Depuis le XII^e siècle, en raison des ambitions manifestées en Méditerranée par les souverains aragonais, les relations avec la papauté se sont dégradées ; Clément refuse. Il faut attendre 1317 pour qu'un compromis soit trouvé avec son successeur, Jean XXII : par une bulle datée du 10 juin, le souverain pontife approuve la création de l'ordre de Santa María de Montesa, qui reçoit en dotation toutes les possessions de l'ordre du Temple et de ›››

Montesa

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

MANTEAU : les premiers frères de Montesa portaient l'habit blanc cistercien, orné de la croix noire de Calatrava (dont Montesa dépendait sur le plan religieux). Après avoir incorporé l'ordre catalan de Sant Jordi d'Alfama, ils adoptèrent en 1400 la croix rouge de saint Georges (*sant Jordi* en catalan). Sa taille et sa position sur le vêtement changeaient en fonction du rang. En signe d'austérité, les frères ne portaient ni moustache ni barbe, et se taillaient les cheveux très court.

RAMEAU DU TEMPLE
Un chevalier de l'ordre de Montesa – fondé par le roi Jacques II d'Aragon en 1317 sur les ruines de l'ordre du Temple – est agenouillé en prière *(à dr.)* devant la Vierge, entre saint Bernard et saint Benoît. • *Peinture de Paolo de San Leocadio (vers 1472), musée du Prado (Madrid).*

AISA/LEEMAGE

›››› celui de l'Hôpital situées dans le royaume de Valence. Ce dernier, soumis à la fin des années 1240, constitue la pointe extrême des domaines du roi d'Aragon vers le sud. L'ordre de Montesa reçoit la mission d'en défendre les confins contre le voisin musulman.

En contrepartie de cette création, Jacques II abandonne aux Hospitaliers les biens qui appartenaient aux Templiers en Catalogne et en Aragon ; l'Hôpital conserve en outre ses propriétés dans la ville même de Valence et dans la seigneurie contiguë de Torrent. Affilié à l'abbaye cistercienne de Grand-Selve, le nouvel ordre reçoit la règle de Calatrava. En dépit de l'accord conclu entre le roi et le pape, les réticences manifestées à la fois par l'ordre de l'Hôpital et par celui de Calatrava retardent l'installation des premiers frères, qui sont pour la plupart d'anciens Hospitaliers, jusqu'au mois de juillet 1319. Les frères de Montesa n'ont guère, par la suite, la possibilité de sacrifier à leur vocation et de s'illustrer dans la lutte contre l'islam. Dès le XII[e] siècle, en effet, les rois hispaniques se sont partagé de façon anticipée, dans le cadre de différents traités, les territoires d'al-Andalus ; il est entendu, depuis cette époque, que la conquête de Grenade revient à la Castille. Les Aragonais s'abstiennent donc de prendre l'initiative d'une offensive contre le dernier réduit musulman en péninsule Ibérique.

L'EXÉCUTEUR DES ŒUVRES ROYALES

L'ordre de Montesa se signale autrement au service des rois d'Aragon, que ce soit à l'occasion de la guerre de l'Union (1347-1348), qui oppose Pierre IV à ses villes et à une partie de sa noblesse, de la guerre des Deux Pierre (1356-1369) contre la Castille, ou encore dans le cadre des entreprises méditerranéennes lancées aux XIV[e]-XV[e] siècles par les rois aragonais *(lire Gros Plan p. 55)*. Pour autant, le roi ne contrôle pas l'ordre aussi étroitement qu'il le souhaiterait : Pierre IV échoue en 1382 à imposer son candidat à la charge de maître, et la succession de Berenguer March, en 1409, débouche sur une double élection, le chapitre refusant de plier devant la détermination du roi Martin I[er]. La papauté tente à différents moments de rappeler ses prérogatives : pendant quelques mois, entre 1409 et 1410, Benoît XIII assume les fonctions du maître après avoir déclaré la charge vacante.

Et à la fin du XV[e] siècle, le pape valencien Alexandre VI refuse à Ferdinand le Catholique l'intégration à la Couronne de l'ordre de Montesa. Celui-ci devient alors une exception parmi les ordres hispaniques, la complaisance d'Innocent VIII ayant auparavant permis au même Ferdinand d'accaparer le contrôle de ceux de Calatrava, Alcántara et Santiago. Il faudra attendre 1592 pour que l'ordre de Montesa perde son statut privilégié. ■

En 1383, le pape Clément VII accorde au roi de Castille le droit de nommer les grands maîtres des trois principaux ordres espagnols.

AURIMAGES

DES CHEVALIERS À L'OMBRE DE LA COURONNE

Dès l'origine, les ordres militaires hispaniques manifestent une proximité avec la royauté que justifie le rôle éminent joué par le roi dans la lutte contre l'islam. Aux XII[e] et XIII[e] siècles, celui-ci leur confie l'administration de vastes domaines pris aux musulmans. Les ordres s'imposent comme des acteurs importants de la vie politique, à un moment – la fin du XIII[e] siècle – où la noblesse cherche à peser sur la marche du gouvernement. Pour s'en assurer un contrôle accru, les souverains requièrent la fidélité personnelle des maîtres, en dépit de leur statut ecclésiastique, puis se mêlent de leur élection. En 1383, Jean I[er] de Castille obtient, à titre provisoire de Clément VII, le droit de nommer les maîtres de Santiago, Calatrava et Alcántara. L'étape suivante conduit à l'administration directe des maîtrises des ordres par le roi, la charge étant déclarée vacante. Expérimentée dès 1453 pour celui de Santiago, avec l'aval de Nicolas V, la mesure devient permanente à la fin du siècle pour les trois ordres de création autochtone. **D. B.**

PAYS BALTES, LE GLAIVE ET LA CROIX

Aux antipodes de Jérusalem, les terres prussiennes et baltes, restées païennes, deviennent, à partir du XII^{e} s., la cible de croisades d'un genre nouveau, mêlant conversions forcées et conquêtes militaires. Les Teutoniques en seront les principaux acteurs, avant de connaître une chute retentissante.

PATRICK DALLANÉGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

Pays Baltes, le glaive et la croix

À L'ASSAUT DES DIEUX INCONNUS

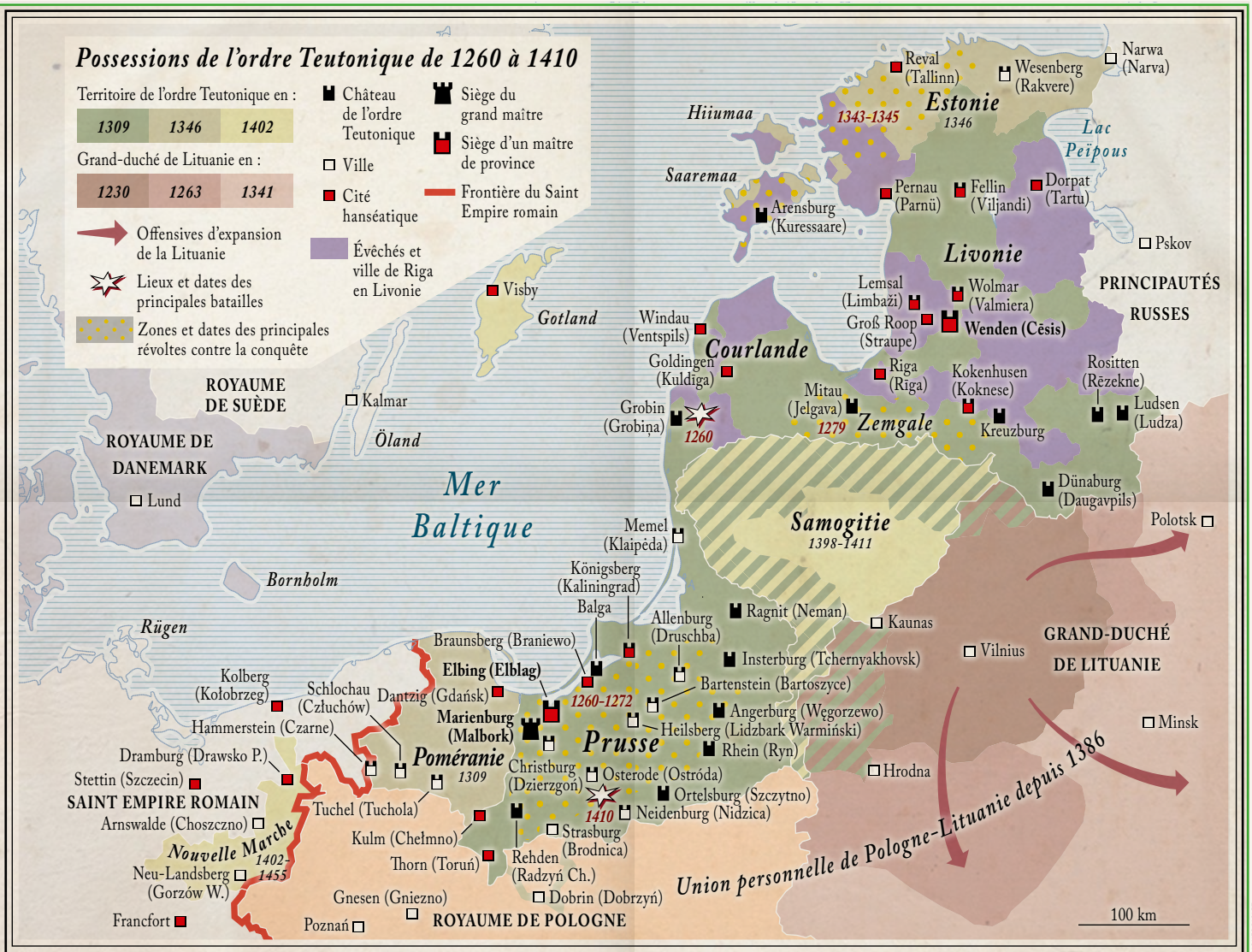
Prussiens, Sémigalliens, Coures… autant de peuples du Nord demeurés païens. Un scandale pour la papauté, une opportunité pour les ordres. PAR **LOÏC CHOLLET**

Loin de la Terre sainte, une région au-delà de l'Europe centrale et de la Scandinavie n'a pas été touchée par l'évangélisation. Les habitants de ces pays sont appelés « païens », c'est-à-dire qu'ils restent attachés aux divinités et aux coutumes préchrétiennes. Au XIII[e] siècle, ces populations, de l'Allemagne à la Finlande actuelles, deviennent les cibles de croisades. Tout commence en mars 1147, lorsque Bernard de Clairvaux parcourt le Saint Empire romain germanique afin de recruter des croisés pour la Terre sainte. À Francfort, les barons lui disent préférer affronter les païens baltes plutôt que les musulmans. L'abbé se laisse convaincre et leur promet une rétribution spirituelle. Le mois suivant, le pape Eugène III apporte son soutien à ce combat : les chevaliers y participant obtiennent les mêmes indulgences que ceux se rendant au Proche-Orient et dans la péninsule Ibérique. Dans une lettre célèbre, le cistercien demande de lutter contre les païens « jusqu'à ce que, avec l'aide du Seigneur, leur religion ou leur nation soit détruite ». L'on ne parle pas explicitement de conversion forcée, car la pratique est interdite par le droit canon. Bernard incite en revanche les croisés à combattre les païens jusqu'à ce qu'ils soient convertis ou soumis, et non à se contenter d'un arrangement après quelques escarmouches. L'idée d'une croisade nordique fait son chemin dans les esprits, au point que les successeurs d'Eugène III doivent favoriser les croisés de Terre sainte par rapport à ceux d'Europe du Nord-Est. Dans la seconde moitié du XII[e] siècle, les Slaves païens passent sous le contrôle des Danois, des Saxons et des Polonais, alors que les Suédois s'approprient une partie de la Finlande. Des missionnaires accompagnés de « protecteurs » armés débarquent en Estonie et en Livonie [actuelle Lettonie]. L'étau se resserre sur les Baltes, derniers païens d'Europe – à l'exception des peuples sames et fenniques du nord de la Scandinavie et de la Russie.

Au début du XIII[e] siècle, les païens de la Baltique sont répartis ainsi : au nord-est de la Pologne habitent les Prussiens – dont la langue ne s'est éteinte qu'au XVII[e] siècle. Plus au nord vivent les Lituaniens et les Samogitiens ; et au sud de la Lettonie, les Sémigalliens, les Coures et les Lettes. Tous ces peuples parlent des langues baltes. Au nord de la Daugava sont établis les Lives et les Estes, de langue fennique. Les Baltes païens n'écrivant pas, leurs religions et leurs sociétés sont mal connues. Les Lettes paraissent relativement pacifiques et égalitaires. À l'inverse, Prussiens et Lituaniens s'organisent en clans dirigés par un chef au pouvoir étendu. Une certitude : la valeur des guerriers baltes, qui trouve écho jusque dans des sources russes et arabes. En dépit de la différence religieuse, païens et chrétiens de la Baltique se ressemblent. ■

WIKIMEDIA COMMONS

UNE AUTRE TRINITÉ
Bannière attribuée à Widewuto, roi légendaire des Prussiens, d'après la description d'un chroniqueur. On y voit *Patollus*, *Percunus* et *Potrimpus*, qui passent pour les principaux dieux des Baltes païens. • *Illustr. tirée de* Kurtze und Warhafftige Beschreibung des Landes zu Preussen, *de Caspar Hennenberger (1584).*



HUGUES PIOLET

Les dates clés

1147
Bernard de Clairvaux, en prédication dans le Saint Empire romain germanique, répond par l'affirmative aux chevaliers locaux, qui lui proposent de lutter contre les païens du Nord plutôt que de prendre la croix pour la (trop) lointaine Terre sainte.

1199
Innocent III ordonne une croisade en Livonie [Lettonie actuelle]. Il promet aux participants de cette expédition une vague rémission de leurs péchés.

1202
Création de l'ordre des chevaliers Porte-Glaive. Après son rattachement à l'ordre Teutonique, en 1237, il prendra l'appellation d'« ordre Livonien ». Il sera finalement dissous en 1561.

Vers 1225
Le duc Conrad de Mazovie [une région de Pologne située sur la moyenne Vistule] fait appel aux chevaliers teutoniques pour défendre ses terres menacées par des raids de tribus païennes prussiennes.

1242
Les Russes, commandés par Alexandre Nevski, écrasent les Teutoniques près du lac Peïpous.

1283
Les Teutoniques soumettent Skomantas, le dernier chef païen prussien. L'ordre tourne désormais ses efforts contre les païens lituaniens.

1362
Renforcés par des chevaliers venus d'Angleterre et d'Italie, les Teutoniques – avec à leur tête le grand maître Winrich de Kniprode – ravagent l'importante cité lituanienne de Kaunas.

1386
Coup dur pour les chevaliers teutoniques : le grand-duc lituanien embrasse la religion catholique. Pis, il monte sur le trône de Pologne grâce à son mariage avec l'héritière de la couronne, Hedwige.

1409
Les Teutoniques attaquent les Polonais et les Lituaniens. Ils sont lourdement défaits à Tannenberg (1410).

1525
Le grand maître Albert de Brandebourg se convertit au protestantisme et devient duc de Prusse, vassal du roi de Pologne.

Pays Baltes, le glaive et la croix

CONQUÉRIR PLUTÔT QUE GUÉRIR

À l'image des Templiers, les chevaliers Porte-Glaive sont créés en 1202 pour s'emparer des terres baltes restées païennes plutôt que pour apporter des soins aux populations locales…

PAR **VALENTIN PORTNYKH**

L'ordre appelé « Porte-Glaive » est le fruit du baptême forcé de la Livonie [région correspondant à la Lettonie]. Bien que pensée comme pacifique, la christianisation de cette province s'est vite transformée en une entreprise militaire. Ce mélange de conversion et de conquête distingue fondamentalement les croisades du Nord de celles menées en Terre sainte, qui n'ont jamais été une tentative d'évangélisation massive.

Source principale sur les conquêtes des Porte-Glaive, la chronique d'Henri de Livonie évoque l'origine de la croisade livonienne. Un certain Meinhard, chanoine allemand, arrive en Livonie vers 1185 avec des marchands et s'installe à Üxküll [actuelle Ikskile, Lettonie]. Il est consacré évêque de Livonie par l'archevêque de Hambourg-Brême, Hartwig II (1185-1207). Il ne s'agit pas encore d'une conquête à proprement parler, mais d'une tentative de conversion plus ou moins pacifique : en tout cas, Meinhard n'est pas venu avec une armée. Toutefois, il place les convertis en opposition par rapport à leurs voisins païens, en faisant construire pour les premiers des forteresses de pierre. Son successeur, le cistercien Berthold, se heurte à la mauvaise volonté des Lives, les habitants de la région. Ceux-ci refusent le baptême. En 1198, l'évêque se plaint au pape, qui réagit en invitant les catholiques d'Europe à prendre les armes pour appuyer la mission livonienne. Selon Henri de Livonie, le pontife promet des indulgences aux participants à l'expédition. Ce qui n'est pas une nouveauté : le même chroniqueur indique que Meinhard avait déjà reçu le droit d'appeler des croisés à son aide. Dès le début mission et conquête marchent main dans la main en Livonie.

Berthold meurt en 1198 au cours d'une bataille contre les païens. L'année suivante, un chanoine de Brême, Albert de Buxhœveden, est consacré évêque à sa place. Cet homme déterminé se bat sans cesse pour convertir les païens jusqu'à sa mort, en 1229. Henri de Livonie et Arnold de Lübeck, un autre chroniqueur, relatent que le pape encourage les croisés à venir en Livonie en assimilant cette campagne

Porte-Glaive

PATRICK DALLANÉGRA – ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

CASQUE : le heaume, couvrant l'ensemble du visage, est utilisé au XIII[e] siècle.
HABIT : blanc, avec l'image d'une épée surmontée d'une croix grecque. Ce symbole était porté sur la tunique et sur l'épaule gauche du manteau.
LANCE ET ÉPÉE : la lance est redoutable lors d'une charge de cavalerie. L'épée était particulièrement efficace lors des corps-à-corps.
BOUCLIER : l'écu, bouclier légèrement triangulaire, est le plus indiqué pour les cavaliers.

DANIELE SCHNEIDER/PHOTONONSTOP

aux croisades en Terre sainte. Pour cette période, les documents qui nous restent ne permettent guère de l'affirmer. En revanche, il est certain que le 5 octobre 1199 Innocent III ordonne de défendre la chrétienté en Livonie en promettant aux participants une vague rémission des péchés.

UNE CROISADE VERSION NORDIQUE

En 1200, l'évêque Albert se rend en Livonie avec des navires chargés de croisés. Peu après son arrivée, le prélat fonde Riga – capitale de la Lettonie actuelle – et s'y installe en abandonnant Üxküll. Pour affermir le pouvoir catholique sur la terre livonienne, un nouvel ordre religieux militaire voit le jour. D'après Henri de Livonie, l'ordre des Porte-Glaive est créé en 1202. En 1204, le premier couvent de l'ordre est établi à Riga. À la différence de ses pairs en Terre sainte, soumis à l'autorité directe du pape, les Porte-Glaive restent subordonnés aux évêques locaux. Les croisés, quant à eux, continuent d'affluer en Livonie. Les lettres pontificales précisent désormais que l'indulgence pour les croisades baltes est la même que celle pour les expéditions en Terre sainte. La croisade du Nord est bel et bien lancée.

Le nom « Porte-Glaive » est anachronique. Les lettres papales les appellent « frères de la milice du Temple de Livonie » ou « frères de la milice du Christ ». Un sceau de l'ordre (1226) appelle la congrégation « ordre et association des frères de la milice ». Le surnom *Swertbrûdere* (« Frères du glaive ») apparaît pour la première fois dans la *Chronique rimée de Livonie*, long poème en allemand rédigé à la fin du XIII[e] siècle. Ce terme est dû aux symboles de l'ordre : une épée rouge sous une croix pattée rouge, placées sur un manteau blanc. La règle de l'ordre est celle des Templiers : cela signifie que, contrairement aux Teutoniques ou aux Hospitaliers, les Porte-Glaive ne s'occupent guère de gérer des hospices, mais uniquement de combattre.

Dès l'hiver de 1204-1205, les Porte-Glaive prennent part activement à la conquête de la région. Toutes ces interventions militaires provoquent des tensions avec les principautés russes voisines et les Lituaniens, le plus puissant peuple païen de la région. La guerre des Porte-Glaive et des croisés contre les peuples baltes ne cesse jamais d'être une conversion forcée : habituellement, le baptême des habitants est une condition indispensable à la conclusion de la paix. Malgré ces premiers succès, l'histoire de l'ordre ne dure pas très longtemps. En 1236, les Porte-Glaive subissent une défaite écrasante à la bataille de Saule contre les Lituaniens, où le grand maître et une moitié des frères chevaliers sont tués. Par la suite, en 1237, l'ordre est incorporé dans l'ordre Teutonique sur décision du pape Grégoire IX. Depuis ce moment, il forme la branche livonienne de l'ordre des chevaliers Teutoniques. ■

L'ÉPÉE CONTRE LE MARTEAU

Aujourd'hui en Lettonie, le château de Turaida (en allemand, *Treide*) fut élevé par les « frères de l'Épée ». Le nom même du site souligne la mission confiée à l'ordre – soumettre et évangéliser les païens –, puisque l'étymologie livonienne de *Turaida* pourrait signifier « jardin de Thor ».

Pays Baltes, le glaive et la croix

GRANDEUR ET MISÈRES DES TEUTONIQUES

L'ordre avance vers l'est avec des idées simples : conquérir et convertir. Mais, au bout de deux siècles de luttes, ce seront des Lituaniens et des Polonais catholiques qui viendront à bout de ces chevaliers.

PAR **LOÏC CHOLLET**

Entre 1211 et 1225, les chevaliers teutoniques s'établissent aux marges du royaume de Hongrie, où ils reçoivent pour tâche de garder la terre de Brasov [dans l'actuelle Roumanie, NDLR] contre les incursions des Coumans, des nomades païens de langue turque. Constatant que les frères jettent les bases d'un État indépendant, le roi de Hongrie les expulse. L'expérience tourne court, mais le grand maître Hermann de Salza parvient à doter son ordre d'un autre territoire aux confins de l'Europe catholique : la Prusse.

À cette époque, le duc Conrad de Mazovie cherche à confier la protection de ses frontières à des ordres religieux militaires. Son duché, situé au nord-est de la Pologne, voisine avec les tribus prussiennes, encore païennes. Des attaques ont lieu de part et d'autre de la frontière. Autour de 1225, Conrad se tourne vers le grand maître teutonique. Hermann de Salza accepte, mais exige des garanties, puis lui impose des traités de plus en plus humiliants. Conrad renonce formellement à tous les territoires qui seront pris aux païens. L'ordre Teutonique obtient ainsi la Prusse, placée sous la protection directe du pape et de l'empereur. En 1230, la conquête militaire du pays peut commencer.

VAINCRE ET COLONISER

À la demande de l'ordre, une croisade est prêchée dans toute l'Europe. Les croisés laïcs sont d'une aide importante lors des batailles en terrain dégagé, où les Prussiens ne peuvent rien face à des chevaliers lourdement armés. Mais les autochtones triomphent généralement lorsqu'ils parviennent à piéger leurs ennemis en forêt.

Dans le but de s'assurer la maîtrise du terrain, les Teutoniques construisent des châteaux à faible distance les uns des autres et fondent des villes dans les régions relativement sécurisées. Les colons qui s'y établissent sont soumis au « droit de Culm », un corpus législatif relativement libéral nommé en référence à l'une des premières villes chrétiennes de Prusse. ›››

Teutonique

PATRICK DALLANEGRA - ILLUSTRATIONS HISTORIQUES

BOUCLIER : selon les rares illustrations ou objets conservés dont on dispose, les boucliers des cavaliers membres de l'ordre étaient de larges écus rectangulaires, appelés « boucliers prussiens ». Ils étaient légèrement incurvés pour dévier les frappes. Les sergents à cheval semblent avoir été dotés d'écus triangulaires et incurvés, de plus petite taille.
MASSE D'ARME : dite *morgenstern* (« étoile du matin »), elle est courante en Europe centrale. À partir du XIVe siècle, les Teutoniques utilisent également des armes de facture lituanienne, notamment des boucliers appelés « targes de Prusse ».

JÖRG P. ANDERS/BPK, BERLIN, NATIONALGALERIE/DIST. RMN-GRAND PALAIS

SIÈGE SOCIAL
Siegfried von Feuchtwangen, 15e grand maître de l'ordre (1303-1311), transfère le quartier général de l'ordre de Venise à la forteresse de Marienburg, en Poméranie (auj. Malbork, en Pologne). • Entrée de Siegfried von Feuchtwangen à Marienburg, *de Karl Wilhelm Kolbe le Jeune (1825).*

La discipline est un souci majeur : il n'est guère aisé, au départ, de faire obéir des chevaliers querelleurs et ambitieux

››› Étroitement contrôlées par les officiers teutoniques et reliées par des accords à la Ligue hanséatique – la puissante corporation marchande d'Europe du Nord –, Thorn [actuelle Torun], Elbing [Elblag], Culm [Chelmno] ou Königsberg [Kaliningrad] assurent la fortune de l'ordre.

Comme chez les Templiers et les Hospitaliers, l'ordre Teutonique est dirigé par un grand maître, lequel est entouré de hauts dignitaires – dont le grand commandeur, le maréchal et l'hospitalier. Bien que son élection soit prévue pour la vie, le grand maître peut être déposé si ses pairs le jugent inapte à remplir son rôle. Des entités territoriales sont créées à mesure que l'ordre se développe : provinces, bailliages et commanderies.

Un tel système n'a toutefois rien de rigide, et les fonctions ne sont jamais bien clairement définies : un commandeur, par exemple, peut diriger une petite commanderie ou un bailliage entier. Autour des chevaliers gravitent également ses fonds personnels pour financer un collège lituanien dans la prestigieuse université de Prague. Hedwige joue, en parallèle, un rôle de diplomate. Elle effectue plusieurs voyages en Prusse, rencontre le grand maître et maintient une relativement bonne entente entre la Pologne et l'ordre Teutonique. Morte en 1399, Jean-Paul II la fera canoniser en 1997. **L. C.**

DES SAINTES CHEZ LES TEUTONIQUES

L'histoire de l'ordre Teutonique ne s'écrit pas qu'au masculin. Plusieurs femmes ont interagi avec les moines-soldats, notamment certaines, canonisées par la suite. Dorothée de Montau est une mystique recluse dans la cathédrale de Marienwerder [Kwidzyn], possession de l'ordre Teutonique. Elle sera canonisée en 1976, presque six cents ans ans après sa mort (1394). Brigitte de Suède est, quant à elle, l'auteure de révélations prétendument délivrées par le Christ. Morte en 1373, elle est canonisée en 1391. Plusieurs de ses visions se rapportent aux méthodes de conversion utilisées dans la Baltique. D'abord, dit Brigitte, l'on doit présenter le christianisme aux infidèles avec amour et, si ceux-ci le refusent, que l'on utilise la force. Les Teutoniques auraient détourné ce schéma : « Ces croisés […] ne se soucient pas des âmes, ils ne s'efforcent pas de conduire les corps des convertis […] à la foi catholique. Ils les oppriment […], les privent de liberté, ne les instruisent pas dans la foi » (trad. Sylvain Gouguenheim, 2007). De telles critiques sont récurrentes en Europe du Nord-Est. Princes laïcs et ordres militaires ont été tancés pour leur soif de domination et leur manque de zèle missionnaire. Une autre figure féminine marquante est Hedwige d'Anjou *(illustr.)*, la reine de Pologne ayant épousé le grand-duc Jagellon de Lituanie, récemment converti au christianisme. Leur mariage résulte d'un arrangement politique, mais une tradition prétend qu'elle aurait sacrifié son amour de jeunesse (elle était fiancée à Guillaume d'Autriche) pour s'impliquer personnellement dans l'évangélisation des Lituaniens. Quoi qu'il en soit, la reine seconde son mari dans la restauration de l'université de Cracovie, où l'on ouvre une faculté de théologie spécifiquement consacrée au travail missionnaire. Elle utilise

WIKIMEDIA COMMONS

COUP D'ARRÊT
Le 5 avril 1242, lors de la fameuse bataille livrée près du lac Peïpous, Alexandre Nevski écrase les chevaliers teutoniques, mettant fin à leur expansion vers la Russie.
• *Aquarelle sur parchemin (v. 1568-1576) extraite d'une compilation de chroniques, Russian National Library (Saint-Pétersbourg).*

LEEMAGE

les prêtres et les clercs, chargés de dire la messe, d'écouter les confessions, d'écrire les chroniques de l'ordre, de faire la lecture lors des repas pris en commun et de rédiger la correspondance. La sévérité des règles monastiques est assouplie pour les chevaliers, à qui l'on demande surtout de savoir se battre. La discipline est un souci constant des officiers supérieurs : il n'est guère aisé de garder dans l'obéissance ces hommes célibataires, soldats de métier traînant parfois un lourd passé derrière eux. Car le recrutement est, dans un premier temps, assez ouvert. Ce sont surtout des petits nobles du Saint Empire romain germanique qui répondent à l'appel, souvent motivés par la perspective d'une certaine ascension sociale.

CHEVALIERS CONTRE PAÏENS

L'accès à l'ordre n'est pas réservé aux Allemands, bien que ceux-ci constituent la majorité des chevaliers. Des Prussiens et des Polonais peuvent rejoindre les rangs des Teutoniques, du moins jusqu'au XIVe siècle. Les « demi-frères » et les sergents sont affectés aux tâches subalternes. Mercenaires et supplétifs autochtones forment le gros des troupes lorsque les Teutoniques marchent au combat. En Prusse tout comme en Livonie, l'on collabore avec les natifs qui le désirent. Les auxiliaires prussiens et livoniens sont si précieux que les Teutoniques ferment les yeux sur leurs pratiques religieuses, à condition qu'ils restent politiquement fidèles. À ce monde très masculin s'intègrent aussi des femmes, notamment certaines dames de la noblesse ayant ›››

AKG-IMAGES

ANOTHER BRICK IN THE WALL
Pendant plus de deux cents ans, la forteresse de Marienburg (« château de Marie »), établie au bord de la rivière Nogat, grandit et sera composée de trois châteaux accolés. Lourdement endommagée en 1945, elle sera peu à peu reconstruite.

››› rejoint les couvents de l'ordre, mais aussi les « demi-sœurs » affectées à l'intendance.

En 1237, les Teutoniques obtiennent les territoires livoniens des Porte-Glaive *(lire p. 62-63)*. Ils s'immiscent alors dans les conflits de frontière entre les Russes de Novgorod et les évêchés catholiques de Livonie. Ils sont toutefois battus en 1242 par le prince Alexandre Iaroslavitch, dit Nevski, près du lac Peïpous. Une chronique russe, écrite bien après les faits, raconte que l'affrontement se déroula sur le lac gelé. Telle est l'origine de la semi-légendaire bataille des Glaces, immortalisée par le cinéaste Sergueï Eisenstein dans *Alexandre Nevski* (1938). L'importance de l'événement est discutée de nos jours par les historiens, mais la défaite dut être assez sévère pour inciter les Teutoniques, temporairement, à mettre un terme à leur expansion.

Après un demi-siècle émaillé de révoltes et de répressions, la Prusse est définitivement soumise lorsque le chef Skomantas dépose les armes en 1283.

UN MARÉCHAL FLÉAU DES LITUANIENS

L'ordre Teutonique atteint son apogée sous le magistrat de Winrich de Kniprode. Maréchal de l'ordre, il inflige en 1348 une sévère défaite aux ducs lituaniens Algirdas et Kestutis, deux frères qui dirigent ensemble le grand-duché. En 1351, il est élu grand maître et reprend l'offensive. À la tête d'une armée renforcée de volontaires anglais, allemands et italiens, il détruit Kaunas, une importante ville lituanienne, en 1362. Cet exploit crée une brèche dans les défenses du grand-duché : Vilnius est directement menacée. À la mort d'Algirdas (1377), Kniprode soutient Jagellon, le fils de celui-ci, contre Kestutis. Meneur d'hommes autant que diplomate, le grand maître est uni par un certain respect mutuel à ses adversaires païens. Plusieurs chroniques mettent notamment en scène les provocations qu'échangent dans un esprit chevaleresque Kniprode et Kestutis. Les deux rivaux meurent la même année, en 1382. **L. C.**

Contrairement à la Livonie, où l'ordre doit partager le pouvoir avec l'archevêque de Riga et ses suffragants, la Prusse est entièrement aux mains des Teutoniques. Les natifs se voient imposer le servage et leur évangélisation est confiée aux rares missionnaires maîtrisant les langues locales. En 1309, le grand maître Siegried von Feuchtfangen établit son siège à Marienburg [actuelle Malbork, en Pologne], une puissante forteresse au cœur de la Prusse. Les derniers païens de la région balte sont désormais les Lituaniens, contre qui se concentre la puissance militaire de l'ordre.

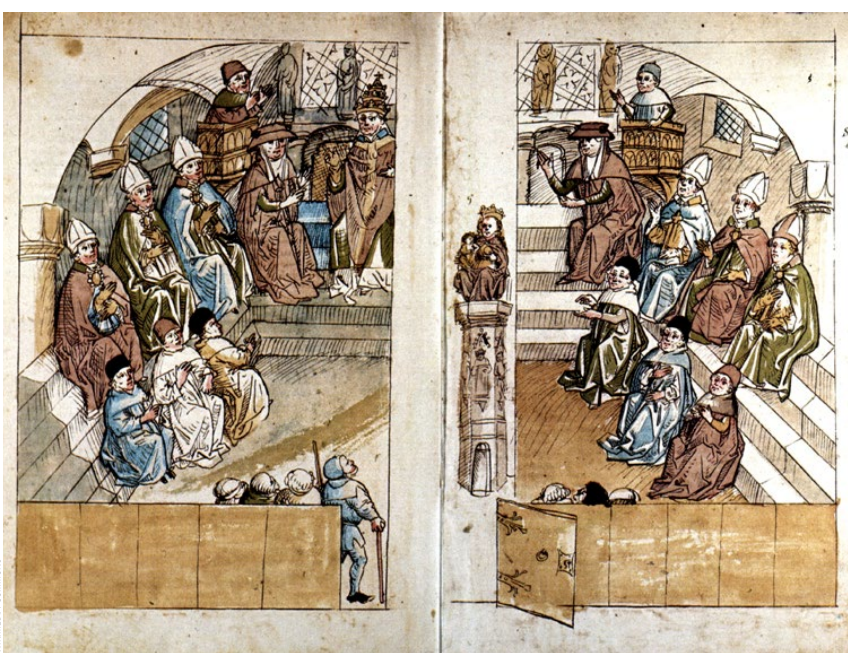
Décrits dans les sources chrétiennes comme de redoutables guerriers, les Lituaniens ont à leur tête un chef unique – appelé « roi » par les contemporains, « grand-duc » dans l'historiographie – disposant de pouvoirs étendus. L'un d'entre eux, Mindaugas,

reçoit le baptême et une couronne, avant d'être assassiné en 1263. Ses successeurs restent attachés au paganisme, tant que les dieux leur donnent la victoire. Gediminas, Algirdas et Kestutis alternent raids sur les terres de l'ordre et ouvertures diplomatiques, allant jusqu'à promettre de se convertir – sans jamais franchir le pas. La stratégie lituanienne permet de longtemps résister à la pression des Teutoniques, jusqu'à ce que le grand maître Winrich de Kniprode arrache plusieurs victoires aux vieux chefs païens. Ceux-ci laissent leurs places à une nouvelle génération de dirigeants.

LA LITUANIE DEVIENT CHRÉTIENNE

Devenu grand-duc en 1377, Jagellon se rapproche de la Pologne, dont le souverain est une jeune fille, Hedwige d'Anjou. En 1386, le Lituanien reçoit le baptême sous le nom de Ladislas, épouse Hedwige, devient roi de Pologne et, l'année suivante, impose le christianisme à son pays d'origine. Les Teutoniques sont loin de s'enthousiasmer en apprenant la nouvelle. D'une part, leur mission plus que centenaire risque de leur échapper si la Lituanie est convertie ; d'autre part, les officiers de l'ordre sont habitués aux retournements des ducs lituaniens, qui, à plusieurs reprises, ont prétendu être prêts à accepter le christianisme pour finalement y renoncer. Il semble pourtant que Jagellon soit ferme dans ses intentions. La papauté romaine (nous sommes pendant le grand schisme d'Occident) ne cesse de louer les efforts des dirigeants de Pologne et de Lituanie, voyant même en Jagellon le chef d'une nouvelle croisade contre les Tatars musulmans.

La tension entre l'ordre Teutonique, d'une part, le roi de Pologne et son cousin le grand-duc Vytautas de Lituanie, de l'autre, s'aggrave dans la première décennie du XV[e] siècle. En 1409, la Samogitie se soulève. Cette province lituanienne semi-indépendante restée païenne avait auparavant été cédée à l'ordre Teutonique. Y voyant la main de ses ennemis, le grand maître Ulrich de Jungingen envahit la Pologne. L'année suivante, Jagellon, Vytautas et leurs alliés entrent en Prusse et écrasent les Teutoniques à la bataille de Tannenberg (dite aussi de Grunwald), le 15 juillet 1410 *(lire p. 72-75)*. Le rapport des forces bascule. En 1422, les Teutoniques doivent renoncer à la Samogitie, et leurs dernières tentatives pour s'immiscer dans le jeu politique polonais ou lituanien échouent. Bien que restant auréolé d'un grand prestige auprès de la noblesse européenne, l'ordre Teutonique restera désormais sur la défensive. ■



WIKIMEDIA COMMONS

UN CONCILE SIFFLE LA FIN DES CROISADES

En 1414 s'ouvre l'un des plus importants rassemblements de l'Europe médiévale : le concile de Constance. Prélats, princes, universitaires et diplomates se réunissent *(illustr.)* dans la ville impériale pour traiter les plus grands problèmes du temps, à commencer par le schisme qui divise la chrétienté occidentale. D'autres affaires y sont discutées, notamment la querelle entre l'ordre Teutonique, la Pologne et la Lituanie. Plusieurs délégations polono-lituaniennes accusent l'ordre de négliger l'évangélisation des infidèles. Les enjeux portent sur la Samogitie, dernière province païenne balte. En 1417, le concile confie l'évangélisation de cette région à la Pologne et à la Lituanie. C'est un coup dur pour les Teutoniques, dont la raison d'être – combattre les païens de la Baltique – disparaît. Mis en scène devant le « forum international » qu'est le concile, le baptême de la Samogitie marque la fin de la croisade balte. **L. C.**

Hitler, Führer et dernier des grands maîtres ?

Puisant dans l'histoire et l'imagerie médiévales, le chancelier du Reich est paré de qualités qui en feraient le « meilleur chevalier du monde », à l'image des chefs de l'ordre Teutonique.

PAR **LIONEL RICHARD**

En Allemagne, à partir du XIXe siècle, les adeptes les plus farouches du « nationalisme » présentent l'ordre Teutonique comme une protection contre la « barbarie » slave et comme le porteur de la « civilisation » supérieure des Germains. Propagande ! Qui aboutit à l'enracinement d'un mythe : celui de guerriers incarnant non plus la chrétienté combattante dans sa mission d'évangélisation, mais pour la défense de la germanité. Ce mythe est actif sous le règne de Guillaume II (1888-1918), lui-même à l'initiative de la restauration du château « teutonique » de Marienburg, situé en Prusse-Orientale. Il l'est particulièrement pendant la Première Guerre mondiale et redynamisé sous la république de Weimar (1919-1933) par les Allemands de toute obédience qui n'acceptent pas la défaite. Tel est le terreau antichrétien et antidémocratique sur lequel prolifèrent les slogans du parti national-socialiste à partir de 1920. Lutte pour la pureté de la race, contre les Juifs corrupteurs, contre les Slaves, et exhortations à une « poussée vers l'est ».

Dans *Mein Kampf*, dès 1924, Hitler justifie une politique de conquête territoriale « aux dépens de la Russie », pour que les Allemands, trop à l'étroit dans leurs frontières, soient assurés de survivre. Il proclame, sur le modèle du « chemin emprunté jadis par les chevaliers de l'ordre Teutonique » afin de procurer la « glèbe à la charrue allemande », la nécessité d'une autre « croisade des Germains ». Ultérieurement, Hitler s'abstient de ce genre de référence dans ses interventions. Le flambeau en est repris, en 1930, par Alfred Rosenberg, « théoricien du nazisme », dans *Le Mythe du XXe siècle*. Tout en rejetant les chevaliers du « système romain », qui ont malheureusement servi en premier lieu « l'Église chrétienne », il fait l'éloge de « l'honneur chevaleresque ». Puis, le 27 avril 1934, récemment chargé de « l'éducation intellectuelle et morale » au parti national-socialiste, il tient à Marienburg un discours où il lance avec enthousiasme l'idée d'un ordre allemand. Ses chevaliers, dit-il, conduiraient à anéantir les « sous-hommes slaves » et à installer des colonies de « race nordique » à l'est. Ils contribueraient à ce que de jeunes « personnalités énergiques » émergent du « peuple » pour composer toute une hiérarchie de « chefs et sous-chefs ». Dans un autre discours, le 13 octobre 1934, à Cologne, au congrès régional du parti, Rosenberg revient sur ce projet d'encadrement de la société allemande. La « discipline d'existence » qui était celle des moines-chevaliers au Moyen Âge répond, insiste-t-il, aux « traits éternels du caractère allemand ».

MILITARIST/ALAMY/PHOTO 12

DU FER POUR LES BRAVES
Décoration militaire instituée en Prusse en 1813, la fameuse croix de fer est la lointaine héritière de la croix noire des Teutoniques.

HIMMLER SE POSE EN HÉRITIER

Hélas, Rosenberg ne dispose pas d'un pouvoir qui lui permettrait d'engager un bouleversement dans les structures sociales. Celui qui est capable de donner réalité à ce type de rêveries est Heinrich Himmler, le bras droit de Hitler à la tête des « bataillons de protection », la SS. En 1937, dans sa brochure *La SS comme organisation antibolchevique de combat*, il revendique le commandement d'un « ordre national-socialiste, soldatique, d'hommes estampillés catégoriquement nordiques ». Il se considère comme le grand maître d'une élite à former pour un départ renouvelé, sur les pas des premiers chevaliers teutoniques, à la conquête de l'Europe orientale. Cette formation,

MARY EVANS/BRIDGEMAN IMAGES

PANZER LEADER *Le Porte-Étendard*, huile sur contreplaqué composée entre 1934 et 1936 par l'artiste autrichien Hubert Lanzinger (1880-1950) et exposée en 1937, représente Hitler en conquérant germanique. Elle est devenue le symbole du délire pagano-médiéval qui animait certains cercles nazis. Elle a été endommagée en-dessous de l'œil gauche du Führer par un éclat d'obus des troupes américaines, ou par une balle, à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Elle a été confisquée par les Américains en 1945, avec des milliers d'autres « édifiants » et donc « dangereux » tableaux qui ont alors été embarqués outre-Atlantique. Ces œuvres ont été restituées à la République fédérale d'Allemagne il y a une vingtaine d'années.

physique et intellectuelle, Himmler a commencé alors à l'organiser, notamment à Wewelsburg, une forteresse de Rhénanie autrefois, justement, attribuée aux moines-soldats. Et il préconise de s'appuyer sur leurs valeurs : bravoure, obéissance et fidélité. Mais en glorifiant un racisme agressif, purificateur… La terreur de l'« ordre noir » est en route, édifiée sur le dévoiement des idéaux de chevalerie. Ainsi peut-on comprendre qu'en France l'intégration des chevaliers teutoniques à la « conception du monde » propagée par les nazis – bien que résultant d'une falsification – appartienne plus ou moins aux idées reçues.

La SS, cet « ordre noir » mis en place par Himmler, n'est que le dévoiement des idéaux chevaleresques

Un littérateur tombé dans l'oubli, Paul Le Cour (1871-1954), va jusqu'à écrire, en 1938, que l'Allemagne nazie reste impénétrable à ceux qui n'ont pas à l'esprit qu'une « restauration de l'ordre Teutonique » a été mise en place. Certes, l'armure et le glaive, au gré des impératifs de la propagande, ont été utilisés sous le IIIe Reich comme des symboles.

DES BLINDÉS, PAS DES ARMURES

Avant 1940, ces symboles ont abondé dans toute une imagerie d'Épinal, avec Hitler en fier chevalier – Hitler, ce fondateur, selon Rosenberg, du « premier Saint Empire germanique de la Nation allemande ». Un tableau du peintre autrichien Hubert Lanzinger intitulé *Le Porte-Drapeau (illustr.)*, montré à Munich à la « Grande Exposition d'art allemand » de 1937, en est un spécimen évocateur. Reproduit sous forme de cartes postales par le photographe officiel Heinrich Hoffmann, il a été diffusé à des milliers d'exemplaires. Cependant, les représentations de la chevalerie qui avaient pu marquer en Allemagne l'imaginaire collectif n'ont servi à rien d'autre qu'à leur détournement au profit du nazisme. La vision qu'avaient du IIIe Reich ses initiateurs et ses gestionnaires était celle, au demeurant, d'un État techniquement « moderne ». À leurs yeux, les avions et les chars rayonnaient d'une puissance autrement plus suggestive qu'une troupe d'hommes sur leurs chevaux. ■

Pays Baltes, le glaive et la croix

TANNENBERG, MORNE PLAINE

Polonais, Lituaniens et leurs alliés mongols écrasent les Teutoniques entre Tannenberg et Grunwald. Plus qu'une défaite, ce combat met d'abord en lumière l'effacement de l'ordre face à de nouveaux acteurs politiques.

PAR **SYLVAIN GOUGUENHEIM**

BRAVES SLAVES
Le 15 juillet 1410, l'ordre aligne 15 000 hommes face à 25 000 adversaires. Il y aura 8 000 morts dans les deux camps, y compris le grand maître, Ulrich de Jungingen (au second plan, au-dessus du cheval, drapé dans son manteau).
• *« Après la bataille de Grunwald (Tannenberg) », toile d'Alphonse Mucha, cycle de* L'Épopée slave *(1924).*

ARTOTHEK/LA COLLECTION

Le 15 juillet 1410, des hommes en armes marchent au milieu de milliers de cadavres ; les examinant, ils enlèvent à l'un son heaume, en retournent un autre, avant de s'arrêter devant un dernier. Cette fois, plus de doute, celui qui gît à terre est bien le grand maître de l'ordre Teutonique, Ulrich von Jungingen. La nouvelle parvient aussitôt au roi de Pologne, Ladislas Jagellon : la victoire est totale. L'ordre Teutonique, maître de la Prusse, vient de connaître la plus écrasante défaite de son histoire. La route de sa capitale, Marienburg, est ouverte aux Polonais et à leurs alliés lituaniens. La géopolitique en est bouleversée.

Arrivés sur les rives de la Vistule vers 1228, les chevaliers teutoniques ont conquis, en moins d'un siècle, les terres peuplées de Prussiens et bâti un État comme on n'en avait jamais vu, dirigé par un ordre religieux. Globalement, ils entretiennent de bonnes relations avec la Pologne voisine et ne combattent que le duché païen de Lituanie. Tout change en 1386. La reine de Pologne, Hedwige *(lire p. 66)*, épouse le grand-duc de Lituanie, Jagellon, qui a accepté de se convertir et entraîne à sa suite son peuple. Il devient roi de Pologne, tandis que son cousin Witold prend le titre de grand-duc. Mais les Teutoniques refusent de croire à la sincérité de cette conversion. En 1409, Ulrich de Jungingen lance un raid contre la Samogitie, partie de la Lituanie demeurée païenne. Il se heurte alors à Witold, soutenu par Jagellon. Le 6 août, les Teutoniques envahissent la Pologne et s'emparent de plusieurs forteresses. D'octobre 1409 à juin 1410, un armistice interrompt les combats. Jagellon rassemble ses troupes, tandis que Witold vient à son secours, à la tête des Lituaniens et de leurs alliés mongols, de sinistre réputation. Le 3 juillet, ils se mettent en marche vers Marienburg.

Malgré des espions de qualité, notamment du côté polonais – l'un d'eux est même médecin du grand maître ! –, chacun ignore la route prise par l'ennemi. Les Teutoniques ont fortifié les rives de la Drewenz [auj. Drweca, affluent de la Vistule], empêchant toute avancée vers le nord et leur capitale. Les troupes lituano-polonaises bifurquent alors vers le nord-est. Le 13 juillet au soir, elles s'emparent de la ville de Dambrowno, la pillent de fond en comble, massacrant la population. Jagellon a-t-il donné l'ordre de la tuerie ou celle-ci est-elle perpétrée par les Mongols de Witold ? Ulcéré, Ulrich de Jungingen part à la poursuite de l'ennemi. Le 15 juillet, à l'aube, et à l'improviste, les deux armées se retrouvent face à face dans la plaine entre les villages de Ludwigowo, Tannenberg et Grunwald.

LA VIERGE ET LES BOMBARDES

Les Teutoniques alignent environ 700 chevaliers. Ce maigre effectif est renforcé par des valets d'armes et par les contingents des évêques et des villes de Prusse. L'ordre paie aussi des mercenaires venus d'Allemagne et de Bohême. Avec quelques « croisés » allemands, néerlandais, voire français, il dispose sans doute de 15 000 hommes. En face, Jagellon et Witold en alignent environ 25 000. Ils présentent l'avantage du nombre et l'inconvénient d'une coalition qui n'a jamais combattu. ›››

WORLD HISTORY ARCHIVE/ABACA

››› L'armement des deux camps est semblable : harnois blanc des chevaliers, équipement plus sommaire des piétons ; on se bat encore à la lance et à l'épée ; arbalétriers et archers sont aussi à la manœuvre, à peine concurrencés par une artillerie rudimentaire : dans la plaine de Grunwald, les bombardes de bronze tonnent sans faire de dégâts. Jagellon fait traîner les choses. Il assiste à la messe, à l'abri de la chaleur dans un bois, alors que ses ennemis attendent au soleil. Vers midi, excédés, les Teutoniques le provoquent en envoyant des hérauts lui offrir deux épées puisqu'il hésite à se battre… Le roi de Pologne encourage alors ses troupes, qui entonnent un chant à l'honneur de la Vierge, le *Bogu Rodzica*. Le combat s'engage aussitôt. Il durera sept heures.

UNE DÉFAITE ? NON, UNE TRAGÉDIE !

Après une vague canonnade, les Lituaniens et les Mongols, placés à l'aile droite, chargent. À la cavalerie lourde des mercenaires et des alliés de l'ordre, ils opposent leur cavalerie légère, habile à se dérober. Après une heure d'affrontement, les voici qui battent en retraite. Imprudents, les Teutoniques se lancent à leur poursuite. Ils étaient pourtant avertis de la ruse habituelle, celle de la fausse fuite, destinée à attirer l'ennemi dans un piège. Comment ont-ils pu l'oublier ? Leurs rangs rompus sont alors facilement encerclés et anéantis. Pendant ce temps, une mêlée sanglante met aux prises le reste des combattants. Les rares chroniques de la bataille évoquent le bruit, la poussière, la confusion. L'ordre croit à la victoire lorsqu'il bouscule le centre polonais et s'empare de la bannière de Cracovie, le meilleur corps d'armée polonais. Résonne alors sur la plaine son chant de triomphe, *Christ ist erstanden* (« Christ est ressuscité »).

NAISSANCE D'UNE NATION
Ladislas Jagellon, roi de Pologne converti au catholicisme grâce à sa femme, s'impose sur le champ de bataille comme le grand acteur de l'Europe de l'Est. • La Bataille de Tannenberg, *de Jan Matejko (1878) ; au centre, le roi polonais se saisit de la bannière teutonique ; à g., le maître de l'ordre.*

MICHAL FLUDRA TRAVELALAMY STOCK PHOTO/PHOTO12

HOMMES DE FER
En 1420, Nicolas Traba, le chancelier de Jagellon, fait de la date de la victoire la première fête nationale polonaise. Aujourd'hui encore, les reconstituteurs – polonais et lituaniens – continuent de célébrer l'événement.

Mais Jagellon lance ses réserves dans la mêlée. Sentant le danger, Ulrich de Jungingen tente, par trois fois, de créer une brèche. À la troisième charge, il tombe, tué par une main anonyme. Avec lui meurent la plupart des dignitaires de l'ordre ainsi qu'une grande partie des chevaliers. Jagellon veut se battre, mais ses officiers l'en empêchent. Le temps n'est plus, côté polonais, aux mentalités médiévales du roi chevalier. Commence alors la fuite éperdue des vaincus, poursuivis jusque tard dans la nuit. Malheur à ceux que l'on rattrape : ils sont abattus sur place. Un dernier carré résiste, abrité derrière les chariots, là où le grand maître avait placé sa tente. Ses défenseurs sont tués un à un. Des récits populaires parlèrent plus tard des rivières de sang coulant par la plaine. Plus prosaïque, le chroniqueur polonais Jan Dlugosz, qui écrit cinquante ans après les faits, évoque seulement des tonneaux de vin mis en perce par les vainqueurs…

Trois jours passent à reprendre des forces. Jagellon et Witold marchent ensuite vers Marienburg. Mais l'immense citadelle résiste deux mois durant. Lassés, les assiégeants s'en retournent. Dans les cathédrales de Vilnius et de Cracovie, on expose, en un somptueux trophée, les dizaines de bannières prises à l'ordre sur le champ de bataille. Victoire immense ; victoire inachevée. La résistance de Marienburg et les réserves dont dispose malgré tout l'ordre aboutissent à une paix de compromis, signée le 1er février 1411 à Thorn. À terme, les conséquences sont plus graves. L'ordre a perdu beaucoup : son prestige, des combattants expérimentés, de nombreux chevaux. Surtout, il n'arrive pas à faire valoir sa légitimité, malgré les crimes commis par les Mongols. Ses lettrés sont loin de valoir ceux du roi de Pologne et, au concile de Constance (1414-1418), il perd la partie juridique et diplomatique. La bataille de Grunwald est bien un tournant historique majeur. En 1420, le chancelier de Jagellon, Nicolas Traba, en fit la première fête nationale polonaise. ■

Pays Baltes, le glaive et la croix

FIN DE L'ORDRE, NAISSANCE D'UN PAYS

Les Teutoniques peinent à s'imposer devant leurs adversaires. Devenu vassal du roi de Pologne, Albert de Brandebourg, le grand maître, se sécularise et devient luthérien, marié et… duc de Prusse !

PAR **LOÏC CHOLLET**

Le dernier grand maître de l'ordre Teutonique est aussi le fondateur de l'État prussien. Albert de Hohenzollern, troisième fils du margrave Frédéric de Brandebourg-Ansbach et de Sophie, la fille du roi Casimir de Pologne, n'a que 21 ans quand il est élu à la fonction suprême (1511). Depuis son enfance, il est destiné à une carrière ecclésiastique. Son élection au grand magistrat de l'ordre Teutonique est négociée par son père et son frère aîné d'une part, et le frère du précédent grand maître d'autre part. L'empereur Maximilien en personne donne son accord.

L'élection d'Albert de Brandebourg, le plus jeune grand maître de toute l'histoire de l'ordre, se déroule dans un contexte très particulier. Depuis la fin des croisades baltes, les chevaliers Teutoniques sont en difficulté. Battus à plusieurs reprises par les Polonais et les Lituaniens, ils sont en butte aux revendications de leurs sujets, surtout en Prusse. Les riches villes marchandes, autant que la noblesse laïque, supportent de moins en moins la tutelle de moines-soldats dont la mission semble terminée.

Alors que la majorité des chevaliers viennent de la lointaine Allemagne, les hommes et les femmes nés en Prusse se considèrent comme les maîtres légitimes du pays. Censés vivres en célibataires, les Teutoniques ne peuvent faire souche et sont en quelque sorte considérés comme des étrangers par les élites locales. Entre 1454 et 1466, la guerre de Treize Ans oppose l'ordre à ses sujets révoltés et au roi de Pologne.

Victorieux, ce dernier impose la seconde paix de Thorn (1466) au grand maître Louis d'Erlichshausen, qui doit lâcher la majeure partie de la Prusse – Marienburg y compris – et, de surcroît, prêter serment d'allégeance. L'ordre devient vassal de la Couronne polonaise. Recentrés autour de Königsberg, les Teutoniques tentent de sauver ce qui peut l'être de leur position. Ainsi, le grand maître Jean de Tiefen souhaite trouver son successeur parmi les cadets des familles impériales, afin de resserrer les liens de l'ordre avec le Saint Empire. Le choix se porte sur Frédéric de Saxe, élu en 1498. Et c'est ce dernier qui suggère le nom d'Albert de Brandebourg avant de mourir, en 1510.

LES CONSEILS D'UN CERTAIN LUTHER

Lorsque Albert arrive à Königsberg, la ville ressemble plus à la cour d'une principauté qu'au siège d'un ordre monastique. La corporation teutonique s'est progressivement sécularisée. Les conseillers laïcs emmenés par Frédéric de Saxe ont pris le pas sur les dignitaires de l'ordre. Sous le magistrat d'Albert, la tendance se confirme. Par exemple, l'un de ses diplomates ajoute des dépenses pour des filles et des jeux de hasard sur ses notes de frais, ce que le grand maître accepte sans sourciller. Il se soucie moins de restaurer la morale que la gloire de l'ordre…

À peine élu, le Hohenzollern tente de revenir au statut d'avant 1466 en utilisant la diplomatie puis la guerre. Ses troupes affrontent la Pologne entre 1520 et 1521… pour connaître un nouvel échec. Qu'à cela ne tienne, Albert voyage auprès des dynastes européens pour créer des alliances. C'est ainsi que son chemin croise celui de Martin Luther, ancien moine devenu le fer de lance d'une ambitieuse réforme ecclésiastique. L'homme est écouté parmi la noblesse et protégé par le puissant Frédéric III, Électeur de Saxe. En 1523 puis en 1524, le grand maître se rend à Wittemberg, centre intellectuel de la

RUE DES ARCHIVES/RDA

INTRONISÉ
Bien que catholique, le roi de Pologne Sigismond Ier permet à son nouveau vassal d'introduire des prédicateurs luthériens sur ses terres, au grand dam des chevaliers de l'ordre demeurés catholiques. Pis, l'histoire se renouvellera en Livonie : l'empire balte des Teutoniques n'est plus.

Réforme. Il y rencontre Luther et une correspondance s'établit entre les deux hommes. Le théologien suggère à son interlocuteur de supprimer purement et simplement l'ordre Teutonique, institution qu'il juge respectable mais n'ayant plus de raison d'être.

Convaincu, le Hohenzollern abandonne sa fonction de grand maître, invite ses chevaliers à rompre leurs vœux et autorise des prédicateurs réformés à prêcher sur ses terres. Le 5 avril 1525, il prête hommage au roi Sigismond Ier de Pologne, qui le fait duc de Prusse. Devenu un prince territorial laïc, Albert prend femme et sécularise les possessions de l'ordre. Plusieurs de ses hommes suivent son exemple et rejoignent l'aristocratie laïque prussienne. En transformant l'État teutonique en une principauté héréditaire, il résout ainsi l'équation posée par un ordre religieux militaire privé de voisins infidèles à combattre. Il meurt en 1568. Le duché protestant de Prusse restera sous suzeraineté polonaise jusqu'en 1657, date à laquelle Frédéric de Hohenzollern, duc de Prusse et margrave de Brandebourg, se détachera de la Pologne. Ses possessions forment le cœur du futur royaume de Prusse, tenu par la même famille de Hohenzollern jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale.

Les chevaliers restés fidèles à l'ordre et à la foi catholique dénoncent la « trahison » du grand maître. Réfugiés auprès de leurs frères d'Allemagne, ils tentent de récupérer les possessions prussiennes de l'ordre par la voie juridique, sans succès. Le maître de Livonie, Gothard Kettler, prend le même chemin qu'Albert. En 1548, le tsar Ivan le Terrible le menace. Ce n'est qu'avec l'intervention de la Pologne, de la Lituanie, du Danemark et de la Suède que l'autocrate recule. Espérant sauver ce qui peut l'être, Kettler accepte à son tour la Réforme luthérienne et prend le titre de duc de Courlande et de Semigalle (1561). Les provinces du sud de la Livonie deviennent un État héréditaire vassal de la Lituanie. Le reste de la Livonie passe également sous suzeraineté polono-lituanienne avant d'être conquis par la Suède en 1621. C'en est fini de l'empire balte de l'ordre Teutonique. ■

L'INVITÉ DU SPÉCIAL
THIERRY DE BEAUMONT-BEYNAC

Voici l'occasion, pour le président de l'Association française des membres de l'ordre souverain de Malte, de rappeler le rôle et l'action des hommes – et des femmes – du plus ancien organisme caritatif au monde.

PROPOS RECUEILLIS PAR **JOËLLE CHEVÉ**

HISTORIA – En quoi l'ordre de Malte est-il souverain ?

T. DE BEAUMONT-BEYNAC – Il est souverain en ce qu'il se gouverne seul, sans dépendre d'un État. Dès 1113, le pape Pascal II a reconnu les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem comme un ordre religieux qui ne relevait que de lui-même (non des évêques) et libre de se gérer et d'élire ses supérieurs. En plus de sa souveraineté fonctionnelle, il a joui d'une souveraineté territoriale à Rhodes (1310-1523), puis à Malte (1530-1798). Il est actuellement un sujet de droit public international qui entretient des relations diplomatiques avec 109 États. Il dispose en outre d'un siège d'observateur permanent auprès de l'Organisation des Nations unies et de ses agences – OMS, Unesco, FAO…

Il se définit comme « un ordre religieux laïque, traditionnellement militaire, chevaleresque et nobiliaire »…

Il est composé de laïques et, à sa tête seulement, de frères – et non de prêtres – qui ont prononcé les trois vœux (obéissance, pauvreté et chasteté). Les autres adjectifs se réfèrent à son histoire et à ses traditions. En Europe, la majorité des membres provient de l'aristocratie, mais pas dans le reste du monde. En revanche, tous sont catholiques et engagés dans ses œuvres.

Vous êtes le descendant d'un très ancien lignage. Est-ce la raison de votre entrée dans cet ordre ?

Ce qui m'a motivé a plutôt été l'engagement au service des malades et des plus faibles, dans un éclairage de foi catholique. Le fait de m'inscrire dans la longue liste des membres de ma famille ayant appartenu à l'ordre était secondaire.

Quel est votre rôle ?

Après avoir été bénévole, j'ai eu des responsabilités départementales puis nationales, président des Œuvres françaises et de l'Association française des membres de l'ordre. Mais j'ai accepté ces fonctions, naturellement toutes bénévoles, dans le respect de l'engagement de service que j'ai pris lorsque je suis entré dans l'ordre, à 23 ans. Le président, avec son conseil, fait appliquer les grandes règles et les directives de l'Ordre souverain, installé à Rome. Il veille au respect des engagements de service de ses membres et, avec le chapelain général de l'association, à ce que leurs actions soient nourries de leur foi.

Comment se déploient les œuvres ?

Actives dans 120 pays, elles sont réalisées par 48 associations nationales et six grands prieurés. Chaque entité agit sur son territoire, mais peut se voir confier la coordination des œuvres dans certains pays. Ainsi les Œuvres françaises sont très présentes dans les pays francophones d'Afrique, au Proche-Orient et en Asie du Sud-Est. Une présence renforcée par la création de Malteser International, pour les interventions d'urgence et de post-urgence lors de catastrophes naturelles ou de conflits. Toutes ces actions sont menées sans considération d'origine, de religion ou d'âge, mais en prenant en charge les personnes comme des enfants de Dieu, dans le respect de leur composante tant spirituelle que physique.

L'ordre de Malte dispose-t-il d'une influence politique ?

Neutre, impartial, il est parfois sollicité pour intervenir comme « passerelle » entre

GUSTAV HUNGARIA/MALTESER INTERNATIONAL

des parties en tension ou en conflit. Mais ce n'est pas du tout son rôle d'avoir une influence politique.

Une grave crise a secoué l'ordre en 2016. De quoi s'agissait-il ?

Les turbulences entre l'ordre et le Saint-Siège provenaient de différences de sensibilités entre le saint-père et le grand maître. Ce dernier, Fra' Matthew Festing, a présenté sa démission au Souverain Conseil de l'ordre, qui l'a acceptée, et en a informé le pape François en tant que supérieur religieux. L'ordre a ensuite lancé une grande réflexion afin de modifier sa charte constitutionnelle et son code pour les adapter, notamment, aux évolutions du droit canon. Le saint-père l'a approuvé et a nommé un représentant personnel pour l'accompagner sur les thèmes concernant l'Église.

Les chevaliers français ont toujours été nombreux, mais plus aucun grand maître originaire de notre pays n'a été élu depuis la fin du XVIII^e^ siècle ? Pourquoi ?

Les Français ont été effectivement les plus nombreux sous l'Ancien Régime. Mais, avec la Révolution, les territoires de l'ordre ont été nationalisés, et ses membres dispersés. Il a fallu attendre 1987 pour que de nouveau un membre français devienne profès, c'est-à-dire prononce ses vœux de religion, indispensables pour être élu grand maître.

Quelle place occupent les femmes au sein de l'ordre ?

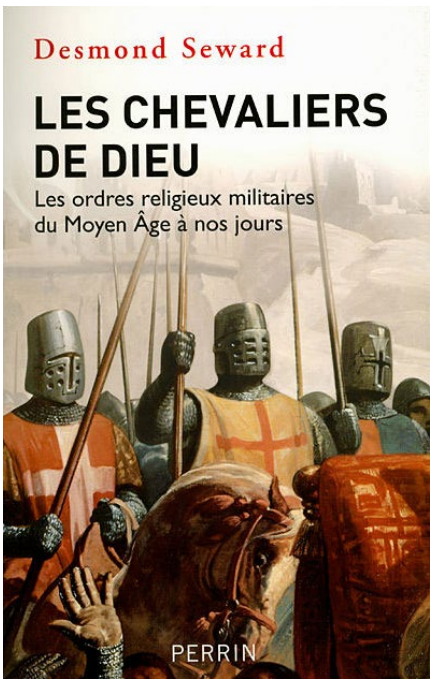
Il y a eu des religieuses chez les Hospitaliers dès le Moyen Âge. Plusieurs ont même été canonisées, comme la Française sainte Fleur. Deux monastères, en Espagne et à Malte, abritent encore quelques religieuses qui se rattachent à la tradition de l'ordre. Dès le XIX^e^ siècle, des dames ont été admises, sans prononcer de vœux. Actuellement, elles constituent plus de 10 % des membres et, exception faite des vœux de religion, ont accès aux mêmes responsabilités que les chevaliers. Certaines sont même élues à la présidence de leur association nationale.

L'ordre de Malte est l'héritier de l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, fondé en 1048. Comment expliquez-vous sa longévité ?

Il n'est pas « l'héritier », il « est » l'ordre hospitalier de Saint-Jean-de-Jérusalem et son nom officiel est « ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, dit de Rhodes, dit de Malte ». À la différence des ordres militaires créés après lui, tels le Temple ou Saint-Lazare, qui n'avaient plus la même utilité après leur départ de Terre sainte, il a maintenu son charisme hospitalier, car le service des pauvres et des malades est, toujours et partout, d'une brûlante actualité ! ■

Site web de l'association :
https://www.ordredemaltefrance.org

LIVRES PAR VÉRONIQUE DUMAS

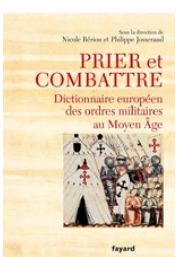


Synthèse

L'ÉPOPÉE DES COMBATTANTS DU CHRIST

Spécialiste de l'histoire de France et de l'histoire du Royaume-Uni, Desmond Seward est membre de l'ordre hospitalier souverain et militaire de Saint-Jean-de-Jérusalem, de Rhodes et de Malte, plus connu sous le nom d'ordre de Malte et toujours actif depuis sa création. Son ouvrage, publié pour la première fois en 1972 et traduit en français en 2008, retrace l'histoire des ordres militaires, de leur fondation à l'époque contemporaine. Les Templiers, les Hospitaliers, les chevaliers teutoniques, les *caballeros* des ordres espagnols de Santiago, de Calatrava et d'Alcántara, à la tête de la Reconquista au Moyen Âge, sont tous des soldats du Christ, inspirés par la même foi. En dépit de leurs œuvres et de leurs innombrables actes héroïques, ils n'ont pas toujours recueilli les lauriers de leur renommée. Un paradoxe que l'auteur attribue en partie à la nature décalée, voire contradictoire, de ces moines guerriers. Pour Seward, la pérennité de certains de ces ordres, voire leur réapparition, comme celle de l'ordre Teutonique, réinstallé en Autriche après la Seconde Guerre mondiale, est liée au strict maintien de leurs traditions et à leur caractère foncièrement aristocratique.

■ **Les Chevaliers de Dieu. Les ordres religieux militaires du Moyen Âge à nos jours,** de Desmond Seward *(Perrin, 384 p., 22,50 euros).*

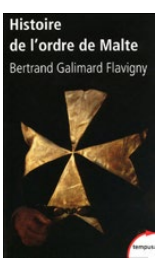


Dictionnaire

LOIN DES STÉRÉOTYPES

Plus de 200 contributeurs issus de près de 25 pays ont rédigé les 1 120 entrées permettant d'embrasser le vaste univers des ordres militaires européens médiévaux. Introduite par le médiéviste Alain Demurger, cette somme unique par son exhaustivité en aborde les paramètres religieux, militaires, politiques et architecturaux, et rompt avec nombre d'idées reçues.

■ **Prier et combattre. Dictionnaire européen des ordres militaires au Moyen Âge,** sous la direction de Nicole Bériou et Philippe Josserand *(Fayard, 1 030 p., 182,60 euros).*



Ordre de Malte

INSTITUTION SÉCULAIRE

Du début du XIe siècle à nos jours, voici l'histoire du célèbre ordre de Malte, qui continue d'assurer aujourd'hui une œuvre humanitaire d'envergure «sans distinction de religion, d'origine ou d'âge». Écrivain, journaliste et capitaine de frégate de réserve, Bertrand Galimard Flavigny est l'un des meilleurs spécialistes du sujet et a grandement contribué à faire connaître cette prestigieuse institution. Un ouvrage de référence.

■ **Histoire de l'ordre de Malte,** de Bertrand Galimard Flavigny (Perrin, «Tempus», 444 p., 10,50 euros).

Croisades baltes

MESSIRE ! UN PAÏEN !

Les croisades contre les «Sarrasins» de la Baltique, les derniers païens d'Europe, ont mobilisé des chevaliers de toute l'Europe. Elles se sont accompagnées d'un réel intérêt pour les mœurs et la spiritualité des Baltes, et marquent l'ébauche de la formation d'une culture européenne, révélée ici par l'étude de récits littéraires français et anglais écrits entr le XIIe et le XVe siècle.

■ **Les Sarrasins du Nord,** de Loïc Chollet *(Éditions Alphil, 544 p., 33 euros).*

Documentaire

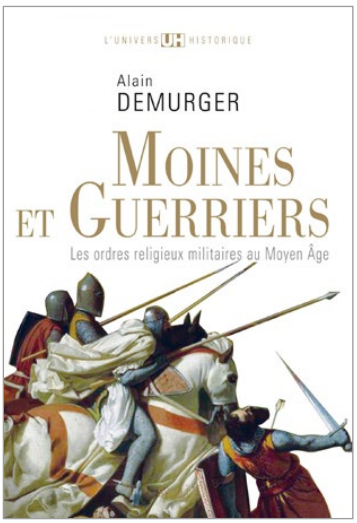
LA BIBLE DU TEMPLE

Voici, rassemblées en un volume, toutes les informations ayant trait aux Templiers recueillies dans les procédures les mettant en cause, de la grande rafle du vendredi 13 octobre 1307 à la fin de l'ordre, en 1312. Cette mine de documentation inestimable sur l'organisation de l'ordre redonne vie aux 2 336 sergents, chapelains, chevaliers recensés, à leurs parcours et, entre les lignes, au calvaire de la plupart d'entre eux lors de leurs interrogatoires.

■ **Le Peuple templier : 1307-1312,** d'Alain Demurger (CNRS éditions, 564 p., 39 euros).

Moyen Âge

FRÈRES ET SOLDATS



Les ordres religieux militaires – à ne pas confondre avec des ordres de chevalerie – «réconcilient la méditation et l'action», comme l'écrit Alain Demurger. Cette remarquable synthèse consacrée à leur apparition, leur développement et leur déclin, du début du XII[e] siècle à 1530, année de l'installation à Malte des Hospitaliers chassés de Rhodes par les Ottomans, leur redonne justement toute leur spécificité. Les frères doivent être reconnaissables au premier coup d'œil. Ici, l'habit fait bien le moine et indique l'appartenance à un ordre. Le premier d'entre eux est le Temple, fondé en 1120 à Jérusalem pour assurer la défense des pèlerins s'y rendant. L'auteur souligne le caractère novateur de cette expérience née de la croisade et de l'évolution de la société occidentale. Après la disparition des Templiers, les autres chevaliers du Christ vont devoir s'adapter à l'instauration de l'État moderne, et l'auteur explique les raisons de cette mutation, son contexte historique et les nombreuses difficultés rencontrées.

■ **Moines et guerriers,** d'Alain Demurger *(Seuil, coll. « L'univers historique », 406 p., 24 euros).*

BIBLIOGRAPHIE

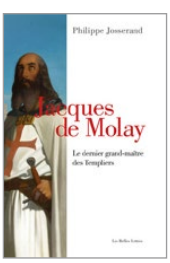
LES TEMPLIERS : LEUR FAUX TRÉSOR, LEUR VRAIE PUISSANCE. LA VÉRITÉ SUR LE PLUS FASCINANT DES ORDRES MILITAIRES ET RELIGIEUX, de Xavier Hélary *(Pocket, 2019).*

THE CONVERSION OF LITHUANIA : FROM PAGAN BARBARIANS TO LATE MEDIEVAL CHRISTIANS, de Darius Baronas et S. C. Rowell *(Institute of Lithuanian Literature and Folklore, Vilnius, 2015).*

LES CHEVALIERS TEUTONIQUES, de Sylvain Gouguenheim *(Tallandier, « Texto », 2013).*

LIVONIA, RUS' AND THE BALTIC CRUSADES IN THE THIRTEENTH C., d'Anti Selart *(Leyden, 2014).*

THE LATER CRUSADES : FROM LYON TO ALCAZAR, de Norman Housley *(Oxford University Press, 1992).*



Biographie

VÉRITÉ SUR UN HÉROS MAUDIT

Jacques de Molay est le seul grand maître du Temple à être passé à la postérité, immortalisé en particulier par la série *Les Rois maudits* de Maurice Druon. Mais cette célébrité livresque puis cathodique a fini par repousser dans l'ombre sa personnalité. Philippe Josserand, en étudiant son parcours et ses engagements jusqu'au sacrifice suprême, rend justice à ce dignitaire. Lorsque la réalité dépasse le mythe.

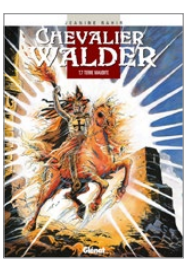
■ **Jacques de Molay,** de Philippe Josserand *(Les Belles Lettres, 592 p., 26,90 euros).*

Guide

PATRIMOINE ARCHITECTURAL

Jusqu'à leur dissolution, les Templiers ont édifié en France des milliers de commanderies, tenant du monastère et de l'exploitation agricole, ainsi que des villages. Leurs anciennes localisations et parfois leurs bâtiments, encore en bon état pour certains, sont présentés, région par région, dans ce beau livre illustré de plus de 200 photos.

■ **Commanderies et villages templiers en France,** de B. Crochet et T. Perrin *(Ouest France, « Itinéraires de découvertes », 144 p., 16,50 euros).*

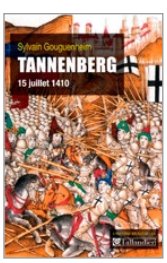


BD historique

ENFER ET DAMNATION CHEZ LES TEUTONIQUES

Dessinatrice et scénariste belge, Jeanine Rahir est l'une des rares femmes à s'être imposée dans l'univers de la BD historique avec sa série épique *Chevalier Walder*, qui met en scène la destinée tourmentée d'un chevalier de l'ordre Teutonique. Ayant cédé ses terres à sa congrégation, il entreprend dans ce dernier volume de reconstruire le château de ses ancêtres, réduit en cendres par les Prussiens.

■ **Chevalier Walder ; septième et dernier tome : Terre maudite,** de Jeanine Rahir *(Glénat, « Vécu », 48 p., 10,95 euros).*



Confrontation

UNE BATAILLE ANCRÉE DANS LES MÉMOIRES

Professeur d'histoire médiévale, Sylvain Gouguenheim, notamment auteur des *Chevaliers teutoniques* (Tallandier, 2007), revient sur le sanglant coup d'arrêt porté par la Pologne chrétienne et la Lituanie païenne à l'ordre Teutonique. Cette bataille, qui sonna le glas de l'invincibilité teutonique, a été un enjeu mémoriel entre la Pologne, la Lituanie et l'Allemagne en 1914, 1945 – et aujourd'hui.

■ **Tannenberg : 15 juillet 1410,** de Sylvain Gouguenheim *(Tallandier, « L'histoire en batailles », 262 p., 19 euros).*

LES ÉGLISES RUPESTRES D'ÉTHIOPIE

Creusés à flanc de falaise entre le VI^e^ et le XIV^e^ siècle par les premiers chrétiens, ces sanctuaires assidûment fréquentés par leurs fidèles sont restés inconnus du reste du monde pendant des siècles. Inventoriés dans les années 1960, ils se présentent aujourd'hui dans leur splendeur originelle.

PHOTOGRAPHIES : **OLIVIER GRÜNEWALD** ; TEXTES : **BERNADETTE GILBERTAS**

84 PANORAMA
Abune Yemata Guh : le jeu dit de l'ascension
Abune Abraham : entre ciel et terre
Gebré Michael : beauté divine !

90 VISITE GUIDÉE
Une foi à creuser les montagnes

96 PARTIR
Des conseils pratiques pour préparer votre voyage

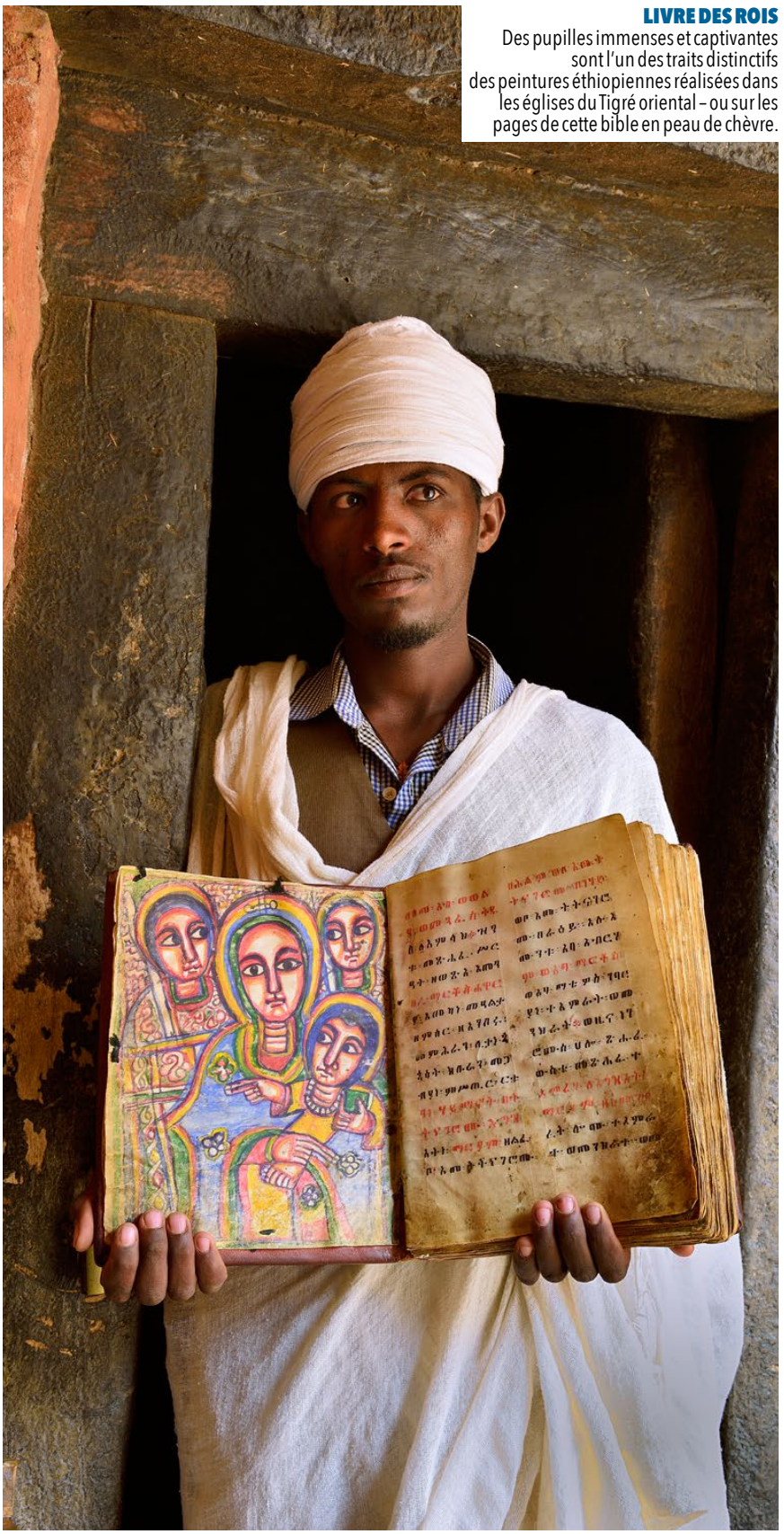
Anfractuosité donnant accès à l'église d'Abune Yemata Guh (Tigré, nord-est de l'Éthiopie).

ABUNE YEMATA GUH : LE JEU DIT DE L'ASCENSION

Pour y accéder, on s'engage pieds nus, par respect pour la montagne sacrée, dans un passage d'escalade aérien sur une vire rocheuse inclinée à 200 m au-dessus du vide…

ILLUMINATION
La lumière qui se déverse par l'unique ouverture ricoche sur les parois et révèle des fresques remarquables, peintes à même la roche. Ses deux coupoles représentent l'une les saints syriens, et l'autre les Apôtres.

LIVRE DES ROIS
Des pupilles immenses et captivantes sont l'un des traits distinctifs des peintures éthiopiennes réalisées dans les églises du Tigré oriental – ou sur les pages de cette bible en peau de chèvre.



ERMITAGE L'église fut dédiée, dès le XIVe siècle, à Abune Abraham, le père d'une grande famille retiré de la vie sociale à la mort de sa femme. Il est le fondateur de nombreuses communautés monastiques.

ABUNE ABRAHAM : ENTRE CIEL ET TERRE

Connue aussi sous le nom de Debré Tsion, elle est située au bord d'une falaise verticale à laquelle mène un chemin abrupt.

CERCLE SOLAIRE Au milieu du riche décor de la nef principale, un prêtre déplie avec une grande délicatesse un éventail de cuir où sont représentés saints et archanges entourant la Vierge Marie. Celui-ci daterait, comme l'église, du XIVe siècle.

VOÛTE CÉLESTE
D'innombrables croix ont été gravées sur la coupole d'une chapelle ronde taillée à l'est de l'église principale, autour de laquelle circule un tunnel donnant accès à des grottes habitées depuis toujours par des moines.

RÈGLE D'OR L'église rupestre, de forme basilicale, composée de trois nefs, érigée de nombreux piliers, est entièrement recouverte de fresques réalisées avec une surprenante association de bleu turquoise et de jaune éclatant.

GEBRÉ MICHAEL : BEAUTÉ DIVINE !

Une magnifique excursion à travers un dédale d'à-pics et d'aiguilles rocheuses mène les visiteurs à cet édifice creusé dans une paroi à 450 m au-dessus du vide.

ARCS DE TRIOMPHE Les fresques, où se déroulent les scènes naïves et stylisées de la vie religieuse, sont régulièrement ravivées par les prêtres, qui les interprètent selon leurs propres critères, d'où leur étonnante fraîcheur.

La sculpture figurative étant bannie à l'époque de sa construction, la ferveur des fidèles chrétiens en Éthiopie a eu pour support la peinture

UNE FOI À CREUSER LES MONTAGNES

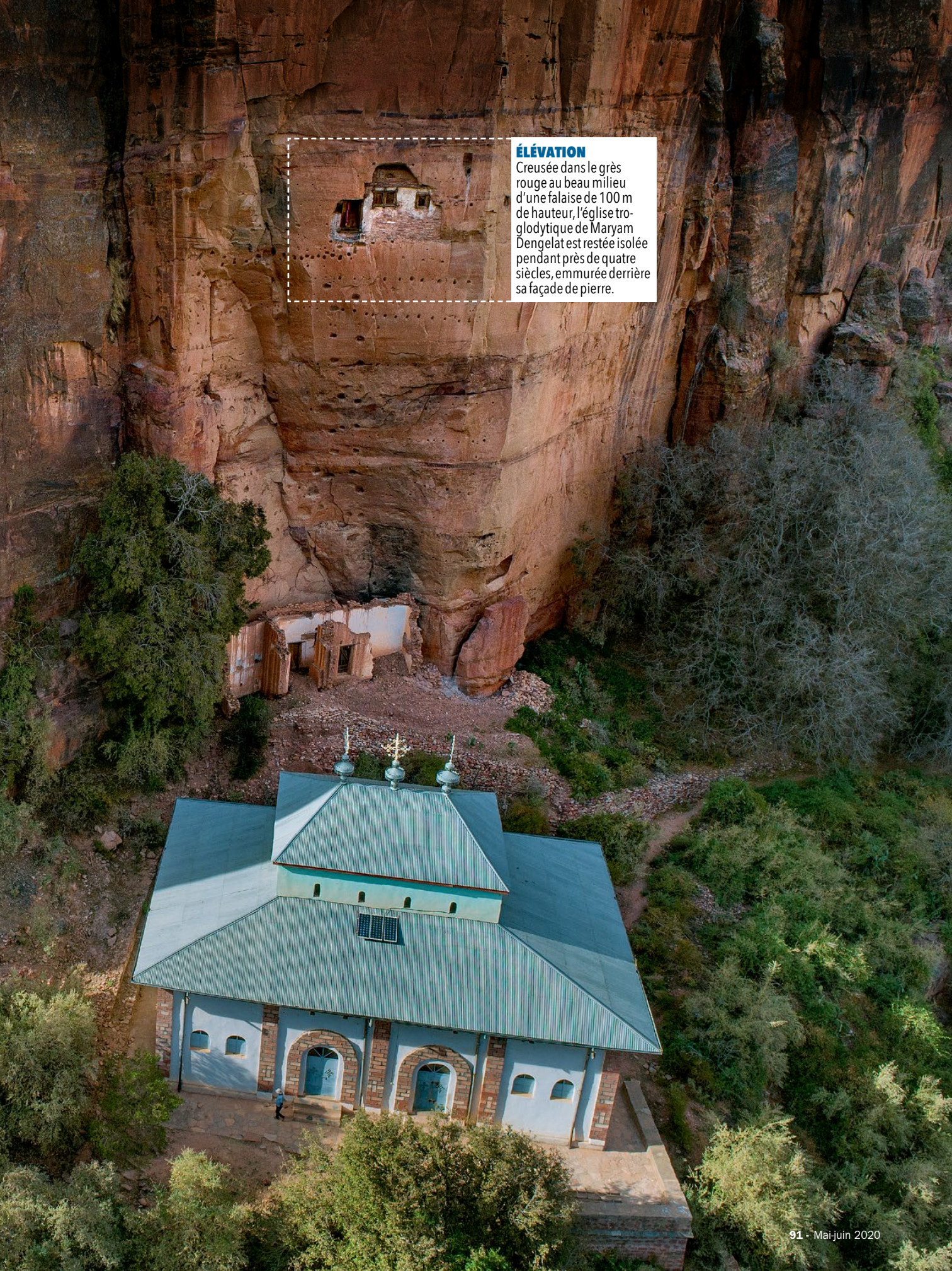
LES ÉTHIOPIENS ONT BÂTI PLUS DE 200 ÉGLISES TROGLODYTIQUES DANS LES FALAISES DU TIGRÉ. IL ÉTAIT DIT QUE CELLE DE MARYAM DENGELAT OUVRIRAIT DE NOUVEAU SA PORTE APRÈS QUATRE SIÈCLES D'OUBLI… RÉCIT D'UNE PROPHÉTIE.

La piste sur laquelle cheminent les villageois au milieu des chèvres et des moutons s'arrête ici, au cœur du massif de l'Agamé, magnifique décor de western surmonté de falaises rouges et de sommets tabulaires. Dans la vallée soulignée de terrasses en pierres sèches, le blé, l'orge et le teff [graminée cultivée comme céréale, NDLR] ont mûri. Émergeant d'un océan d'épis, les femmes, serpes à la main, s'interpellent. Rires et cris des enfants perchés dans les arbres, braiement d'un âne dont les flancs rebondis font danser des chargements de bois et de bidons d'eau. Pas d'électricité ni d'eau courante dans les fermes disséminées au milieu des parcelles lilliputiennes : le temps s'est figé depuis si longtemps au-dessus de la vallée de Dengelat. Plus haut, au milieu des éboulis, un homme drapé de blanc serpente entre euphorbes, cactus géants, oliviers et plantes odoriférantes. Il s'immobilise et contemple l'imposante falaise. Enfouie au milieu de cette paroi de plus de 100 mètres de hauteur, une église troglodyte veille sur ces scènes bibliques.

INVISIBLES À L'ŒIL NU

Maryam Dengelat est l'un de ces édifices orthodoxes façonnés par la main des premiers chrétiens entre le VI^e^ et le XIV^e^ siècle au plus profond des montagnes de l'Abyssinie, dans le nord de l'Éthiopie ; pas moins de 200, dit-on, creusés à la pointe d'aiguilles acérées, à flanc de vallée, invisibles à l'œil nu, repérables parfois par une simple porte de bois ou dotés d'une façade de pierre quand un éboulement ou un séisme a eu raison d'un pan de falaise. Difficile d'imaginer que derrière l'âpreté minérale des paysages et la rusticité de ces antres troglodytes se cachent des églises édifiées sur un plan basilical, dotées d'une abside, de nefs, de piliers taillés en forme de croix grecque, d'arcs en plein cintre décorés de fresques multicolores évoquant les épisodes de la Bible et la vie des saints éthiopiens. Des lieux connus depuis toujours, disent les Tigréens.

C'est l'ecclésiastique de la mission catholique d'Adigrat Abba Tawalde Madhin Yosef qui révéla leur existence au début des années 1960. Isolée pendant la guerre d'indépendance (1961-1991) et prolongée par un conflit frontalier larvé avec sa voisine toute proche l'Érythrée, la forteresse naturelle que dresse l'Abyssinie au-dessus du grand rift africain est restée isolée jusqu'à la construction des premières routes, il y a une cinquantaine d'années. ›››



ÉLÉVATION
Creusée dans le grès rouge au beau milieu d'une falaise de 100 m de hauteur, l'église troglodytique de Maryam Dengelat est restée isolée pendant près de quatre siècles, emmurée derrière sa façade de pierre.

PINCEAUX DE LUMIÈRE
Orientée vers le soleil levant, la nef centrale est illuminée par deux petites fenêtres. Le sol est recouvert d'un tapis de 70 à 80 cm de fientes accumulées par des générations d'oiseaux.

SÉPULCRES
Une fois le guano dégagé – près de 5 t ont été descendues au pied de la falaise –, le sol rocheux de l'église apparaît, creusé de quatre tombes, dont l'une contient étoffes, objets et ossements humains.

››› Ces sanctuaires reçoivent depuis quelques années la visite de touristes prêts à s'enfoncer dans les gorges du massif de la Gueralta et, pour les plus aguerris, à gravir pieds nus – par respect pour la montagne sacrée –, mais avec parfois une corde, des ressauts de falaise. Il leur faut parfois suivre une sente étroite taillée dans la roche, perchée à 300 mètres au-dessus du vide, le souffle coupé par l'appréhension et la beauté du lieu, avant d'être accueillis par un prêtre qui leur ouvrira la porte de Débré Tsion, d'Abuné Gebré Michael, de Yemata Guh, Maryam Korkor et bien d'autres merveilles.

Quand furent creusées les églises rupestres du Tigré ? Qui étaient ces concepteurs capables d'évider la montagne et d'en faire surgir les courbes harmonieuses des chapiteaux ? Quels outils furent utilisés pour sculpter ces palais ? L'absence de documents, le travail de l'érosion, des éboulements de falaise et probablement de longs moments d'abandon ont effacé les réponses – hormis celle des prêtres. Pour ces gardiens des lieux, Dieu seul est à l'origine des églises ; Dieu, qui envoya un message aux hommes et leur ordonna de révéler sa demeure enfouie dans la roche. « On ne sait rien de ces architectes, sculpteurs et peintres », confirme Luigi Cantamessa, philosophe, historien passionné par l'art religieux et la culture de l'Éthiopie. Seul un savoir-faire poussé a permis la réalisation d'églises aussi élaborées dans des conditions aussi difficiles.

DANS LA LIGNÉE DE PETRA

Les études historiques et archéologiques s'accordent à lier leur existence aux rites funéraires de l'Antiquité et à échelonner leur excavation entre le VI^e^ et le XIV^e^ siècle. Seule certitude, les bâtisseurs de l'époque avaient une excellente connaissance de la nature des sols, tout comme ceux qui, cinq siècles auparavant, conçurent Petra (Jordanie). Des architectes venus du Proche-Orient pour bâtir des édifices troglodytiques ? Une hypothèse à laquelle Luigi Cantamessa pourrait adhérer, puisque « l'excavation des premières églises a débuté au moment où Petra fut abandonnée à la suite d'un tremblement de terre ». Depuis qu'il a posé ses valises en Éthiopie, ce Piémontais a amassé une masse impressionnante d'informations sur les sites troglodytes. En passionné, il n'a cessé de

AU NOM DES PÈRES
Les peintures marouflées sur les murs et le pilier présentent les saints syriens, pères fondateurs de l'Église éthiopienne. Au fond, une ouverture en forme de croix grecque éclaire le saint des saints.

scruter les paysages, de tendre l'oreille dans les villages, questionnant prêtres et moines dans l'espoir de découvrir des indices sur ces édifices. Il y a un peu plus d'un an, un universitaire, Hagos Gebremariam, ayant eu vent de ses recherches, lui parle de Maryam Dengelat, murée dans le grès du massif de l'Agamé, dans le nord-ouest de la Gueralta, une église dédiée à la Vierge

Historiens et archéologues échelonnent l'excavation de ces églises entre le VI^e^ et le XIV^e^ siècle

et inaccessible depuis quatre cents ans à la suite de deux éboulements. Luigi n'a qu'une obsession : rouvrir Maryam Dengelat. Début mars 2019, Giorgio Malluci et sa compagne, Elizabetta Galli, tous deux instructeurs au Club alpin italien et membres actifs de l'association Mountain Wilderness, répondent à l'appel de leur ami. Trois semaines durant, ils progresseront, mètre après mètre, suspendus dans le vide, un perforateur en main pour fixer dans la roche les fers à béton et les pitons d'une *via ferrata* qui va enfin permettre d'accéder à la petite porte de bois fichée au milieu d'un mur de pierre probablement érigé dans le courant du XVI^e^ siècle. Malgré l'inconfort, l'effort physique, la mauvaise qualité de la roche, les orages et les pauses dictées par les prières, Giorgio finit par atteindre le palier de l'église, sous le regard ébahi des villageois.

Le 24 mars, le prêtre orthodoxe Haftey Araya s'agrippe au chambranle de l'église. Il s'échine sur la porte et disparaît, happé par la falaise. Revêtu d'une robe brodée, croix orthodoxe et encensoir en main, il réapparaît quelques minutes plus tard sous les vivats de la foule en contrebas. Par la voix de l'éparque Melake Genet Yitbarek, haut dignitaire religieux venu célébrer l'ouverture de l'église, la prophétie de Maryam Dengelat s'élève dans l'air : « Ces messieurs sont venus de très loin aider notre religion. Ils ont voyagé par terre et par mer. La prophétie l'avait annoncé. Ils ont grimpé sur notre montagne, comme les abeilles volent vers leur ruche, et défié le grand danger. Notre église est restée fermée pendant des siècles, mais aujourd'hui Marie a demandé à son Fils de les aider à atteindre l'église et à ouvrir sa porte. Nous devons les remercier et prier pour eux. »

« Plus question d'abandonner Maryam Dengelat », avait promis Luigi Cantamessa à la communauté religieuse, lors de la cérémonie d'ouverture. Son opiniâtreté a fini par payer. Grâce au soutien de ses amis, à une campagne de financement partici- ›››

›››patif réussie, une poignée de bénévoles français débarque six mois plus tard. Parmi eux, Olivier Grunewald, photographe et alpiniste amoureux de l'Éthiopie, et Stéphane Trannoy, cordiste professionnel, venus renforcer la sécurité de l'accès à Maryam Dengelat et nettoyer l'intérieur de l'édifice. Trois jours durant, ils se hissent dès l'aube le long de la falaise. Masqués et munis de pelles, ils s'attaquent à l'évacuation d'un tapis de 80 centimètres d'épaisseur de fientes accumulées par des générations d'oiseaux. Les religieux en renfort fouillent inlassablement le guano, dont ils extraient des poteries entières, des tessons d'une porcelaine originaire de Chine, de petites bibles de cuir enluminées. Orientée vers le soleil levant, la lumière atteint la nef centrale par une petite ouverture en forme de croix grecque, le saint des saints. Rendus vivants par les volutes de poussière dansant dans le clair-obscur, des saints hauts en couleur ceinturent le pilier central, des anges guerriers, un dragon terrassé par saint Georges s'alignent sur les parois rocheuses ; des peintures d'une étonnante fraîcheur marouflées sur la roche, conservées par une obscurité prolongée et l'absence d'encens pendant des siècles…

LES TABLES DE LA LOI

Soudain, l'un des prêtres pousse un cri. Il enveloppe un objet dans son étole blanche. Ses yeux brillants d'excitation révèlent l'importance de sa trouvaille : le tabot de Maryam Dengelat – réplique des Tables de la Loi, pierre remise à Moïse sur laquelle Dieu grava les dix commandements –, l'objet le plus sacré qui soit de l'Église éthiopienne, et sur lequel aucun profane n'est autorisé à porter le regard, vient d'émerger du guano et du silence !

Redescendus au pied de la falaise, les prêtres se sont précipités sur le mégaphone de l'église récente construite au pied de la paroi pour clamer la nouvelle à toute la vallée. Les fidèles quittent leurs champs et grimpent à l'assaut de la montagne célébrer la découverte. Hissé à son tour dans la chapelle, Luigi, suivi de Stephen Rickerby et Lisa Shekede, spécialistes en peintures murales *(lire l'entretien ci-contre)*, ne se lasse pas de contempler les fresques. « Ces églises-grottes excavées dans les parois et les sommets nous racontent l'histoire de la plus ancienne des nations chrétiennes après l'Arménie, raconte l'érudit. Au carrefour des grandes routes commerciales,

Le prêtre s'agrippe au chambranle de l'église et disparaît, croix orthodoxe et encensoir en main, happé par la falaise

LA FOI OU LES FOIES
Haftey Araya est le premier prêtre orthodoxe à mettre pied dans l'église depuis quatre siècles. Dégagé de la corde sur laquelle il a été hissé, il réapparaît dans sa tunique brodée, sous les youyous de la foule.

le haut plateau éthiopien a favorisé depuis la haute Antiquité la circulation des idées. L'évangélisation du pays a pris son essor entre le Ve et le VIe siècle, avec l'arrivée de nouveaux missionnaires du Proche-Orient, dont les "neuf saints syriens", considérés comme les pères fondateurs de l'Église éthiopienne. Ce sont eux qui illustrent nombre d'intérieurs d'églises et de monastères. » Et l'historien de s'enflammer : « Les fresques et les croix peintes sur les murs de cette église restée si longtemps inaccessible signent l'influence de l'iconographie vaticane. »

À l'époque où les Occidentaux œuvraient à la diffusion du catholicisme, profitant des routes commerciales vers le Moyen-Orient, la famille royale à la tête de l'État éthiopien se convertit au catholicisme. Alors accessible, Maryam Dengelat a dû prendre part à la guerre civile et religieuse qui sévit jusqu'à l'expulsion des jésuites en 1633 et au rétablissement du christianisme orthodoxe en religion nationale. La vallée fertile, drainée par une rivière et encadrée de montagnes, devait assurer vivres, eau et sécurité au trafic caravanier vers l'Érythrée ou Lalibela ; une position stratégique le long de la route de la mer Rouge et en Afrique centrale, ponctuée de grands monastères.

La porte de Maryam Dengelat s'est de nouveau refermée, laissant intacts et irrésolus bien des mystères, comme ces quatre tombes creusées dans la roche révélées lors du nettoyage, la présence au milieu des fresques de Stephanos, figure sainte à laquelle les orthodoxes de la région semblent si attachés, et ces pigments précieux employés pour peindre des fresques d'une rare beauté… Dans la vallée, les fidèles sont retournés à leur quotidien, leurs champs et leurs prières, guidés par une foi inébranlable – une foi à creuser des montagnes. ■

Retrouvez l'article « Un office à flanc de colline », sur la première messe célébrée au cœur de l'église troglodyte de Maryam Dengelat le 30 novembre 2019, sur notre site www.historia.fr

« UN MOMENT DE PUR ÉMERVEILLEMENT »

HISTORIA – Quelles ont été vos toutes premières impressions en pénétrant dans l'église de Maryam Dengelat ?
STEPHEN RICKERBY ET LISA SHEKEDE* –
Ce fut un moment de pur émerveillement. Émergeant de l'obscurité, ces figures alignées sur les murs nous ont paru vivantes. Nous avions le sentiment d'être dans un lieu sacré, voire interdit. Puis l'œil du conservateur a été capté par la fraîcheur des peintures, leur bon état de conservation.

DR (X2)

Qu'ont révélé vos premières investigations ?
Les fresques ont été réalisées sur un tissu assez fin sur lequel a été appliqué un enduit, sur place, ce qui est plutôt inhabituel. Le microscope a dévoilé que le jaune provient d'un orpiment (trisulfure d'arsenic), pigment minéral coûteux. Nous l'avons découvert dans les écailles vert-de-gris du dragon terrassé par saint Georges, mêlé à des pigments organiques. L'abondance de pigments bleus, rarement utilisés en Éthiopie, dénote l'influence de l'art occidental. Mélangés à l'orpiment, azur, outre-mer, indigo ont produit des tonalités de toute beauté ! Les peintures du mur sud, issues d'une palette plus subtile, reflètent l'importance de ce lieu cultuel.

Qu'est-ce qui rend Maryam Dengelat si unique ?
Ces fresques révèlent l'influence de l'Occident, et particulièrement de l'art italien. Elles racontent le passage des Jésuites à la fin du XVIe siècle. Sur des fragments d'une petite gravure imprimée en Occident mais collée ici sur le pilier central, nous avons découvert le monogramme trinitaire du nom grec de Jésus : « IHS », un symbole jésuite datant des années 1590. Maryam Dengelat est une fantastique évidence des relations religieuses et commerciales avec l'Occident et de la présence des Jésuites en Éthiopie un siècle durant. **Propos recueillis par Bernadette Gilbertas**

*** Stephen Rickerby et Lisa Shekede sont conservateurs spécialisés en peintures murales, consultants pour le compte du Fonds pour le patrimoine éthiopien.**

PAR BERNADETTE GILBERTAS

AVANT DE PARTIR

S'INFORMER

… et obtenir un visa en ligne (obligatoire pour les Français) : ambassade d'Éthiopie, ethiopianembassy.fr

S'Y RENDRE

www.ethiopianairlines.com
www.airfrance.fr
www.turkishairlines.com

CLIMAT

Le plateau abyssin, qui s'étend au nord, connaît un climat tempéré et subalpin, dominé l'été par une saison des pluies marquée entre juin et septembre. La saison sèche, belle et plus fraîche, lui succède jusqu'en février.

FÊTES ET TRADITIONS

Les plus importantes fêtes religieuses font l'objet de célébrations fastueuses, y compris dans certaines églises troglodytiques, même d'accès difficile… Sauf indication, les dates suivantes sont valables pour l'année 2021.
Vendredi saint : 30 avril.
Pâques, *Fasika* en Éthiopie : 2 mai. C'est la fête des fêtes orthodoxes, aux origines païennes très lointaines.
La Vraie Croix, ou *Mesquel* : 27 septembre 2020. Une journée entière pour commémorer la découverte de la Vraie Croix par l'impératrice Hélène, qui en aurait eu la révélation grâce à la fumée d'un bûcher. En souvenir de cet épisode, un semblable bûcher est mis à feu à la fin de la journée.
Noël, ou *Genata* : 7 janvier.
Éphipanie, ou Timkat : 19 janvier.

L'ÉTHIOPIE, FOYER HISTORIQUE DU CHRISTIANISME, CONJUGUE DES PAYSAGES BIBLIQUES ET DES LIEUX DE CULTE FÉERIQUES.

LE SAINT DES SAINTS ABYSSINS

Le coup de cœur d'HISTORIA

DR

CIRCUIT 1 : L'ART RUPESTRE AU TIGRÉ ORIENTAL. 4 JOURS, 3 NUITS

JOUR 1. Arrivée à Korkor et découverte du massif montagneux de Gueralta. Excursions dans l'après-midi au site de Maryam Berakit, d'où l'on jouit d'un superbe panorama sur les pics et falaises de Korkor et de Guh. Pension complète au Korkor Lodge. JOUR 2. Journée consacrée aux églises creusées à flanc de vallée ou dans les montagnes. Excursion à pied (selon souhaits et condition physique) et visite des églises rupestres de Maryam Korkor, Debré Tsion Abune Abraham, Papaseiti, Abraha Asbeha… Le mercredi, possibilité de chiner au marché de Hausien. Pension complète au Korkor Lodge. JOUR 3. Journée d'excursion à l'Amba blanche avec visite de l'église rupestre de Petros et Paulos. Continuation vers la région d'Adigrat et l'église inaccessible de Maryam Dengelat, située dans le massif de l'Agamé. Logement en pension complète au Korkor Lodge. JOUR 4. Départ de Korkor pour l'aéroport de Maqalé. Vol pour Addis-Abeba ou continuation d'un circuit en Éthiopie.
PRIX : 890 € par personne, sur la base de 2 personnes (pension complète au Korkor Lodge, déplacements en 4 x 4, guides anglophones, droits d'entrée sur les sites).
INFOS : www.geo-decouverte.com/voyages. Tél. à Genève : + 41 22 716 30 00 ; en France : + 33 (0)9 70 46 12 02.

CIRCUIT 2

CIRCUIT 2 : ABYSSINIE MILLÉNAIRE, DE GONDAR À AXOUM. 7 JOURS, 7 NUITS

JOUR 1. Vol Paris - Addis-Abeba. JOUR 2. Excursion sur le lac Tana. Visite de la presqu'île de Zeguè et de l'église peinte de Narga Sélassié, classée à l'Unesco. Possibilité de se rendre où le Nil bleu prend naissance. Dîner et nuit à l'hôtel. JOUR 3. Route pour l'ex-capitale Gondar (XVIe-XIXe s.) : châteaux, église de Debré Birhan Sélassié, bains de Fasilades et château de Qousqouam. Dîner et nuit à l'hôtel. JOUR 4. Vol pour Lalibela, haut lieu du christianisme classé à l'Unesco, et transfert à l'hôtel. Église rupestre de Naakuto Lab (XIIe s.). Après-midi consacré à Debré Sina, Golgotha, Masqal, Denaghel, Maryam, Medhane Alem, ainsi qu'à l'église de St-Georges *(photo)*. Dîner et nuit à Lalibela. JOUR 5. Cérémonie dans une église. Visite de celles de la partie sud : Gabriel et Ruphaël, Merkourios, Emmanuel et Abba Libanos. Excursion à l'église Gennete Maryam. Dîner et nuit à Lalibela. JOUR 6. Vol pour Axoum, ex-capitale et berceau éthiopien du christianisme. Dîner et nuit à Axoum. JOUR 7. Route vers Yeha par les vallées de la région d'Adoua. Visite des plus anciennes constructions d'Éthiopie : temple sabéen (VIIe s. av. J.-C.) et palais (IXe s. av. J.-C.). Vol Axoum - Addis-Abeba. Dîner au restaurant. Transfert à l'aéroport et vol pour Paris.
PRIX : 1 500 € par pers. (hors vols A/R internationaux et domestiques) incluant déplacements en 4 x 4, bateau privé sur le lac, pension complète, guides, droits d'entrée sur les sites).
INFOS : www.geo-decouverte.com/voyages.
Tél. à Genève : + 41 22 716 30 00 ; en France : + 33 (0)9 70 46 12 02.

HUGUES PIOLET

NOTRE SÉLECTION DE GUIDES

Découverte Éthiopie. Au fabuleux pays du prêtre Jean, guide Olizane (éditions 2019). Une bible signée Luigi Cantamessa, historien qui a fini par poser ses valises en Éthiopie. 23 €.

Éthiopie et Djibouti, de Lonely Planet (éd. 2018) : un guide à la réputation non usurpée, à la fois très pratique (bonnes adresses) et culturel. 20 € pour la version papier ou 15 pour la version numérique.

OÙ DORMIR ?

1. Korkor Lodge

Huit constructions traditionnelles en pierres sèches de 60 m² au milieu de la végétation, avec vue imprenable sur la falaise de Korkor, telle est l'œuvre de Luigi Cantamessa, passionné d'art religieux éthiopien. Choix d'excursions à partir du lodge. ■

À partir de 150 € en pension complète. Megab Village, Tigray. Tél. : + 251 912 912 305 ; https://korkorlodge.com

2. Agoro Lodge

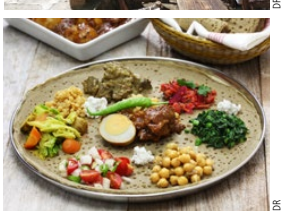
Dans la campagne d'Adigrat, ce lodge aux principes solidaires et écolos aligne sur la crête d'une colline ses grandes huttes de pierres dorées et de bois clair. ■

À partir de 35 €. Kebelle Bukot, Adigrat, Tigray. www.agorolodge.com

1. DR

2. DR

3. DR


4. DR

OÙ SE RESTAURER ?

3 Seven Olives

L'une des meilleures tables de Lalibela. Jardin avec vue sur la ville ; accueil chaleureux et cuisine goûteuse à prix abordables. ■

Dès 10 €. 184 Main Collins Street, West Victoria 8007, Lalibela. Tél. : + 251 904 977 824. www.sevenoliveshotelandrestaurant.com.

4 Injera : le must des mets

Plat traditionnel, ustensile et assiette tout en un ! L'injera est une large crêpe de farine de teff ou de blé. On y verse une variété de sauces plus ou moins épicées, toujours colorées, de la viande, parfois. On découpe des lambeaux de crêpe et l'on s'en sert pour saisir les garnitures. ■

SHOPPING…

1. Les croix éthiopiennes

Du pendentif à l'imposante croix de procession en passant par les croix de bénédiction, elles témoignent de l'importance de la culture orthodoxe. En argent, bronze ou nickel, elles sont fabriquées par des moines. ■

Large choix à la boutique de l'aéroport de Mekelle ou à Aksoum : Aksumite Handicarfts. Tél. : + 251 347 752 343.

2 Le café, bien sûr !

En grain ou moulu : toute grande surface possède sa machine pour le moudre à la bonne grosseur, selon la méthode utilisée pour le café.

1. DR

3 Les paniers à Injera

De toutes les tailles, en paille naturelle, tissés de fils multicolores, en forme de table circulaire, comme le *mesob*, les paniers qui servent à garder au chaud la galette de teff, nourriture traditionnelle de base en Éthiopie, font de magnifiques objets de décoration. ■ En vente sur tous les marchés, comme celui de Hawzen, le mercredi.

3. DR

MOTS FLÉCHÉS

en partenariat avec cruciverbiste.club

par Pascal Wion

Chevaliers — Chevaliers pourvus d'une commanderie
Allié — Femme politique israélienne
Fonciers — Son retour n'est pas bien venu
Tels certains chevaliers — Montures de chevaliers
Se lance dans la bataille — À l'origine d'une confédération
Robert
Terre d'un seigneur — Victime du fléau
L'Estonie aux Estoniens — Arme des chevaliers
Anéanties
Colère des chevaliers — Courte Liaison
Tranche d'histoire
Passe au rythme des saisons
Forme de pouvoir — Qui sont au plus bas
Visible dans un tournoi
L'endroit en question
Entendu avec peine
Salut de l'armée romaine — Recourbée
Explosions — Suivies à la lettre
Des chevaux
Pronom — Fut noire au Moyen Âge
Sorti — Chevalier en croisade
Le mot pour rire — Résister à l'assaut
Ville d'Algérie — Arme des armées médiévales
Peut se dire d'un corps
Roi d'Israël — Armée féodale
Piquant — Savant relativement connu
Viviane ou Morgane
A vogué au Moyen Âge — Déguerpi
Mal lotis
Précisée — De Malte ou du Temple
Bonne pour les enfants
Versant chaud
Fut donc plus malin que son adversaire
Lettre grecque — Poudre blanche
Langue asiatique
Son pour des chevaux
Paysannes
Elle donne naissance à des ragots
Les *alea* de l'armée romaine
Leur cheval ne sert pas de monture à un chevalier

Solution du numéro 52

Historia Numéro SPÉCIAL

8, rue d'Aboukir, 75002 Paris.
Service abonnements France : 0155567056.
www.historia.fr - Tél. : 0170981919. Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 0170981 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.
Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.
Directeur délégué : Jean-Claude Rossignol.
Service abonnements : *Historia Spécial*, service abonnements, 4, rue de Mouchy, 60438 Noailles Cedex. Tél. France : 0155567056 ; étranger : 0033155567056. Tarifs France : 1 an, 6 numéros + *Historia* (mensuel) 10 numéros + 1 numéro double : 88 €. Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304. Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01. Tarifs autres pays nous consulter. Anciens numéros : Sophia Publications, BP 65, 24, chemin Latéral, 45390 Puiseaux. Tél. : 0238334289.
RÉDACTION – Rédacteur en chef : Éric Pincas (1939). **Rédacteur en chef adjoint chargé des *Spéciaux* :** Victor Battaggion (1940), **assistante :** Florence Jaccot (1923). **Secrétaires de rédaction :** Alexis Charniguet (1946), Xavier Donzelli (1945), Jean-Pierre Serieys (1947). **Directeur artistique :** Stéphane Ravaux (1944) ; **rédacteur graphiste :** Nicolas Cox (1943). **Rédactrices photo :** Ghislaine Bras (1942), Anne-Laure Schneider (1941).
Rédactrice web : Véronique Dumas, (vdumas@sophiapublications.fr).
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard, Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
Responsable administratif et financier : Nathalie Tréhin (1916).
Comptabilité : Teddy Merle (1918).
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (1911) ; **ventes messageries :** À juste titres – Laetitia Canole – Réassort disponible : 0488151245, www.direct-editeurs.fr.
Responsable marketing direct : Linda Pain (1914) ;
Responsable gestion abonnements : Isabelle Parez (1912).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Régie publicitaire : Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 0144889779.
Directeur général : Corinne Rougé (0144889370, crouge@mediaobs.com) ; **directeur commercial :** Christian Stéfani (0144889379, cstefani@mediaobs.com) ; **publicité littéraire :** Quentin Casier (0170373975, qcasier@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : BLG - Toul. Imprimé en France/Printed in France.
Dépôt légal : mai 2020. © Sophia Publications. Commission paritaire : n° 0321 K 80413. ISSN : 2114-544X. *Historia Spécial* est édité par la société Sophia Publications.
Photo de couverture : History Channel/Kobal/REX/Shutterstock/Aurimages.

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-32-2813 pefc-france.org

Origine du papier : Autriche. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : PTot = 0,008 kg/tonne de papier. Ce magazine est imprimé BLG (Toul - France), certifié PEFC.

TOUTE L'HISTOIRE

© Granger/Shutterstock

SOIRÉE SPÉCIALE

8 MAI 1945

VENDREDI 08 MAI À 20H40

RETROUVEZ ÉGALEMENT UNE PROGRAMMATION DÉDIÉE
À LA SECONDE GUERRE MONDIALE TOUT AU LONG DU MOIS DE MAI

UNE CHAÎNE DU GROUPE MEDIAWAN

DISPONIBLE SUR

CANAL+ orange SFR free bouygues prime video molotov.tv BIS

@TLHTV
www.toutelhistoire.com

URGENCE

VENEZ EN AIDE AUX VICTIMES

CORONAVIRUS

SECOURS POPULAIRE FRANÇAIS

Face au Coronavirus, et pour maintenir son activité dans le respect des règles de sécurité recommandées par le Ministère de la santé, le Secours populaire en appelle à la mobilisation de tous et aux dons financiers.

Faites un don sur secourspopulaire.fr

DON en CONFIANCE comitecharte.org

URGENCE